

JOURNAL HISTORIQUE
DU VOYAGE
DE M. DE LESSEPS.

PARTIE II.

JOURNAL HISTORIQUE

DU VOYAGE

DE M. DE LESSEPS,

Consul de France, employé dans l'expédition
de M. le comte de la Pérouse, en qualité
d'interprète du Roi ;

*Depuis l'instant où il a quitté les frégates Françaises
au port Saint-Pierre & Saint-Paul du Kamtschatka,
jusqu'à son arrivée en France, le 17 octobre 1788.*

SECONDE PARTIE.

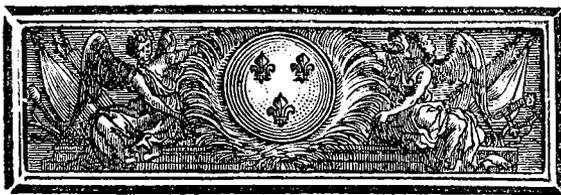


A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. D C C X C.



CARTE
 DE LA
 ROUTE de M. DE LESSEPS
 Consul de France
 Depuis Avatscha, ou le Port de
 St. Pierre et St. Paul, au Kamtschatka
 Jusqu'à Paris
 En 1787 et 1788.



JOURNAL HISTORIQUE
DU VOYAGE
DE M. DE LESSEPS,
DU KAMTSCHATKA EN FRANCE.

ENFIN le 18 arriva, & je pris congé de M. Kasloff. Je passerai sur nos adieux; on conçoit qu'ils furent aussi tendres que pénibles. Je partis de Poustaretsk à neuf heures du matin, sur un traîneau découvert, attelé de sept chiens que je conduisois moi-même; le soldat chargé de m'escorter, en avoit huit au sien. Nous étions précédés par un guide, choisi dans les habitans de ce hameau (a); il

1788.

Mars.

Le 18.

Départ de
Poustaretsk.

(a) Pendant mon séjour à Poustaretsk, M. le
Partie II.^e A

1788,
Mars.

Le 18.

montoit le traîneau du bagage : douze chiens étoient attelés à ce traîneau, qui portoit & le reste de mes effets & nos provisions. J'étois encore accompagné de M. Schmaleff & des bas-officiers de la suite ; mais au lieu de nous rendre ensemble à Ingiga , comme nous l'avions arrêté , nous nous séparâmes quelques jours après.

En sortant de Poustaretsk , nous descendîmes sur le golfe. Notre marche fut d'abord assez facile ; la glace étoit partout solide & unie ; en peu d'heures nous atteignîmes l'embouchure : là , le chemin devint plus difficile ; obligés de voyager sur la mer sans nous éloigner du rivage , nous rencontrions à tout instant des masses de glaçons qui sembloient autant

commandant avoit congédié nos conducteurs Kamtschadales. Quelques-uns étoient des environs de Bolcheretsk , & s'en trouvoient éloignés de près de quatre cents lieues. Ces pauvres gens , après avoir vu mourir presque tous leurs chiens , furent réduits à s'en retourner à pied.

d'écueils contre lesquels nous allions nous briser. En vain eussions-nous cherché à les éviter par des détours, la chaîne inégale de ces monticules s'étendoit le long de la côte & nous fermoit le passage ; il fallut nous résoudre à les franchir, au risque d'être renversés à chaque pas. Plus d'une fois, dans ces chutes, je manquai me blesser dangereusement ; mon fusil, que j'avois attaché à mon traîneau, fut forcé & courbé en arc ; plusieurs de mes compagnons se firent de fortes contusions, aucun ne s'en tira sans quelque accident.

A la nuit tombante, nous parvînmes à un hameau situé au bord de la mer, & composé de deux yourtes & de trois balagans en très-mauvais état & entièrement abandonnés. Le seul homme qui demeurait dans la yourte où nous entrâmes, s'étoit sauvé à notre approche (b). Je fus d'un de nos gens qui nous y avoit

1788,
Mars.
Le 18.

Hameau abandonné.

(b) Tous les Koriaques errans nous fuyoient de même, pour n'être pas contraints à nous secourir.

1788,
Mars.
Le 18.

devancés, que cet homme étoit un chaman ou forcier : faisi d'effroi en apprenant que nous devions arriver le lendemain, il étoit parti sur le champ pour se réfugier chez les Olutériens (c); il devoit y rester jusqu'à ce que M. Kaffoff fût passé.

Découverte
de provisions
cachées en ce
hameau.

Le Cosaque qui me donna ces détails, avoit été envoyé en avant par M. Schmaleff la veille de notre départ; celui-ci lui avoit ordonné de s'arrêter à ce hameau, & d'y chercher, en nous attendant, s'il n'y avoit pas du poisson en réserve dans quelque souterrain. Cette précaution nous fut très-utile; ce Cosaque à notre arrivée nous mena à un caveau qu'il avoit découvert; nous le trouvâmes rempli de poisson, & je m'emparai d'une assez bonne partie, n'ayant emporté des vivres de Poustaretsk que pour deux jours.

Le 19.
Journée pé-
nible.

Le 19, nous nous remîmes en route de grand matin. Cette journée fut encore plus fatigante que la précédente; le

(c) Ce peuple est au sud des Tchouktchis, sur la côte de l'est.

du Kamtschatka en France. 5

chemin étoit horrible : vingt fois je vis mon traîneau prêt à être fracassé ; c'en étoit fait , si je n'eusse à la fin pris le parti d'aller à pied. J'y fus contraint par la nécessité de prévenir pour moi-même les dangers des chutes ; de sorte qu'il me fallut marcher presque tout le jour , mais je ne fis qu'éviter un mal pour retomber dans un autre.

Au bout de quelques heures je me sentis si las , que j'allois remonter sur mon traîneau , lorsque , dans le moment , un cahot le jeta sur le côté & m'en ôta l'envie. Je fus réduit à me traîner comme je pus ; mes jambes fléchissoient sous moi ; j'étois en nage , & une soif ardente ajoutoit encore à ma lassitude. La neige ne m'étoit que d'un foible secours , rien ne pouvoit me défaltérer : par malheur , j'aperçus une petite rivière , le besoin y porta mes pas , & sans penser aux suites de mon imprudence , mon premier mouvement fut de casser la glace & d'en porter à ma bouche. Je ne tardai pas à me reprocher cette

1788 ,
Mars.
Le 19.

Imprudence
qui altéra ma
santé.

1788,

Mars.

Le 19.

précipitation purement machinale ; ma soif étoit éteinte , mais de l'extrême chaleur dont je me plaignois , je passai subitement à l'excès contraire ; un froid universel me saisit , je tremblois de tous mes membres.

Halte. La fraîcheur de la nuit augmenta mon frisson , & ma foiblesse devint telle , qu'il me fut impossible d'aller plus loin. Je pressai mes compagnons de faire halte au milieu de ce désert ; ils y consentirent , par égard pour moi , car la difficulté de s'y procurer du bois les en détournoit : à peine en avoit-on ramassé de quoi établir la chaudière ; cela se bornoit à quelques petits arbrisseaux tout verts qu'on ne put faire brûler. Nous fûmes trop heureux de parvenir à faire du thé.

Après en avoir pris quelques tasses , je me retirai sous ma tente (*d*) , je me couchai sur un petit matelas étendu sur la neige , & me couvris de plusieurs fourrures , dans

(*d*) Cette tente étoit de toile ; je l'avois achetée de M. Vorokoff avant de partir de Poustaretsk.

l'espérance de rappeler la transpiration. Ce fut en vain, je ne fermai pas l'œil de la nuit. Aux angoisses d'une fièvre sèche & brûlante, se joignirent une oppression continuelle, & les inquiétudes ordinaires aux premiers symptômes d'une maladie. J'avoue que je me crus dangereusement atteint, sur-tout lorsqu'en me levant je ne pus articuler un son. Je souffrois infiniment & de la poitrine & de la gorge; la fièvre n'étoit pas calmée; néanmoins l'idée qu'un plus long repos m'eût été inutile, & que je ne pouvois espérer du secours qu'en avançant, me déterminâ à dissimuler mon mal à M. Schmaleff. Je fus le premier à demander à partir, mais en cela je consultai plus mon courage que mes forces.

Je n'eus pas fait quelques verffes, que mes douleurs devinrent insupportables; obligé de me conduire moi-même, & par conséquent d'être dans un mouvement perpétuel, souvent j'étois encore forcé par les mauvais chemins, ou de

1788,
Mars.
Le 19.

Du 20 au 24.
L'exercice me
guérit.

1788,

Mars.

Du 20 au 24.

courir à côté de mon traîneau; ou de parler à mes chiens pour les faire avancer: mon enrrouement ne me permettoit pas de m'en faire entendre; je n'en venois à bout qu'avec des efforts qui m'épuisoient & me déchiroient la poitrine. A ce tourment près, j'eus à me louer réellement de cet exercice; tout pénible qu'il étoit, il me fut salutaire; peu-à-peu il rétablit la transpiration; le soir je respirois plus librement: la fièvre me quitta, & il ne me resta qu'un gros rhume, dont en peu de jours je me débarrassai. Une fatigue journalière fut mon seul remède; j'avois sur-tout l'attention d'entretenir les sueurs qu'elle me procuroit, & je suis persuadé que je leur dus la promptitude de ma guérison. Quoi qu'il en soit, ma poitrine avoit tellement peiné, que pendant long-temps elle s'en est ressentie.

Dans cet intervalle, je n'eus pas du moins à souffrir de la rigueur des tempêtes, l'air étoit calme & le temps éclairci. Nous eûmes alors les plus beaux jours

du Kamtschatka en France. 9

De l'hiver, sans cela je n'eusse peut-être jamais revu ma patrie; mais le ciel sembla favoriser ma marche, pour me faire oublier ce que j'avois souffert.

Bientôt la joie la plus vive succéda en moi à la tristesse qui m'avoit accablé. Nous rencontrâmes en divers détachemens, trois convois envoyés à M. Kasloff par le sergent Kabéhoff. Ce secours inespéré me fit d'autant plus de plaisir, que l'état pitoyable dans lequel j'avois laissé ce commandant, se retraçoit sans cesse à ma pensée. Quel changement subit dans sa position! cent cinquante chiens bien dispos & bien nourris alloient lui arriver & lui apportoient des vivres. Il pourra partir le lendemain, me disois-je, & si je ne dois plus me flatter de le revoir, au moins fera-t-il hors d'embarras: cette certitude me tranquillifera sur son sort.

Le soldat qui conduisoit les convois, m'offrit de me donner une partie de ces provisions, mais je n'eus garde de les accepter; elles étoient peu abondantes,

1788,
Mars.

Du 20 au 24.

Rencontre de
trois convois
envoyés à M.
Kasloff.

1788,
Mars.

Du 20 au 24.

& d'ailleurs nous n'en avons pas besoin ; je ne l'arrêtai donc que le moins possible.

Avant de me quitter, il me dit que le prince Eitel ou le chef des Koriaques de Kaminoi, celui qu'on avoit accusé de révolte, étoit en marche pour aller défabuser lui-même M. le commandant.

En poursuivant notre route, nous trouvâmes au-delà d'une petite rivière bordée de quelques arbrisseaux, une chaîne de montagnes escarpées qu'il fallut gravir les unes après les autres, ensuite nous descendîmes sur une autre rivière appelée *Talofka*. Ses deux rives s'écartent à mesure qu'on approche de l'embouchure ; elles sont garnies de bois, & j'y remarquai d'assez gros arbres. Nous laissâmes cette rivière à quelque distance de Kaminoi, pour traverser un vaste champ de bruyère, puis un lac considérable ; enfin, nous passâmes la rivière de Pengina presque à son embouchure, & dans la direction du sud-est au nord-ouest.

Sa largeur est imposante, & l'aspect des

du Kamtschatka en France. 11

glaces qui la couvroient & qui s'étoient amoncelées à une hauteur prodigieuse, m'eût paru encore plus pittoresque, si nous eussions pu prendre un autre chemin plus commode; mais il n'y en avoit pas à choisir, de sorte que nous fûmes forcés de hisser, pour ainsi dire, nos chiens & nos traîneaux de glaçons en glaçons. Il est aisé de juger de la difficulté & de la lenteur de cette manœuvre; j'eus toutes les peines du monde à m'en tirer sain & sauf.

Nous mîmes encore près de deux heures pour gagner Kaminoï, où nous entrâmes le 24 avant midi; nous y fûmes reçus on ne peut mieux par les habitans. En l'absence d'Eitel, un autre prince nommé *Eila* les commandoit; il vint au devant de nous, accompagné du détachement Russe: on nous conduisit à la yourte d'Eitel, qui avoit été nettoyée & préparée dès longtemps pour l'arrivée de M. Kassoïf.

Cet *Eila* nous y rendit toutes sortes d'honneurs; nous eûmes constamment un factionnaire à notre porte; sa consigne

1788,
Mars.

Du 20 au 24.
Passage sur
la rivière de
Pengina.

Arrivée à
Kaminoï.

1788,

Mars.

Le 24.

A Kaminoi.

Justification de
ces Koriaques
faussement ac-
cusés de rebel-
lion.

étoit de ne l'ouvrir qu'aux personnes dont nous croyions avoir le moins à nous défier.

Ce n'est pas que les bruits de rébellion qu'on avoit répandus sur le compte de ces Koriaques, ne nous parussent évidemment faux (*e*); leur conduite à notre égard, & l'accueil qu'ils projetoient de faire à M. le commandant, ne pouvoient laisser aucun doute sur leurs dispositions du moment. Il n'étoit pas à présumer non plus qu'elles fussent l'effet de la présence des soldats envoyés d'Ingiga. La misère à laquelle ils étoient réduits (*f*), les mettoit hors d'état

(*e*) Ces bruits avoient été accrédités par les rapports infidèles de l'ingénieur Bogenoff. On se souvient qu'il nous assura que ces Koriaques l'avoient empêché, à main armée, d'entrer dans la rivière de Pengina. Lorsque je leur en parlai, ils me protestèrent tous que, loin de s'opposer au passage de cet ingénieur, ils l'avoient traité pendant son séjour avec beaucoup de douceur & d'amitié.

(*f*) Ce détachement dans le principe avoit été de quarante hommes; mais à la réquisition de Kabéchoff, il fut augmenté de dix Cosaques qui

d'en imposer à des gens du caractère de ces Koriaques. Ils tiennent trop peu à la vie, ainsi que je le ferai connoître, pour être jamais intimidés; rien n'eût été capable de les contenir, s'ils avoient eu la moindre raison de mécontentement.

La vue du canon & de ces Cosaques en armes, qui cependant étoient entrés dans le village sans annoncer aucune intention hostile, leur avoit d'abord causé quelques inquiétudes. Aussitôt s'avançant vers le bas-officier qui commandoit la troupe, ils le sommèrent de déclarer s'il venoit pour attenter à leur liberté & pour les détruire, lui ajoutant que si tel étoit le projet des Russes, tous les Koriaques se feroient tuer plutôt que de se rendre. Ce bas-officier les rassura; il leur répondit adroitement, que le motif de sa mission ne devoit nullement les alarmer; qu'il lui étoit ordonné d'aller au devant de M. Kassoïf; que c'étoit un honneur dû à son rang & prescrit par

arrivèrent à Kaminoï, avec les secours que nous venions de rencontrer.

1788,
Mars.
Le 24.
A Kaminoï,

1788,
Mars.

Le 24.

A Kaminoi.

la discipline militaire en Russie, envers les commandans, lors de leur passage dans les lieux de leurs districts. Cet éclaircissement suffit pour dissiper les soupçons; dès-lors Koriaques & Russes vécurent dans la meilleure intelligence. La sécurité des premiers fut si grande, qu'ils ne prirent aucune mesure en cas de surprise; ils n'eussent pas même fait attention à la longueur du séjour de ces soldats parmi eux, sans la disette qui commençoit à leur rendre de tels hôtes fort à charge.

Le 25.

Je n'avois compté rester à Kaminoi que le temps de faire reposer mes chiens; mais dans la nuit du 24 au 25 le temps se couvrit, & quelques coups de vent nous menacèrent d'une tempête prochaine: la crainte de l'essuyer en plein champ, me fit différer mon départ.

Description
de Kaminoi.

Cet ostrog, éloigné de Poustaretsk de trois cents verstes, est sur une élévation presque au bord de la mer & à l'embouchure de la rivière de Pengina; il renferme un grand nombre de balagans &

une douzaine d'yourtes toutes très-vastes, & bâties dans le goût de celles que j'ai déjà décrites. Quoique fort rapprochées, ces habitations ne laissent pas d'occuper un espace de terrain considérable. Les palissades qui les entourent sont garnies de lances, d'arcs, de flèches & de fusils; ces palissades sont plus épaisses & plus hautes que celles des yourtes Kamtschadales. A l'abri de ces misérables fortifications, ces Koriaques se croient inexpugnables; c'est de là qu'ils repoussent les attaques de leurs ennemis, & entr'autres des Tchouktchis, leurs voisins les plus redoutables & pour le nombre & pour le courage (g).

La population à Kaminoi ne montoit guère alors qu'à trois cents personnes, tant hommes que femmes & enfans. Je ne dirai rien encore de leurs mœurs, je renvoie tous les détails sur cet objet à mon arrivée

(g) On me prévint ici, que ces peuples, avertis de mon prochain passage à Ingiga, viendroient probablement à ma rencontre, ne fût-ce que par curiosité.

1788,

Alars.

Le 25.

A Kaminoi,

1788,

Mars.

Le 25.

A Kaminoi.
Observations
sur des baidars.

à Ingiga, où j'espère être dans peu de jours.

Je vis encore, avant mon départ, une vingtaine de baidars ou bateaux de différentes grandeurs; ils ressembloient à celui dont j'ai parlé avant de sortir de Khaluli (*h*); seulement leur construction me parut supérieure, & leur légèreté plus favorable à la navigation. J'admirai aussi leur largeur extraordinaire; plusieurs de ces baidars pouvoient contenir vingt-cinq à trente personnes.

M. Schmaleff
est forcé de me
quitter.

Dès notre arrivée, M. Schmaleff avoit prévu qu'il lui seroit difficile de sortir avec moi de ce village. Assailli soir & matin par tous les soldats du détachement qui venoient lui exposer l'urgence de leurs besoins, il crut de son devoir de ne pas les abandonner, & d'user de toutes les ressources que sa place & une parfaite connoissance du pays lui procuroient pour les secourir. Quoiqu'il fût aussi impatient

(*h*) Voyez première partie, page 219.

que

que moi de se rendre à Ingiga, où son frère l'attendoit depuis long-temps : il se décida néanmoins à me laisser partir seul.

1788,
Mars.
Le 25.
A Kazainoi.

Il me l'annonça avec peine, en me pressant de prendre un soldat de confiance nommé *Yégor-Golikoff*(i); c'étoit, me dit-il, un véritable présent qu'il croyoit me faire; & l'on verra dans la suite qu'il ne m'avoit pas trompé.

Il me donne un soldat nommé Yégor-Golikoff.

Un procédé si honnête ajouta à mes regrets de quitter sitôt ce bon & brave officier. Ma reconnoissance envers lui voudroit pouvoir répéter ici ce que les Anglois ont écrit de son humanité & de sa politesse; mais je laisse à M. le comte de la Pérouze, le plaisir d'acquitter la dette de toutes les personnes de notre expédition,

(i) Mon escorte se trouva ainsi de quatre hommes; savoir, ce Golikoff, le soldat que j'avois emmené de Poustaretsk, & deux autres choisis dans le détachement d'Ingiga pour me servir de guides: mais je crus devoir prendre en outre un conducteur Koriaque, persuadé qu'il connoitroit mieux la route.

1788,
Mars.
Le 26.

à qui M. Schmaleff s'empresfa de rendre ; pendant leur séjour à Saint-Pierre & Saint-Paul, tous les services qui étoient en son pouvoir.

Départ de
Kaminoi.

Je sortis de Kaminoi le 26 à huit heures du matin, par un temps assez calme (*k*). A quinze verstes je retrouvai la même chaîne de montagnes que j'avois rencontrées en deçà de ce village ; je les franchis de nouveau, puis je traversai une rivière appelée *Chestokova* du nom d'un bas-officier Russe qui y fut tué à la tête d'un détachement de cinquante Cosaques, envoyés pour tenir en respect des Koriaques révoltés. Ceux-ci, à la faveur de la nuit, les surprirent au bord de cette rivière, & n'en laissèrent pas échapper un seul : tous les Russes furent massacrés. Je fis halte dans le même endroit.

Rivière de
Chestokova.

Tempête.

Je fus réveillé par des coups de vent d'une violence extrême ; des tourbillons

(*k*) La rareté des chiens à Kaminoi, & le mauvais état des miens, avoient déterminé M. Schmaleff à me donner ceux même du détachement.

de neige obscurcissoient les airs ; à peine distinguoit-on s'il étoit jour. Malgré cet affreux ouragan , je résolus de me remettre en marche , mais jamais je ne pus obtenir de mes guides seulement de le tenter ; ils s'obstinèrent à ne point quitter la place , dans la crainte de s'égarer & des autres risques à courir par un aussi mauvais temps.

Contrarié de toutes les manières, je m'enfonçai dans ma tente d'assez mauvaise humeur. A midi, je fus agréablement consolé par l'arrivée de sept Tchouktchis ; ils étoient sur des traîneaux pareils à ceux des Koriaques errans, & tirés de même par des rennes. Je les reçus sous ma tente, & les invitai à y rester jusqu'à ce que l'orage fût dissipé : je ne pouvois rien leur proposer qui les flattât davantage ; j'en jugeai par l'air de satisfaction que mon offre répandit sur tous les visages.

Parmi ces Tchouktchis étoit le chef de la horde nommé *Tummé*. Il prit aussitôt la parole pour me témoigner combien ils

1788,
Mars.
Le 26.

Le 27.
Arrivée de
sept Tchoukt-
chis.

Ma conversa-
tion avec leur
chef.

1788,

Mars.

Le 27.

étoient sensibles à mon gracieux accueil ; il m'assura que depuis qu'ils avoient entendu parler de moi, ils n'avoient rien tant desiré que de me connoître ; que toute leur crainte avoit été de ne me pas rencontrer ; qu'ils n'oublieroient jamais ni ma figure ni mes honnêtetés, & qu'ils en rendroient un compte exact à leurs compatriotes. De longs remercimens furent ma réponse, par laquelle je leur fis comprendre qu'on m'avoit prévenu de leur empressement à me voir, & que je n'avois pas moins souhaité qu'eux cette entrevue.

La conversation devint alors générale ; elle roula sur diverses matières, particulièrement sur leur patrie & la mienne : ma curiosité égaloit la leur, c'étoient de part & d'autre des questions continuelles. Sur ce que je leur dis que je devois, pour retourner en France, passer par la ville qu'habite leur souveraine, ils me prièrent de lui faire d'eux une fidèle description, & de déposer à ses pieds l'hommage de

leur respect & de leur obéissance ; ils m'ajoutèrent qu'à présent ils se trouvoient d'autant plus heureux d'être tributaires de la Russie , que dans leur commerce avec les Russes , ils éprouvoient chaque jour de leur part les plus grandes facilités , & des marques d'affection qui les charmoient. Ils se louoient principalement de M. Gaguen , commandant à Ingiga.

Ces bons traitemens leur faisoient regretter de n'être pas à portée d'entretenir avec les Russes des relations plus fréquentes. Le moyen , disoient-ils , d'applanir toutes les difficultés , seroit que ceux-ci revinssent former un nouvel établissement sur la rivière Anadir. Ils promettoient que désormais , loin de les inquiéter , ils s'attacheroient à leur faire oublier , à force d'amitiés, l'injustice de leur conduite passée. Elle avoit pris sa source dans une erreur qui leur étoit commune avec les Koriaques. Ils se figuroient autrefois que toute la nation Russe se bernoit au petit nombre d'individus qui venoient se

1788,
Mars.
Le 27.

1788,
Mars.
Le 27.

fixer sur leur territoire & dans leur voisinage. Par un sentiment de jalousie assez naturel, ces peuples voyoient autant d'ennemis dans ces émigrans, dont l'industrie & l'activité leur étoient suspectes; ils croyoient de leur intérêt le plus pressant de s'en défaire, persuadés qu'en les exterminant, ils en détruisoient la race.

Les Tchouktchis m'avouèrent qu'ils avoient senti leur méprise & leurs torts, dès qu'ils avoient appris à connoître les Russes. Inutilement aujourd'hui on les excitoit à la révolte, ils étoient au contraire disposés à déconcerter les menées séditieuses d'un prince ou chef des Tchouktchis à demeure fixe, nommé *Khérougui*, soit en restreignant son autorité, soit même en le livrant aux Russes.

Ne pouvant concevoir dans quelle partie du monde j'étois né, ils me demandèrent si ma patrie ne se trouvoit pas de l'autre côté de la grande rivière. Pour leur répondre, je voulus savoir d'abord ce qu'ils entendoient par-là, & le voici: ils

imaginent qu'au-delà du pays des Russes, dont ils ont à peine connoissance, est une rivière immense qui le sépare d'une autre terre habitée par différens peuples.

1788,
Mars.
Le 27.

Il ne fut pas aisé de les éclairer sur ce point ; je leur parlai long-temps sans qu'ils comprissent un mot de ma dissertation géographique : ils n'avoient aucune idée juste de l'étendue ni du nombre. Il ne leur étoit pas moins difficile de s'en faire une de la force d'un état, de la richesse & de la puissance d'un souverain. Jamais ils n'avoient même cherché à apprécier celle de la Russie : pour les amener à en juger par aperçus, je fus obligé de leur expliquer l'abondance des productions, du numéraire & de la population de cet empire, par une comparaison tirée de la multitude des divers animaux qu'ils chassent, & de la quantité de poissons qu'ils pêchent chaque année sans épuiser leurs rivières. Cet éclaircissement mis à leur portée autant qu'il me fut possible, leur plut singulièrement. J'employai la même

1788,
Mars.
Le 27.

méthode pour leur apprendre à mesurer l'étendue ; l'espace que couvroit ma tente fut le premier objet de ma démonstration, puis prenant une feuille de papier, j'en fis une espèce de carte géographique, pour leur indiquer à peu-près la position & l'éloignement de la Russie & de la France, par rapport à leur pays.

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à m'en faire entendre ; je m'en crus bien dédommagé par l'attention & l'intérêt avec lesquels ils m'écoutèrent. En général, je fus étonné de la solidité de leur esprit, & de l'ardeur qu'ils montrent pour s'instruire. Supérieurs en cela aux Koriaques leurs voisins, ils paroissent aussi réfléchir davantage à ce qu'ils disent, & sur ce qu'ils voyent & entendent. Ces deux peuples ont le même idiome ; la seule différence qui m'ait frappé dans la manière de parler des Tchouktchis, c'est qu'ils traînent leurs finales, & que leur prononciation est plus douce & plus lente que celle des Koriaques. A l'aide de mon guide qui me

fervoit d'interprète, je soutins fort bien la conversation.

Mon attention à examiner leurs vêtements, leur inspira le desir de connoître notre habit François(1), & je fis tirer mon uniforme de mon porte-manteau. A la vue l'admiration se peignit dans tous leurs mouvemens; ce fut à qui y toucheroit; chacun se récria sur sa singularité & sur la beauté; mes boutons portant l'écuffon de France, arrêterent sur-tout leurs regards: il fallut encore m'ingénier pour leur rendre d'une manière intelligible, & ce que cette empreinte représentoit, & à quoi elle fervoit. Ils ne me laissèrent pas achever, ils sautèrent sur mes boutons, me priant instamment de leur en donner à tous: j'y consentis, sur la promesse qu'ils me firent de les conserver avec un soin extrême. Leur but en les gardant, étoit d'en faire un signe de reconnoissance, qu'ils montreroient à tous les étrangers

1788.

Mars.

Le 27.

(1) Le lecteur doit se rappeler que je n'étois alors vêtu qu'à la Kamtschadale.

1788,
Mars.
Le 27.

qui aborderoient sur leurs côtes, dans l'espérance qu'à la fin il y arriveroit peut-être quelque François.

Leurs compatriotes avoient bien vu des Anglois, il y a quelques années: « Pour- » quoi, disoient-ils, les François ne vien- » droient-ils pas aussi nous visiter? ils » seroient sûrs d'être reçus par nous avec » joie & cordialité ». Je les remerciai de leurs obligeantes dispositions, mais je ne leur cachai pas que notre éloignement étoit un obstacle à ce que nous missions souvent leur bonne volonté à l'épreuve; je leur promis cependant d'en rendre un fidèle témoignage à mon arrivée dans ma patrie.

Après les avoir régalez de mon mieux avec du tabac, n'ayant rien à leur donner qui pût leur faire plus de plaisir, nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. Ils me dirent en partant, que je rencontrerois peut-être bientôt leurs équipages & leurs femmes, qu'ils avoient laissés en arrière, pour faire plus de diligence.

Peu de temps après le départ de ces Tchouktchis, le vent se calma, & je repris ma route.

1788.
Mars.
Le 28.

Le lendemain, à l'instant où je pensois à m'arrêter, venant de découvrir auprès d'un bois un endroit commode pour notre halte, j'aperçus plus loin, devant moi, un nombreux troupeau de rennes qui païssoient en liberté sur la croupe d'une montagne. En y regardant plus attentivement, je distinguai quelques hommes qui sembloient les garder : je ne fus d'abord si je devois les éviter ou les joindre ; mais la curiosité l'emporta, & je m'avançaï pour les reconnoître.

On eût dit qu'en longeant ce bois, j'allois les atteindre. Je ne me doutois pas qu'arrivé à l'extrémité, j'en serois encore séparé par une rivière assez large, dont un quart d'heure auparavant j'avois traversé un petit bras. Tandis que d'une rive à l'autre j'observois ces gens, je fus abordé par deux femmes qui se promenoient aux environs ; la plus âgée m'a-

Rencontré de
la suite de ces
Tchouktchis.

1788,
Mars.
Le 28.

dressa la parole : quelle fut ma surprise de l'entendre parler Russe ainsi que sa compagne ! elles m'apprirent que j'étois à deux cents pas du camp des Tchouktchis, que le bois me masquoit. En descendant sur le rivage, je vis en effet les traîneaux & les tentes, & je pressai ces femmes de m'y conduire.

Histoire des
deux femmes
qui m'avoient
abordé.

Chemin faisant, je leur demandai d'où elles étoient, leur langage n'annonçant pas qu'elles fussent nées, ni qu'elles eussent toujours vécu parmi ce peuple.

L'une me conta qu'elle étoit Russe, & que l'amour maternel l'entraînoit à la suite de ces Tchouktchis. Dangers, fatigues, mauvais traitemens, elle bravoit tout, n'aspirant qu'à se rendre avec eux dans leur pays, pour y réclamer sa fille qui y étoit retenue en ôtage : voici comme elle l'avoit perdue.

Ce jeune enfant, deux ans auparavant, voyageoit avec son père & plusieurs autres Russes sur la rivière Pengina. Cette caravane, composée de neuf personnes,

s'avançoit tranquillement au milieu des Koriaques, alors menacés par un parti de Tchouktchis, à la tête desquels étoit ce même Kérougui dont il a été parlé plus haut. Pour écarter ces dangereux voisins, les Koriaques imaginèrent de leur donner avis du passage de ces étrangers (*m*), comme d'une prise qu'il ne falloit pas laisser échapper. L'artifice réussit : séduits par l'appât d'un butin immense en fer & en tabac, les Tchouktchis coururent sur les traces de ces voyageurs; leur courage ne put les sauver, quatre périrent les armes à la main, victimes de leur inutile résistance. Quant au mari de cette femme, il fut tué en défendant sa

1788,
Mars.
Le 28.

(*m*) La perfidie des Koriaques a presque toujours cherché à fomenter l'inimitié des Tchouktchis contre les Russes, soit par de faux rapports, soit en livrant ceux-ci, lorsqu'ils ne pouvoient ou n'osoient les attaquer eux-mêmes. Ces manœuvres artificieuses donnent la raison de tant d'actes de cruauté que les Russes reprochent aux Tchouktchis, & qui n'étoient guère dans le caractère de cette nation.

1788.
Mars.
Le 28.

filles, que les vainqueurs arrachèrent de ses bras, & emmenèrent avec ses trois autres compagnons d'infortune. Depuis ce temps les Russes n'avoient cessé de demander le renvoi de ces prisonniers; ils en avoient obtenu la promesse, mais jusqu'à ce jour, deux seulement avoient été relâchés.

Le récit touchant de cette malheureuse mère, que ses larmes interrompirent plus d'une fois, m'inspira pour elle le plus vif intérêt; sans savoir encore si ma médiation pourroit être de quelque poids auprès des Tchouktchis, je me sentis porté à joindre mes instances aux siennes, & j'eus la satisfaction de voir qu'elles ne furent pas infructueuses.

Je fus de l'autre femme qu'elle étoit née Tchouktchi. Dans son bas âge elle avoit été prise par les Russes sur la rivière Anadir; conduite à Yakoutsck, elle y fut baptisée & instruite autant qu'elle pouvoit l'être. Un soldat l'avoit ensuite épousée & laissée veuve au bout de quelques

années : enfin , par ordre du gouvernement , elle étoit revenue dans sa patrie avec ses enfans , pour y rendre compte des obligations qu'elle avoit aux Russes. Il lui étoit recommandé d'en faire passer les détails à tous les Tchouktchis , même aux plus éloignés (*n*) , & de leur insinuer qu'ils trouveroient des avantages sans nombre , à établir un commerce sûr & paisible avec ses bienfaiteurs.

Cette femme parle les langues Russe , Yakoute & Tchouktchi avec une égale facilité. Elle me dit que le peu de lumières qu'elle devoit à son éducation , lui avoit acquis dès son arrivée une sorte de crédit parmi ses compatriotes ; qu'elle avoit même déjà profité de son ascendant sur les esprits , pour détruire quelques-uns de leurs préjugés , & qu'elle se flattoit de parvenir insensiblement à les éclairer

1788.

Mars.

Le 28.

(*n*) C'est-à-dire , ceux qui sont au-delà du cap Tchouktchi , connu dans les cartes sous le nom de *Tchoukotskoi-noff*.

1788,
Mars.
Le 28.

sur leurs vrais intérêts. Ses espérances à cet égard étoient fondées en grande partie sur le caractère de ce peuple, qu'elle m'assura être véritablement hospitalier, généreux, doux & préférable en tout aux Koriaques.

Mon arrivée
dans le camp
des Tchoukt-
chis.

La conversation de ces femmes m'avoit tellement attaché, que j'étois dans le camp des Tchouktchis avant de m'en être aperçu. Leur joie en me voyant fut extrême; dans la minute je me vis entouré; ils me parloient tous à la fois pour m'engager à passer la nuit auprès d'eux : je leur répondis que c'étoit mon intention; aussitôt nouveaux transports & nouvelles clameurs. J'ordonnai qu'on dressât ma tente à l'extrémité du camp; pendant qu'on y travailloit, je fis inviter les chefs à venir m'y voir; prompts à user de la permission que je leur donnois, ils n'attendirent pas que je fusse entré dans ma tente pour me suivre; je les y trouvai rassemblés en aussi grand nombre qu'elle pouvoit en contenir.

Après

Après les premiers complimens, la conversation s'engagea de part & d'autre avec une égale avidité de s'instruire : nous parlâmes sommairement de nos pays, de nos mœurs & de nos usages respectifs; leurs discours furent à peu-près les mêmes que ceux que m'avoient tenus Tummé & ses compagnons; ils m'exprimèrent leur soumission à la Russie, leur desir sincère d'entretenir l'union par des rapports de commerce, & sur-tout de voir renouveler l'établissement sur l'Anadir. Ils s'étendirent ensuite sur les motifs de leur voyage; ils avoient eu principalement en vue de visiter quelques-uns de leurs parens alliés à des Russes & fixés à Ingiga : peut-être aussi y avoient-ils été conduits par quelque projet de commerce; mais à les entendre, leur attachement pour leurs compatriotes avoit été l'unique mobile de leur déplacement; & de fait, je crus avoir reconnu ce sentiment patriotique dans les égards marqués qu'ils ont pour cette femme Tchouktchi, revenue chez

1788,
Mars,
Le 28.

1788,
Mars.

Le 28.

eux, & dans les caresses qu'ils faisoient à ses enfans.

Ils me répétèrent souvent de bannir toute défiance, & de compter sur leur amitié: ils me supposoient apparemment la réserve que les Russes leur montrent encore dans leurs entrevues; mais n'ayant pas eu les mêmes sujets de les craindre, j'étois bien éloigné de les soupçonner. C'est aussi ce que je leur fis comprendre, en leur répondant, que disposé à n'offenser qui que ce fût sur ma route, je ne pensois pas que personne pût vouloir m'inquiéter, & moins encore au milieu d'une nation comme la leur, dont la bonté & la droiture m'étoient déjà connues. Ce raisonnement leur plut, ils en parurent aussi flattés que de ma sécurité; je crus en conséquence devoir cacher mes armes, & rejeter la proposition que me firent mes soldats, de poser une sentinelle devant ma tente.

Je distribuai du tabac aux plus distingués de ces Tchouktchis, & leur fis servir

ensuite du thé avec du biscuit de seigle. Leur chef ou prince nommé *Chegouiagua*, l'égal de Tummé par le rang & l'autorité, deux de ses parens & les deux femmes qui me servoient d'interprètes, soupèrent avec moi. Le repas fut des plus frugal, mais fort gai ; mes convives en sortirent aussi contents que s'ils eussent fait la meilleure chère possible : le besoin de prendre du repos nous sépara.

1788,
Mars,
Le 28.

Dès que je fus seul, je me mis à écrire les notes que leur entretien & mes observations particulières m'avoient fournies.

Le camp de ces Tehouktchis étoit établi sur le bord de la rivière, auprès de leurs équipages, & adossé au bois dont j'ai parlé ; il se bornoit à une douzaine de tentes, rangées sur une même ligne le long du rivage : ces tentes sont de forme carrée & faites de peaux de rennes, suspendues par des courroies à des perches plantées aux quatre coins. Des faisceaux de lances & de flèches fichés dans la neige devant

Description
du camp.

1788,
Mars.
Le 28.

chaque tente, semblent en défendre l'entrée (o); celle-ci est fort basse & se ferme hermétiquement. On éprouve dans l'intérieur une chaleur excessive; les peaux de rennes qui forment les parois & la couverture de la tente sont impénétrables à l'air, & toujours le poil est en dedans. Quant au lit, il ressemble à celui des Kamtschadales dans leur halte; des branches très-menus sont, en guise de litière, épars sur la neige, puis on étend par-dessus d'autres peaux de renne: c'est-là qu'une famille entière s'accroupit & se couche sans distinction d'âge ni de sexe; l'espace est si étroit, qu'on ne conçoit pas comment tout ce monde parvient à se nicher. Il en résulte un air & une malpropreté insupportables; il suffit de dire qu'ils voient sans dégoût leurs alimens & leurs boissons auprès des choses les plus sales, car il n'y a point d'expressions

(o) C'est à la crainte d'être surpris la nuit par les Koriaques, qu'il faut rapporter cette précaution.

pour peindre l'excès de leur insouciance.

Dans le nombre de ces Tchouktchis, qui pouvoit aller à quarante, il se trouvoit quinze à seize femmes (*p*), & presque autant d'enfans qui tous étoient occupés à la préparation des tentes & des alimens. Chacun des principaux personnages a des valets à son service, pour soigner les rennes, & les défendre pendant la nuit contre les loups qui abondent sur ces côtes.

L'habillement des femmes est des plus singuliers; il consiste en une seule peau de renne qui pend au cou, où elle est ouverte également devant & derrière, & qui descend en forme de larges culottes arrêtées au-dessous du genou. Cet habit se passe par l'ouverture du cou; la seule

1788,
Mars.
Le 28.

Habillement
des femmes
Tchouktchis.

(*p*) La polygamie est en usage chez ce peuple. On pourroit dire aussi qu'il admet la promiscuité des femmes; car on prétend qu'il est un de ceux qui portent la politesse envers leurs hôtes jusqu'à leur céder leurs femmes ou leurs filles: ce seroit leur faire une insulte que de les refuser. Je ne puis garantir la vérité de ce rapport.

 1788,
Mars.

Le 28.

manière de le quitter, c'est de lâcher les nœuds qui le retiennent sous le menton; dans l'instant il tombe tout d'une pièce & la femme est nue : on jugera combien il est incommode par le fréquent besoin de s'en dépouiller entièrement. Lorsqu'elles voyagent, elles endossent une *kouklanki*, qu'elles mettent par-dessus leur habit ordinaire; des bottes de pieds de renne font leur unique chaussure. Leurs cheveux font d'un noir foncé; quelquefois elles les relèvent en touffes derrière la tête; mais le plus souvent séparés sur le front, ils pendent en longues tresses sur les côtés : leurs oreilles & leur cou font chargés d'ornemens en verroteries de différentes couleurs; & quand elles ont froid, le capuchon de la parque leur sert de coiffure.

Physionomies.

L'ensemble des physionomies n'a rien d'agréable, les traits en font grossiers; en général, cependant, elles n'ont pas le nez aplati, ni les yeux tirés comme les femmes Kamtschadales. Elles leur res-

semblent en cela bien moins que les femmes Koriaques ; leur taille est aussi plus élevée , mais peu svelte ; l'épaisseur & la largeur gênantes de l'habillement leur donnent l'air on ne peut pas moins alerte. Néanmoins , elles sont chargées des plus gros ouvrages , comme d'allumer le feu , de porter le bois , d'aller chercher l'eau & tout ce dont elles ont besoin pour leurs ménages. Ce sont les plus vieilles principalement qui sont tenues de prendre ces soins.

Les traits des hommes m'ont paru plus réguliers , ils n'ont rien d'Asiatique ; leur teint est très-basané , ainsi que celui des femmes ; & leur habillement , leurs traîneaux , enfin tous leurs usages sont absolument semblables à ceux des Koriaques nomades. Je me réserve à les faire connoître en même temps.

Ces Tchouktchis sont à présent chaque année un voyage à Ingiga. Ils partent de leur pays au commencement de l'automne , & n'arrivent en cette ville que

1788.

Mars.

Le 28.

Voyages &
commerce des
Tchouktchis à
Ingiga.

1788.

Mars.

Le 28.

dans les premiers jours de mars. A peine ont-ils terminé les affaires qui les y amènent, & pour cela quelques jours leur suffisent, qu'ils se remettent en route, afin de profiter encore de la commodité du traînage; cependant il est rare qu'ils puissent se rendre chez eux avant la fin de juin.

Les marchandises qu'ils apportent sont des parques de martes, de renards, & des dents de morse qui produisent un superbe ivoire; ils prennent en échange des chaudières, du tabac, des lances, des fusils, des couteaux & d'autres ouvrages en fer. Peu accoutumés encore au fusil, ils ne s'en servent guère; mais en revanche, ils sont très-habiles à décocher une flèche & à manier une lance; aussi en font-ils leurs principales armes.

Comme tous les peuples du nord, ils sont extrêmement enclins à l'ivrognerie; leur passion pour l'eau-de-vie est telle, que, dès qu'on leur en a donné, on est obligé de leur en verser jusqu'à ce qu'ils

foient complètement ivres; sans cela ils se croiroient insultés, peut-être même en viendroient-ils aux menaces & à la violence pour s'en procurer. Aussi ardens fumeurs que les Koriaques, ils ont mêmes pipes & même façon de fumer.

Ne voulant pas m'arrêter plus longtemps, j'allai au point du jour prendre congé de ces Tchouktchis dans leurs tentes, mais le mauvais air & la chaleur m'en firent bientôt fortir. Notre séparation fut des plus tendres, ils m'embrassèrent tour-à-tour & m'accablèrent de caresses. On conçoit que dans ces adieux, je ne demeurai pas en reste de complimens, & véritablement je ne saurois trop me louer de l'accueil de ce peuple hospitalier.

Je partis d'assez bonne heure pour faire dans cette journée près de trente verstes. A moitié chemin, je rencontrai sur le bord de la mer deux balagans & une yourte habitée par une famille de Koriaques; une heure après j'atteignis l'ostrog de Pareiné.

1788,
Mars.
Le 28.

Le 29.
Je quitte ces
Tchouktchis.

1788.

Mars.

Le 29.

Description de
Pareiné.

Moins grand que celui de Kaminoi, il est beaucoup plus peuplé; sa position me parut commode. Il est situé sur la rivière dont il porte le nom, à trois verstes environ de son embouchure dans la mer de Pengina, qui forme à cette hauteur un golfe si étroit, que dans les beaux temps on voit d'un bord à l'autre.

Histoire d'une
femme d'In-
giga-

La première personne qui se présenta à moi dans ce village, fut une vieille femme métisse, dont l'air affligé me frappa; soit compassion, soit curiosité, je m'empressai de l'aborder. Mes questions sur la cause de son chagrin lui firent jeter un cri pénétrant, & ses larmes furent sa seule réponse; à force d'instances & de marques d'intérêt, j'obtins enfin le récit de son malheur.

Il y avoit près de quinze jours qu'elle, son mari, son fils & plusieurs de leurs amis étoient partis d'Ingiga pour venir à Pareiné voir leurs parens. Surpris en route par un de ces terribles ouragans dont j'ai pensé vingt fois éprouver les

funestes effets, ces voyageurs s'étoient égarés & séparés les uns des autres. Le père & le fils montoient le même traîneau ; après avoir erré long-temps pour chercher un abri ou quelques points de ralliement, ils s'étoient tout-à-fait perdus. On eut toutes les peines du monde à les découvrir ; on ne les retrouva qu'au bout de deux jours, enfoncés dans la neige & morts de froid ; tout leur corps étoit gelé ; leur posture annonçoit que n'ayant plus la force de se traîner, ces deux malheureux, pour se réchauffer, s'étoient collés l'un contre l'autre, & qu'ils étoient morts en s'embrassant. Plus heureuse que son mari, cette femme avoit gagné un abri au bord d'une rivière, à quinze verstes de Pareiné, où elle & ses compagnons étoient à la fin parvenus, épuisés de fatigues & navrés de douleur. Elle m'ajouta que, pendant cette tempête, ils n'avoient distingué ni ciel ni terre ; la neige glacée en l'air s'épaississoit en tombant, & sembloit une pluie de glaçons ; leurs habits

1788.

Mars.

Le 29.

A Pareiné.

1788,

Mars.

Le 29.

A Pareiné.

en avoient été percés au point de ne pouvoir plus leur servir. Mais ce qui augmentoit l'affliction de cette femme, c'étoit de se voir hors d'état de retourner dans son pays; personne ici ne paroiffoit disposé à lui en fournir les moyens qu'elle ne cessoit de solliciter, & toujours inutilement. A ces mots, un torrent de larmes inonda son visage. Je ne savois comment la consoler; je lui dis tout ce que la pitié me suggéra; mais ne pouvant lui être d'aucun secours, je la quittai avec le regret de ne lui avoir témoigné qu'une compassion stérile.

Inquiétudes
que me donne
un chef de
Koriaques qui
veut m'arrêter.

Pendant que je lui parlois, les habitans de Pareiné s'étoient attroupés autour de moi; leur chef ou prince nommé *Youl-itika* s'approcha pour m'inviter à passer la nuit dans son village. Sa sinistre mine confirmoit tout ce qu'on m'avoit rapporté de sa perfidie, & je lui fis entendre que je n'avois nulle envie de m'arrêter; sur mon refus, il m'objecta l'impossibilité de me procurer des chiens & des vivres

avant le lendemain matin. Les raisons qu'il m'en donnoit, annonçoient ouvertement sa mauvaise volonté (*q*); je crus même y démêler de funestes intentions. Résolu de m'y soustraire à quelque prix que ce fût, je lui repliquai que je saurois me passer de ce que je ne pouvois obtenir, mais que rien ne m'obligeroit à rester. Il feignit de ne pas me comprendre, & me prétexta un nouvel obstacle;

1788,

Mars.

Le 29.

A Pareiné.

(*q*) J'étois d'autant plus fondé à le soupçonner, que son début me rappeloit les expédiens qu'il avoit employés l'année précédente, pour retenir un matelot chargé, par le gouvernement, de lettres importantes. Celui-ci, pressé de se rendre à sa destination, se dispoisoit à sortir de Pareiné, lorsque Youlütka le pressa d'attendre au lendemain pour se remettre en route. Le matelot n'en tint compte, & voulut partir sur le champ. La dispute s'échauffa; le Koriaque furieux se jeta sur lui, & l'auroit assassiné sur l'heure, si on ne l'eût arraché de ses mains. Il le fit garroter & garder pendant trois jours: enfin, après lui avoir fait essayer toutes sortes de mauvais traitemens, il consentit à le laisser aller, peut-être dans l'espérance de s'en défaire plus aisément sur la route; mais sa proie lui échappa.

1788,
Mars.
Le 29.
A Parciné.

en même temps il me regardoit avec un sourire amer qui sembloit me défier de partir. Je sentis que je devois m'armer de la plus grande fermeté, ou me résoudre à subir patiemment la loi qu'il plairoit au fourbe de m'imposer. Tout le village étoit là ; deux cents hommes au moins se pressoient tumultueusement à mes côtés, soit pour m'inspirer de l'effroi, soit pour observer mon embarras. Dans cette périlleuse conjoncture, j'imaginai de leur adresser la parole en Russe, espérant que dans le nombre il s'en trouveroit peut-être quelques-uns de qui je pourrois me faire entendre, & qui seroient moins intraitables que leur chef.

Ma harangue fut courte, mais véhémentement ; je fis valoir ma qualité d'étranger, mes droits à leur appui, & sur-tout le desir que j'avois de mériter, par ma conduite à leur égard, l'intérêt que m'avoient montré tous leurs compatriotes sur mon passage : vis-à-vis d'eux, ajoutai-je, jamais je n'avois eu besoin d'exiger les secours qui

m'étoient nécessaires ; loin d'attendre pour me les accorder, l'exhibition des ordres dont j'étois porteur, toujours ils s'étoient empressés de prévenir mes demandes.

Au mot d'ordre, je vis mes gens étonnés se regarder les uns les autres : à mesure que mon discours parut leur faire impression, je redoublai de chaleur & d'assurance ; puis tirant tout-à-coup mon passeport & fixant Youtitka d'un air indigné, je le lui présentai, en lui déclarant que j'entendois partir au plus tard dans deux heures. Cette brusque péroraison le déconcerta ; il vit qu'il ne pouvoit éluder de me satisfaire sans se rendre coupable : le mandat de M. le commandant étoit trop formel & trop impératif pour qu'il osât y contrevenir. Il prit donc le parti d'ordonner qu'on ramassât aussitôt dans tous les réservoirs la quantité de poisson que je desirois, me priant d'avoir égard à la modicité de leurs provisions que j'allois fort diminuer. C'étoit même là,

1788,
Mars.
Le 29.
A Pareiné.

1788,
Mars.
Le 29.
A. Parciné.

disoit-il, ce qui l'avoit porté à me faire quelques difficultés ; comme s'il eût craint que je n'eusse dévasté leurs caves ! mais ce n'étoit encore qu'un subterfuge ; j'eus bientôt la preuve qu'elles étoient abondamment approvisionnées.

Cependant, pour avoir l'air de chercher à réparer son incivil accueil, ou peut-être dans la vue de me faire mieux repentir de l'avoir forcé dans ses derniers retranchemens, il m'engagea à venir attendre dans sa yourte que mes gens eussent fait les préparatifs nécessaires pour mon départ. Refuser encore eût marqué un reste d'inquiétude ; je voulois au contraire le bien convaincre de mon intrépidité ; d'ailleurs il étoit heure de dîner, & dans l'espoir de gagner insensiblement le traître, j'acceptai son invitation, lui offrant de lui faire faire un meilleur repas que celui qu'il pourroit me donner ; je le suivis d'un front aussi calme que si j'eusse été d'une sécurité parfaite. A dire vrai pourtant, je me sentis troublé lorsqu'il me fallut,

fallut, pour arriver dans cette yourte, descendre à quarante pieds sous terre. La profondeur extraordinaire de cette retraite me livroit à la discrétion de mon hôte; jamais ma suite n'eût pu ni m'entendre ni me secourir : je frémis de mon imprudence, mais il n'étoit plus temps de reculer; j'étois bien armé, & je me préparai à me défendre de mon mieux en cas d'insulte.

Le premier soin d'Youltitka fut de me faire asseoir à la place d'honneur, c'est-à-dire, dans cette espèce d'alcove réservée au chef de la famille; la sienne étoit des plus nombreuses, près de quatre-vingts personnes habitoient avec lui cette yourte. Tout ce monde avoit été attiré dehors par le bruit de mon arrivée, & y étoit resté autour de mes gens, de sorte que j'étois seul pour tenir tête à trois ou quatre compagnons ou parens d'Youltitka, qui m'environnoient en me regardant sous le nez. Persuadés qu'ils parloient le Russe à merveille, parce qu'ils en estropioient

1788,

Mars.

Le 29.

A Parciné.

1788,
Mars.
Le 29.
A Pareiné.

quelques mots, ils me faisoient tour-à-tour des questions plus absurdes les unes que les autres. Ma position exigeoit de la complaisance, & je répondois à chacun avec douceur & précision. Je passai ainsi près d'une heure au milieu de ces figures barbares, vraiment faites pour m'intimider, sur-tout celle de leur chef (*r*). Mon foldat ne descendoit point, & je commençois fort à m'inquiéter; au mouvement que je fis pour sortir, ces Koriaques se mirent devant moi : l'un d'eux me prit par le bras pour me faire rasseoir, en me demandant si je voulois me sauver; je fis bonne contenance, mais j'avoue que mon cœur se ferra : je me remis, & malgré l'altération qu'ils pouvoient remarquer sur

(*r*) Il est difficile d'imaginer un homme plus complètement laid. Gros & trapu; le visage tout couturé par la petite vérole & par plusieurs cicatrices; l'air fournois; des cheveux noirs, qui rejoignoient un énorme sourcil, sous lequel on découvroit un seul œil enfoncé & hagard; il avoit perdu l'autre par accident. Tel est le signalement exact de ce prince Koriaque.

mon visage, je leur répondis que je ne pensois pas devoir les craindre. Youlittka chercha alors à me rassurer, il me jura qu'il avoit la plus grande estime pour moi, & que j'étois en sûreté chez lui. Sa conduite passée, ajoutoit-il, pouvoit le rendre suspect à mes yeux, mais il croyoit de son honneur de me désabuser sur son compte. Fier d'avoir été reçu parmi les juges du tribunal d'Ingiga (*f*), il avoit sa réputation trop à cœur pour souffrir qu'on me maltraitât devant lui.

Je connoissois assez mon homme pour n'ajouter aucune foi à ses belles protestations; je m'estimois heureux qu'il n'osât pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même probablement. Je me hâtai donc de sortir de la yourte, sous prétexte de

1788,
Mars.
Le 29^e
A Parciné;

(*f*) Ce tribunal s'appelle en Russe *nijenei-zemskoi soud*, ou tribunal territorial inférieur. Les juges qui le composent, sont pris tour à tour dans les ostrogs, parmi les payfans de chaque district; le temps de leur exercice est limité à trois ans. On nomme ces juges *zassédatels*.

1788,
Mars.
Le 29.
A Paréiné.

voir où étoit mon monde & de donner des ordres pour notre dîner. Je ne pus encore me débarrasser du perfide Koriatque; il s'obstina à m'accompagner pendant que je travaillois à rassembler ma suite: chaque mot que je disois paroissoit l'alarmer; ne sachant pas le Russe, il en demandoit aussitôt l'interprétation, & observoit tous mes mouvemens avec une attention singulière.

Je trouvai mes gens occupés à troquer les mauvais chiens qui leur restoient, contre des fourrures & des vêtemens de rennes. La cupidité leur avoit fait oublier ce que je leur avois recommandé & le péril dans lequel ils m'avoient laissé; mais je dissimulai mon mécontentement à cause des témoins; je redescendis dans la yourte suivi d'Youltitka & de mes deux soldats, qui se mirent sur le champ en devoir de nous faire dîner. Des femmes vinrent aider à nettoyer notre vaisselle (t), & peu-

(t) Elles ne se servent pour cela ni de torchons ni de serviettes; elles prennent un bâton, le raclent

à-peu avec le secours de l'eau-de-vie, la bonne humeur succéda à la crainte & à la défiance. Nous fîmes un repas des plus joyeux ; je m'efforçai même souvent d'imiter les grands éclats de rire de mes convives, afin de leur mieux témoigner ma satisfaction ; car l'expression exagérée du sentiment, est la seule qui leur plaise. Le dîner fini, j'envoyai un de mes soldats porter l'ordre d'atteler mes chiens dont on avoit déjà renouvelé une partie ; mes provisions se trouvèrent aussi chargées : en dix minutes je fus en état de prendre congé de mes Koriaques. Ils me parurent fort contents de moi, je ne fais s'ils l'étoient réellement ; quant à moi, je le fus beaucoup d'être délivré d'eux, & je m'en éloignai le plus vite possible.

Il n'étoit encore que deux heures après midi ; je crus devoir profiter du reste du jour pour me dédommager du retard forcé

Départ de
Parciné.

pendant quelques minutes, & avec ces ratissures, elles frottent & dégrasent assez bien les vases & autres ustensiles de cuisine.

1788,
Mars.

Le 30.

que je venois d'éprouver ; je ne consentis à faire halte qu'à quinze verstes de Pareiné.

Ma route, pendant ce jour & le lendemain, ne m'offrit rien à citer. Je traversai plusieurs rivières ; aucune n'étoit considérable, & très-peu avoient quelques arbrisseaux sur leurs bords. En sortant de Pareiné, j'avois quitté la mer, que je ne devois revoir qu'au-delà d'Ingiga. Conséquemment nous n'avions plus la ressource du bois mort que nous trouvions parfois sur le rivage ; cette privation fut notre plus grande peine, par l'embarras d'être sans cesse à la découverte du moindre arbrisseau, & la crainte de n'en pas rencontrer.

Depuis long-temps je ne vivois que de rennes ; quelque délicate que soit cette viande, il n'en est pas, je crois, dont on se lasse plus aisément. Ce qu'il y avoit de pis, c'est que la provision que j'en avois faite tiroit à sa fin ; nous n'en mangions plus qu'une fois par jour, nos autres repas se bornoient à du poisson sec

& à du loup marin bouilli; aussi fus-je très-flatté de l'heureuse trouvaille que je fis ce jour-là de deux perdrix; je les tuai & en augmentai d'autant ma marmite. Ce régal fit une agréable diversion à l'ennuyeuse uniformité de ma nourriture journalière.

1788,
Mars.
Le 30,

Un temps superbe favorisa notre marche; un ciel serein sembloit nous annoncer un froid plus vif, tel que nous le souhaitions, car la neige étoit si molle que nos chiens enfonçoient jusqu'au ventre: chacun de nous, pour leur frayer le passage, étoit obligé de courir devant avec des raquettes. L'espoir d'un beau lendemain ranima mes conducteurs, & nous fîmes une bonne journée. Nous ne nous arrêtâmes que fort tard dans un endroit nullement abrité; pour tout bois il n'y croissoit qu'une espèce de petit cèdre résineux, rampant & tout tortu.

Halte,

Avant de me retirer dans ma tente, j'aperçus pendant la nuit, à l'extrémité de l'horizon, des nuages de mauvais augure.

1788,

Mars.

Le 30.

J'avois déjà assez d'habitude du climat pour pouvoir préjuger du temps sur les moindres indices, & je communiquai mes conjectures à mes guides; mais ceux-ci se croyoient sur cette matière des connoissances infiniment supérieures aux miennes; ils me dirent que le coucher du soleil avoit été trop beau pour que nous eussions à craindre un vilain jour. Jamais, à les entendre, ils ne s'étoient trompés là-dessus, & je devois m'en rapporter absolument à leur expérience. Par réflexion, je ne fus pas fâché de les voir dans cette sécurité; cela m'ôtoit l'inquiétude d'être contraint par eux à passer la journée dans le lieu où nous étions: la place n'eût pas été tenable au premier coup de vent.

Le 31.

Je fus réveillé au point du jour par un de mes conducteurs; il vint d'un ton moqueur me presser de partir, afin de profiter de la belle journée qui se préparoit. La lune brilloit encore & le ciel étoit sans nuages: pendant que je déjeûnois, suivant ma coutume, avec du thé

& du biscuit de seigle, dont le reste avoit été mis en réserve par mes gens, qui aimèrent mieux s'en priver que de m'en laisser manquer, ils me questionnèrent les uns après les autres sur ce que je pensois du temps; c'étoit à qui me plaisanteroit; mais je soutins mon dire, les engageant à attendre jusqu'au soir pour juger si j'avois eu tort ou raison de leur annoncer un orage.

A peine eûmes-nous levé notre petit camp, que nous découvrîmes à quelque distance une suite de cinq traîneaux Koriaques conduits par des rennes. Nos chiens, alléchés par l'odeur de ces animaux, se portèrent de ce côté avec une ardeur étonnante : plus nous avançons, plus ces Koriaques s'éloignoient; j'imaginai d'abord que c'étoit l'effet de leur défiance naturelle; mais aux cris & à l'emportement de nos chiens, je compris qu'ils étoient la cause de l'effroi qu'inspiroit notre approche. En effet, ils se feroient infailliblement élancés sur les

1788,
Mars.
Le 31.

Rencontre
de Koriaques
nomades.

1788.

Mars.

Le 31.

rennes; s'ils eussent été plus à portée. J'ordonnai donc de faire halte: le difficile fut de retenir nos coursiers; nous n'y parvînmes qu'avec beaucoup de peine. Nous cherchâmes, par des signes, à faire comprendre à ces Koriaques que notre but étoit d'avoir avec eux un moment d'entretien. Alors ils parurent tenir conseil; au bout de quelques minutes, un d'eux se détacha pour venir à nous; mais s'arrêtant à trois cents pas, il nous invita de même par signes à lui envoyer aussi quelqu'un des nôtres, & sur-tout à contenir nos chiens. Je chargeai en conséquence un de mes soldats d'aller avec ses raquettes au devant de ce Koriaque, & de lui demander quelle route ils tenoient, d'où ils venoient, s'ils ne savoient rien de relatif à M. Kasloff, & principalement à quelle distance à peu-près nous étions encore d'Ingiga.

Une demi-heure après, mon émissaire revint avec les renseignements suivans. Ces Koriaques étoient nomades; ils alloient

rejoindre leurs familles qu'ils avoient quittées pour aller vendre à Ingiga des peaux de rennes & y voir leurs amis ; ils croyoient y avoir entendu parler d'un renfort de chiens & de provisions , envoyé depuis peu à la rencontre de M. le commandant, mais ils n'en avoient aucune autre certitude. Quant à notre éloignement de cette ville , leurs réponses se trouvoient parfaitement d'accord avec l'opinion de mon guide que je venois d'interroger peu d'instans auparavant, à l'occasion d'un nouveau débat survenu entre mes gens & moi : voici ce qui y donna lieu.

Pendant que nous attendions le retour de ce soldat, je vis passer rapidement au-dessus de nous, quelques nuages dont la forme & la direction m'affermirent dans l'idée que nous étions menacés d'une tempête prochaine. Mon soldat Golikoff ne fut pas moins incrédule que les autres ; il eût volontiers parié le contraire ; cependant il convenoit que jusqu'à présent

1788.
Mars.
Le 31^e

Dispute entre
mes gens &
moi sur le
temps.

1788,

Mars.

Le 31.

l'événement avoit presque toujours justifié mes pronostics ; il m'avoit même, disoit-il, annoncé aux Koriaques comme prophète en ce genre, & il souffroit de me voir tout-à-coup pris en défaut & tomber en discrédit.

Cet aveu naïf me parut d'autant plus plaisant, que mes conducteurs en étoient témoins. Il me fit naître l'envie de m'amuser à mon tour de leur ignorante simplicité. La circonstance étoit favorable ; je leur répétai que dans deux heures au plus, ils seroient convaincus de mon savoir, mais qu'avant tout, ils devoient m'avertir si nous rencontrerions sur notre chemin quelque endroit où nous mettre à l'abri.

» Aucun, me répondit l'un d'eux ; jusqu'à
 » la rivière d'Ingiga nous n'aurons à tra-
 » verser qu'une plaine immense & nue,
 » où l'œil découvre à peine quelques
 » inégalités provenant du sol ou d'amas
 » de neiges apportées par les ouragans,
 » & durcies par la gelée ». Cet éclaircissement m'embarassa, prévoyant que nous

allions être contraints de revenir sur nos pas, pour nous réfugier auprès d'un petit bois que nous venions de passer; nous n'en étions guère qu'à une demi-lieue, mais l'opiniâtreté de mes guides à soutenir que nous n'avions rien à craindre leva la difficulté. Enhardis par leur prétendue expérience, ils furent d'avis de poursuivre notre route; c'étoit ce que je desirois, dans l'espérance d'arriver le soir à Ingiga.

Pour exécuter plus sûrement mon projet, je me promis d'avoir recours à ma boussole, qui seule pouvoit nous conduire à travers les tourbillons. Je m'informai donc au plus expert de mes conducteurs dans quelle direction se trouvoit Ingiga; il me l'indiqua sur le champ, en faisant remarquer dans le lointain une montagne dont la cîme sembloit se perdre dans les nues. « La ville, me dit-il, est » à quelques verstes en deçà & dans le » même alignement; nous en sommes en- » core éloignés de cinquante à cinquante-

1788,
Mars.
Le 31.

Je fais usage de
ma boussole,
au grand éton-
nement de mes
guides.

1788,
Mars.
Le 31^e

cinq verstes ». Je l'interrompis pour relever l'air de vent où elle me restoit ; & pour calculer avec ma montre la vitesse de notre marche. Depuis la couchée nous avions fait six à sept verstes par heure ; mais je devois m'attendre à aller beaucoup plus lentement lors de l'ouragan ; aussi ne comptai-je que sur trois verstes. Il étoit six heures du matin , & d'après mon calcul , j'avois l'espoir d'être à Ingiga avant minuit. J'appris encore de mon guide que pour gagner la rivière qui y mène , il nous falloit atteindre une forêt très-vaste qu'elle partage ; cela acheva de me tranquilliser : l'immense étendue de ce bois à droite & à gauche , m'assuroit que nous ne pouvions le manquer ni nous égarer.

Toutes ces mesures prises , je déclarai à mes gens que je ne demandois pas mieux aussi que d'avancer , mais que j'étois résolu de ne point m'arrêter , quelque chose qui arrivât. Je leur recommandai de me prévenir dès qu'ils croiroient ne

pouvoir plus reconnoître leur chemin, me propofant alors de les conduire. Le férieux avec lequel je leur donnai cet ordre, les interdit; ils fe regardoient d'un air étonné, n'ofant pas me dire nettement que j'extravaguois : le plus hardi pourtant prit la parole pour me repréfenter que n'ayant jamais fait cette route, je ne pouvois prendre fur moi de les guider fans rifquer de nous perdre tous, & que fans doute je voulois plaifanter. Pour toute réponfe, je les renvoyai brufquement chacun à leur traîneau, en menaçant de faire punir celui qui n'obéiroit pas, & en même temps je donnai le fignal du départ.

A huit heures & demie nous avions fait environ quinze verftes; il ne m'en reftoit plus que quarante fuivant mon calcul, mais il y avoit déjà près d'une heure que l'horizon fe couvroit de nuages fombres; on voyoit la tempête s'approcher par degrés, & le vent commençoit à foulever la neige par tourbillons. Mes

1788,
Mars.
Le 31

Ouragati
furieux.

1788,
Mars.
Le 31.

compagnons gardoient le silence, l'effroi agissoit sur eux presque autant que la confusion; ils ne savoient où ils en étoient. Bientôt l'ouragan nous assaillit avec tant de violence, qu'il mit en déroute plusieurs de nos traîneaux : à force de cris on les rallia; mes conducteurs s'avouant vaincus, vinrent me conjurer de faire halte, quoique nous fussions en rase campagne; aveuglés par le vent qu'ils avoient en face, ils craignoient de nous égarer.

Je leur rappelai ma promesse, & persistai à vouloir passer devant; j'ordonnai que tous les traîneaux se suivissent d'aussi près qu'il seroit possible, afin qu'au moindre accident on pût s'entendre & se porter secours; puis à l'aide de ma bouffole que j'avois attachée sous ma fourrure pour l'avoir sans cesse sous les yeux, je me mis en devoir de diriger notre caravane. Nous voyageâmes dans cet ordre le reste de la journée, & je pourrois dire au milieu des ténèbres, car le soldat qui montoit le traîneau, suivant immédiatement le

Le mien, étoit invisible pour moi; à peine distinguois-je ses premiers chiens.

1788,
Mars.
Le 31.

Vers les sept heures du soir, fatigué des plaintes & des remontrances de mes gens qui ne cessoient de demander à s'arrêter, & jugeant d'ailleurs que nous ne devions être qu'à cinq ou six verstes du bois, je les assurai que si nous ne l'avions pas atteint à neuf heures, nous ne marcherions pas plus avant dans la nuit, à moins qu'arrivés au bois & à la rivière, ils n'aimassent mieux pousser tout de suite jusqu'à Ingiga, dont nous serions si près; mais que je les laisserois les maîtres de faire ce qu'ils jugeroient à propos. Cette condition parut les calmer, non qu'ils se crussent aussi avancés qu'ils l'étoient; probablement même ils pensoient n'être plus sur la route, & ils n'aspiroient à se reposer que dans l'espérance de pouvoir avec le jour retrouver la voie.

J'entrevis, à huit heures trois quarts, comme un voile sombre qui se développoit devant nous. L'objet s'étendoit &

1788,
Mars.
Le 31.

noircissoit à mesure que nous en approchions; un instant après, mes conducteurs s'écrièrent qu'ils apercevoient des arbres & qu'ils étoient sauvés; en effet, nous étions dans la forêt d'Ingiga: je les envoyai quelques pas en avant pour se reconnoître, & bientôt ils revinrent transportés de joie, me dire que nous touchions à la rivière.

Le ton respectueux avec lequel ils me firent ce rapport me divertit beaucoup. En me remerciant de les avoir si bien conduits, le Koriaque soutenoit qu'aucun de leurs chamans n'avoit rien fait de si merveilleux: avoir prédit le mauvais temps, quand tout à leurs yeux sembloit annoncer le contraire; avoir su ensuite les guider & les préserver au milieu de cette *pourgua* (u), tant de sagacité lui paroïssoit surnaturelle. La reconnoissance des autres gens de ma suite étoit presque aussi folle; ils ne pouvoient revenir de leur étonnement. En vain je leur montrais ma

(u) C'est ainsi qu'ils nomment ces tempêtes.

bouffole, en vain je voulus leur expliquer comment elle avoit fait toute ma science; ils finirent par me dire qu'un tel grimoire n'étoit intelligible que pour des savans comme moi, instruits dans l'art magique.

1788,
Mars.
Le 31.

J'étois bien persuadé que se trouvant à si peu de distance d'Ingiga, ils ne se soucieroiént plus de s'arrêter; chacun étoit impatient de revoir sa femme, d'embrasser ses enfans. Loin d'accepter ma proposition de camper dans ce bois, ils me présentèrent de gagner la rivière, ne demandant que trois heures pour arriver chez eux. Nous descendîmes donc sur le rivage, que nous cotoyâmes jusqu'à la hauteur de la ville; là, il nous fallut traverser la rivière qui en baigne les murs. La glace étoit assez solide, mais la violence du vent avoit couvert d'eau sa superficie, de sorte que nous eûmes les pieds très-mouillés.

Aux portes d'Ingiga, je subis l'interrogatoire d'usage dans les places fortifiées, & fus obligé d'attendre qu'on eût averti le commandant. Prévenu dès long-temps

Arrivée à
Ingiga.

1788,
Mars.
Le 31.

de mon passage, M. le major Gaguen eut l'honnêteté de venir aussitôt me recevoir & de m'offrir sa maison. A onze heures & demie précises, j'entrai dans cette ville, la plus considérable & la plus peuplée que j'eusse encore vue dans ma route.

Avril.
Le 1.^{er}
Description
de la ville.

Située sur la rivière du même nom, à trente verstes de son embouchure, elle présente au dehors une enceinte carrée, défendue par une palissade dont la hauteur & l'épaisseur m'ont étonné, & par des bastions en bois qui s'élèvent sur pilotis aux quatre angles de la place; chacun de ces bastions est armé de canons, & renferme diverses munitions de guerre; des sentinelles les gardent nuit & jour (x), ainsi que les trois portes de la ville, dont une seule est ouverte. Devant la maison du

(x) Ils sont sans cesse sur le qui vive, de crainte de surprise de la part des Koriaques des environs, dont le génie mutin & hardi les porte fréquemment à la révolte, & à venir attaquer la ville au moment où l'on s'y attend le moins. Aussi ne leur est-il pas permis d'y séjourner long-temps; lorsque le commerce les y amène,

commandant est une petite place; un corps-de-garde sur un des côtés en défend l'accès. Je ne fus pas moins frappé de la construction des maisons; toutes sont en bois & fort basses, mais toutes ont une façade presque régulière, & l'on voit qu'on a adopté un même plan pour chacune. M. Gaguen se propose d'embellir ainsi peu-à-peu sa ville. Les isbas bâtis depuis son arrivée, joignent à une apparence agréable toutes les commodités intérieures dont ces habitations soient susceptibles. Il a en outre le projet de faire rebâtir l'église, dont la construction est choquante, & d'ailleurs menace ruine.

La population est de quatre ou cinq cents habitans, tous négocians ou attachés au service. Ces derniers font la majeure partie & composent la garnison; ils sont assujettis à une discipline sévère, que le fréquent besoin de se défendre rend indispensable. La vigilance & le zèle du commandant ne laissent rien à désirer à cet égard. Les tribunaux sont les mêmes qu'à Nijenei-Kamtschatka.

1788,
Avril.
Le 1.^{er}
A Ingiga.

1788,
Avril.
Le 1.^{er}
A Ingiga.
Commerce.

Le commerce d'Ingiga consiste en fourrures, & principalement en peaux de rennes. En général, les pelleteries y offrent plus de diversité qu'au Kamtschatka; elles m'ont aussi paru d'une qualité supérieure. C'est bien de cette péninsule qu'on tire les peaux de loutres & d'ours marins, mais les martes zibelines y sont moins belles qu'ici, où elles sont cependant plus rares. En outre, les Kamtschadales n'ont point de martes communes (y), des petits gris, des rats d'Amérique appelés *rissci*, que les Koriaques se procurent par échange des Tchouktchis leurs voisins, & qu'ils importent à Ingiga avec leurs peaux de rennes. Celles-ci s'y vendent brutes & à très-bon compte; elles sont ensuite tannées & travaillées avec un art d'autant plus admirable, que l'activité laborieuse des ouvriers fait se passer des instrumens inventés par l'industrie Européene. La finesse & la beauté de leurs ouvrages ne

(y) Les Russes nomment cette espèce de martre *kounits*.

le cèdent qu'à la solidité. On voit sortir de leurs mains des gants, des bas parfaitement faits; les coutures & les broderies sont de poil de renne, de soie, d'or, & feroient honneur à nos plus habiles gantiers.

Mais il est temps de rendre compte des usages des Koriaques; je n'en ai différé la description jusqu'à présent que pour la donner plus étendue. Aux notions acquises à mon passage en leurs divers ostrogs, j'ai voulu joindre des observations plus exactes, appuyées sur des récits dignes de foi. C'est ici, c'est dans mes entretiens avec M. Gaguen & quelques autres principaux habitans, que j'ai cherché à puiser des lumières sur cet objet; mais l'homme qui m'a été le plus utile est un Koriaque qu'avant tout je dois faire connoître.

Je l'avois trouvé d'abord à Kaminoi. Surpris des honnêtetés que M. Schmaleff lui faisoit, je m'empressai de demander le rang & l'état de ce personnage; on me

1788,
Avril.
Le 1.^{er}
A Ingiga.

Détails sur
un prince Ko-
riaque nommé
Oumiavin.

1788,

Avril.

Le 1.^{er}

A Ingiga.

dit que c'étoit un *zaffédatel* ou juge d'Ingiga, venu à notre rencontre pour nous offrir ses services. Sa facilité à s'exprimer en Russie, & la justesse de son esprit me charmèrent; je l'eusse pris pour un Russe, si dans le même instant il n'eût parlé sa langue naturelle : je sus alors qu'il étoit prince Koriaque, se nommoit *Oumiavin*, & étoit frère d'un chef de Koriaques nomades.

La curiosité me porta à lui faire mille questions; il y répondit avec une finesse & une sagacité que je n'avois vues dans aucun de ses compatriotes. La possibilité de causer avec lui sans le secours d'un interprète, me rendoit sa conversation plus précieuse, & tant que je restai à Kaminoï, elle fut pour moi une source de plaisirs & d'instructions. Des divers objets que nous traitâmes, le plus intéressant fut la religion; aussi instruit du culte des Russes que de celui des Koriaques, il n'en professoit réellement aucun. Il sembloit cependant disposé à se faire

baptiser, dès qu'il seroit plus éclairé sur certains points qu'il ne concevoit pas. Plein d'admiration pour la sublimité des préceptes de l'évangile & pour la pompe majestueuse du culte extérieur, il convenoit que rien n'étoit plus capable de lui inspirer le désir d'embrasser le christianisme; mais, le rigorisme impérieux de quelques-unes de nos pratiques religieuses (2), l'incertitude d'une béatitude céleste, & sur-tout l'idée d'un Dieu menaçant d'une éternité de souffrances, le remplissoient de terreur & d'inquiétude. Au milieu de toutes ses rêveries, de toutes ses absurdités, la religion de son pays, disoit-il, offroit au moins plus d'espérance que de crainte; elle ne lui annonçoit des peines qu'en ce monde, & lui promettoit des récompenses dans l'autre; l'esprit méchant ne pouvoit le tourmenter que durant sa vie, le bonheur l'attendoit à sa mort.

(2) Il étoit principalement effrayé du jeûne, qu'on fait être très-austère & très-fréquent chez les Grecs.

1788.
Avril.
Le 1.^{er}
A. Ingigou

1788,

*Avril.*Le 1.^{er}
A Ingiga.

Agitée par toutes ces réflexions, son ame flottoit dans le doute & dans une perplexité continuelle; il n'osoit ni renoncer ni s'en tenir à la foi de ses pères; il en rougissoit, il en chériffoit les erreurs.

La naïveté avec laquelle il m'avoua son irrésolution, m'intéressa d'autant plus, que je démêlai dans ses discours & dans son cœur, un fond de vertu peu commun, & particulièrement l'amour de la vérité. Pour fixer cet esprit indécis, il eût fallu commencer par le dégager des préjugés qui l'offusquoient, & qui prenoient leur source dans les faux principes qui lui avoient été donnés. Tout autre que moi eût peut-être entrepris de les détruire; j'en fus détourné par la crainte de voir ma tentative inutile, n'ayant eu que peu de temps à passer avec lui & à Kaminoi & à Ingiga, où il arriva un jour après moi, ainsi qu'il me l'avoit promis. Il m'y rendit les plus grands services par son attention à me fournir tous les éclairciffemens que je souhaitois sur son pays, & à prévenir

mes désirs & mes besoins pour la suite de mon voyage.

Entre les Koriaques fixes & les nomades, il existe à bien des égards une grande ressemblance. Le peu d'union, je dirai plus, la méintelligence qui règne parmi eux, en paroît plus étrange; on diroit que ce sont deux peuples différens, séparés par des barrières immenses. Ils ont pourtant la même patrie; elle embrasse une vaste étendue, terminée au sud par la presqu'île du Kamtschatka & par le golfe de Pengina; à l'est, par le pays des Olutériens; au nord, par celui des Tchouktchis; & à l'ouest, par les Toungoufes, les Lamoutes & les Yakoutes.

On assure qu'autrefois cette contrée fut extrêmement peuplée, mais que la petite vérole y a fait de grands ravages; je doute qu'elle ait enlevé plus d'habitans que leurs fréquens démêlés avec les Russes & leurs autres voisins. Le nombre des Koriaques fixes n'est guère aujourd'hui que de neuf cents; & quoiqu'il soit presque impossible

1788.

Avril.

Le 1.^{er}

A Ingiga.

Étendue du territoire des Koriaques.

Population.

1788,

Avril.

Le 1.^{er}

A Ingiga.

Mœurs des Koriaques fixes.

de calculer au juste la population des nomades, on ne pense pas qu'elle excède de beaucoup celle des autres Koriaques.

Les mœurs de ceux-ci ne sont rien moins qu'estimables; ce n'est qu'un mélange de duplicité, de méfiance & d'avarice. Ils ont tous les vices des nations du nord de l'Asie, sans en avoir les vertus; voleurs par caractère, ils sont soupçonneux; cruels, ne connoissant ni la bienveillance ni la pitié. Pour obtenir d'eux le moindre service, il faut avant tout leur en montrer, leur en délivrer même la récompense (a): il n'y a que les présens qui puissent les émouvoir & les faire agir.

Avec ce génie perfide & farouche, il eût été difficile qu'ils véussent en paix, ni qu'ils formassent des liaisons durables avec leurs voisins. De cet esprit d'infidélité dut naître l'horreur d'une domi-

(a) Je conviendrais que je n'ai pas eu autant à me plaindre des Koriaques nomades. En général, je les ai trouvés plus francs, plus officieux, & je ne tarderai pas à en donner la preuve.

nation étrangère : de-là, leur continuelle insurrection contre les Russes, leurs brigandages atroces, leurs incursions journalières chez les peuples qui les entourent ; de-là, les vengeances respectives sans cesse renaissantes.

Cet état de guerre entretint la férocité dans tous les cœurs ; l'habitude de se défendre & d'attaquer, leur donna cette inflexibilité de courage qui perpétue les combats & se fait une gloire du mépris de la vie. La superstition concourut à anoblir à leurs yeux cette soif du sang, en leur imposant la loi de périr ou de tuer. Plus la cause qui leur fait prendre les armes est grave, plus ils sont avides de la mort. La valeur, le nombre de leurs adversaires n'ont rien qui les épouvantent ; c'est alors qu'ils jurent de *perdre le soleil*. Ils remplissent ce terrible serment en égorgeant leurs femmes, leurs enfans, en brûlant tout ce qu'ils possèdent, & en se précipitant ensuite avec fureur au milieu de leurs ennemis. Le combat ne finit que

1788.

Avril.

Le 1.^{er}

A Ivgiga.

Inflexibilité de
courage de tous
les Koriaques.

1788,
Avril.

Du 1.^{er} au 6.

A Ingiga.

par la destruction totale d'un des deux partis : on ne voit point les vaincus chercher leur salut dans la fuite ; l'honneur l'interdit aux Koriaques, aucun ne veut survivre au carnage de ses compatriotes.

Genre de vie
des Koriaques
fixes.

Jusqu'à présent le voisinage des Russes n'a produit nul changement dans le genre de vie des Koriaques sédentaires ; les liaisons de commerce qui les rapprochent de ces étrangers, ne les ont rendus sensibles qu'à l'attrait des richesses & du pillage. Indifférens sur les avantages d'une vie plus policée, ils semblent repousser la civilisation, & regarder leurs mœurs & leurs usages comme les meilleurs possibles (b).

(b) Long-temps les Koriaques nomades se montrèrent encore plus intraitables ; l'indépendance à laquelle ils étoient accoutumés, cette inquiétude naturelle qui les caractérise, ne les dispoit guère à subir le joug : d'ailleurs l'envie de dominer rendit peut-être, dans l'origine, les Russes peu modérés ; peut-être n'employèrent-ils pas autant d'art pour se

du Kamtschatka en France. 79

La chasse & la pêche font leur occupation habituelle; mais toutes les saisons ne permettent pas d'y vaquer. Pendant ces intervalles, enterrés dans leurs demeures profondes, ils dorment, fument & s'enivrent; sans soucis pour l'avenir, sans regret du passé, ils ne sortent de

1788,

Avril.

Du 1.^{er} au 6.

A Ingiga.

Occupations.

faire aimer que pour se faire craindre; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils eurent le regret de voir des hordes entières se disperser tout-à-coup à la moindre apparence de l'oppression, & s'enfuir de concert loin des villes où l'appât du commerce eût donné l'espoir de les fixer. Ces fréquentes évasions eurent lieu jusqu'à l'arrivée de M. le major Gaguen. Par la douceur de son commandement, ses invitations réitérées & des institutions avantageuses, il a su rappeler successivement ces familles fugitives: d'abord il en est revenu une, puis deux, puis trois; la force de l'exemple, une sorte d'émulation en attirèrent d'autres; on comptoit déjà onze yourtes Koriaques autour d'Ingiga lors de mon passage.

Mais en quoi j'ai trouvé que l'adroite politique de M. Gaguen avoit mieux préparé le succès des vues de sa souveraine, c'est en ce qu'il a profité des rapports nécessités par le commerce, pour établir peu-à-peu entre les Russes & les Koriaques fixes ou nomades des environs, une réciprocité de secours,

1788,
Avril.
Du 1.^{er} au 6.
A Ingiga.
Demeures.

leurs yourtes que lorsqu'une nécessité urgente les y contraint.

Plus vastes que celles des Kamtschadales du nord, elles présentent à peu-près les mêmes distributions ; je ne sais si la mal-propreté n'y est pas encore plus

une sorte de convention d'individu à individu, qui retrace l'antique hospitalité, & qui sera à coup sûr le germe d'une révolution dans les mœurs des derniers.

Un Koriaque se voit-il obligé, pour ses affaires, de passer la nuit dans la ville, il va demander asile à son ami Russe. Sans autre façon, il s'impatronise chez son hôte qui se fait un devoir de l'accueillir, d'étudier, de prévenir ses goûts & ses besoins ; rien n'est épargné pour le bien traiter, c'est-à-dire, pour l'enivrer complètement. De retour dans ses foyers, il se plaît à raconter l'accueil flatteur qu'il a reçu. C'est une obligation, une dette sacrée qu'il s'empresse d'acquitter aussitôt que l'occasion s'en présente : cela a bien son agrément, sur-tout pour le soldat Russe qui est dans le cas de faire de fréquens voyages dans les bourgades voisines. La reconnoissance du Koriaque envers son ami, ne se borne pas à lui donner un gîte, à le régaler, à lui fournir des vivres pour continuer sa route ; il le protège, il devient son défenseur même contre ses compatriotes.

révoltante :

révoltante : on n'y trouve ni porte, ni joupau ou ventouse, aussi la fumée y est-elle insupportable.

Ce peuple ennemi du travail, vit comme celui du Kamtschatka, de poisson sec, de chair & de graisse de baleine & de loup marin (e); l'une est ordinairement mangée crue, l'autre se fait sécher & cuire de la même manière que le poisson, mais les nerfs, la moëlle, la cervelle & souvent des morceaux entiers de chair, sont dévorés tout crus avec une féroce avidité. La viande de renne est la plus estimée; les Koriaques en tirent le même parti que du loup marin, de la baleine & des autres animaux qu'ils chassent. Ils se nourrissent aussi de végétaux; ils recueillent en automne diverses sortes de baies: une partie de la récolte

1788,
Avril.

Du 1.^{er} au 6.

A Ingiga.
Alimens.

(c) Tous les Koriaques que j'ai rencontrés sur ma route depuis Poustaretsk, ne souffroient pas moins de la disette que les habitans de ce hameau. De l'écorce de bouleau mêlée avec de la graisse de loup marin, faisoit alors toute leur nourriture.

Partie II.^e

F

1788,
Avril.
Du 1.^{er} au 6.
A Ingiga.

fert à faire des boissons rafraîchissantes (d), le reste est écrasé & pétri avec de l'huile de baleine ou de loup marin. Cette pâte ou confiture s'appelle *toltchoukha*: on en fait le plus grand cas dans le pays, mais à mon goût, il n'est rien d'aussi mauvais.

Breuvages. Leur passion pour les liqueurs fortes, irritée par la cherté de l'eau-de-vie & la difficulté de s'en procurer à fouhait, vû leur extrême éloignement, leur a fait imaginer un breuvage aussi capiteux, qu'ils tirent d'un champignon rouge, connu en Russie pour un poison violent, sous le nom de *moukhamorr* (e). Ils le mettent dans un vase avec quelques fruits, & à peine lui donnent-ils le temps de se clarifier; les amis sont invités; une noble rivalité enflamme les convives, c'est

(d) Les rivières qui avoisinent les ostrogs, sont presque toutes si petites, qu'au premier froid elles sont entièrement prises, & pendant plus de la moitié de l'année, les habitans sont réduits à s'abreuver avec de la neige ou de la glace fondue.

(e) On s'en sert dans les maisons en Russie, pour détruire les insectes.

à qui aidera mieux le maître du logis à se débarrasser de son nectar : la fête dure un, deux ou trois jours, jusqu'à ce que la provision soit épuisée. Souvent, pour être plus sûrs de perdre la raison, ils mangent en même temps de ce champignon tout cru. Il est inconcevable qu'il n'y ait pas plus d'exemples des suites funestes de cette ivresse. J'ai vu pourtant des amateurs en être sérieusement incommodés, & avoir de la peine à se remettre; mais l'expérience ne les corrige pas, à la première occasion ils n'écoutent que leur aveugle & brutale intempérance : car ce n'est pas précisément chez eux sensualité, ce n'est pas le plaisir de favoriser la liqueur qui, une fois qu'ils en ont goûté, leur devient un besoin irrésistible; ils ne cherchent dans ces orgies que l'oubli de soi-même, que cet état de défaillance, d'abrutissement total, cette cessation d'existence, si je puis ainsi m'exprimer; voilà leur unique jouissance, voilà pour eux le vrai bonheur.

Les traits du plus grand nombre n'ont

1788.
Avril.
Du 1.^{er} au 6.^e
A Ingiga.

Physionomies

1788,
Avril.
Du 1.^{er} au 6.
A Ingiga.

rien d'Asiatique; sans la petitesse de leur taille, les vices de leurs formes & la couleur de leur peau, ils ressembleroient assez aux Européens. Les autres Koriaques ont le même caractère de physionomie que les Kamtschadales; parmi les femmes sur-tout, il en est peu qui n'ayent les yeux tirés, le nez écrasé, les joues saillantes. Les hommes sont presque imberbes & portent les cheveux très-courts; les femmes les négligent beaucoup, & les laissent communément flotter sur leurs épaules; quelques-unes les relèvent en tresses ou les enveloppent d'un mouchoir.

Quant à l'habillement des hommes & des femmes, il est tel que je l'ai décrit à mon passage à Koriagui & à Poustaretsk.

Berceau
des enfans.

Les femmes portent leurs enfans dans un berceau dont la forme m'a paru singulière; c'est une manière de niche ou de hotte cintrée par en haut, dans laquelle l'enfant est assis & à couvert.

Mariages.

Parmi les usages les plus bizarres, je citerai l'épreuve à laquelle se dévoue le

jeune homme qui veut se marier. A-t-il fixé son choix , il vient se présenter aux parens de sa maîtresse, s'offrant de travailler , c'est le terme ; aussitôt on couvre la fille d'un nombre infini de vêtemens qui la cachent à tel point, qu'à peine lui voit-on le visage. Elle n'est plus seule un instant, sa mère & plusieurs vieilles matrones la suivent par-tout, couchent à côté d'elle, & ne la perdent jamais de vue sous aucun prétexte. L'art de l'amant, tous ses soins doivent tendre au bonheur de toucher à nu sa bien aimée ; il n'est que ce moyen de l'obtenir. Cependant il remplit avec zèle & résignation tous les devoirs que les parens lui imposent : devenu, pour ainsi dire, l'esclave de la famille, il est chargé de tous les travaux domestiques, comme d'aller couper le bois, d'aller chercher l'eau ou de faire les approvisionnemens de glace, &c. L'amour, la présence de sa future lui donnent du courage ; un seul regard, fût-il indifférent, lui fait oublier les fatigues & les

1788,
Avril.
Du 1.^{er} au 6.^o
A Ingiga.

1788.

Avril.

Du 1.^{er} au 6.

A Ingiga.

ennuis de la servitude: l'espoir d'en abrégier la durée dirige toutes ses actions; l'œil constamment attaché sur l'idole de son cœur, il épie ses mouvemens, suit ses pas, se jette sans cesse sur son passage. Mais le moyen de tromper l'escorte d'argus qui l'environne! c'est une lutte continuelle de la vigilance contre l'adresse; chacun s'observe & agit avec une égale ardeur, une égale constance: on diroit à tant d'empressement, à cette agitation passionnée de l'amant, aux mesures prises pour déconcerter ses manœuvres, qu'il s'agit de l'enlèvement d'une beauté rare. Qui croiroit que l'objet des vœux & des pensées du Koriaque soupirant est la laideur même, & qu'il n'aspire, pour prix de tant de peines, qu'à toucher une peau calleuse, jaune & luisante? Dans ses momens de loisir, libre de voir, d'approcher sa maîtresse, parfois il tente de la mériter par quelque attouchement furtif; mais le nombre, l'épaisseur des vêtemens lui opposent une barrière invincible. Furieux

De tant d'obstacles, il arrache, il déchire ces habits importuns. Malheur au téméraire s'il est surpris dans sa tentative ! les parens, les inflexibles surveillantes fondent sur lui & le forcent à lâcher prise. C'est ordinairement à coups de pied ou de bâton qu'on le prie de se retirer & de mieux choisir son temps : s'il résiste, il est traîné par les cheveux, ou les ongles de ces vieilles mégères s'impriment sur sa figure ; s'il se rebute, s'il murmure de ce cruel traitement, il est congédié sur l'heure, & perd pour toujours ses droits à cette alliance, ce qui est le plus insigne affront que puisse recevoir un amoureux Koriaque. Mais les difficultés rendent ses desirs plus vifs ; loin de se plaindre, loin de se décourager de tant de rigueurs, il croit en devenir plus digne de la félicité qu'il s'est promise ; il se réjouit, il se fait gloire de toutes les tribulations qu'il éprouve dans son galant & pénible ser-vage. Ce n'est souvent qu'au bout de deux, de trois années, plus ou moins,

1788,
Avril.
Du 1.^{er} au 6.
A Ingiga.

1788,
Avril.
Du 1.^{er} au 6.
A Ingiga.

qu'il parvient au terme de son travail, & ce but si difficile à atteindre : fier de sa victoire, il se hâte de l'annoncer aux parens de sa conquête. Les témoins sont appelés, la fille est interrogée (*f*) ; il faut son aveu, il faut la preuve qu'elle a été surprise, qu'elle a fait de vains efforts pour se défendre ; alors, sa main est accordée à son vainqueur, dont on exige encore un délai, pour s'affurer si la demoiselle pourra s'habituer à vivre avec lui. De ce moment, exempt de tous travaux, il fait sa cour sans gêne à sa future épouse, qui n'est pas fâchée elle-même de se voir délivrée du fardeau de ses nombreux habits. Il est rare qu'elle prolonge long-temps cette seconde épreuve : bientôt, en présence de sa famille, elle accorde son consentement à son mari, & cela suffit pour le faire entrer dans tous

(*f*) Il est probable que la belle n'est pas toujours insensible, & qu'aussi impatiente que son amant de faire cesser ce laborieux noviciat, elle ne tarde pas à s'avouer touchée, quoiqu'il n'en soit rien.

ses droits. La cérémonie & la fête nuptiales se bornent à une assemblée de parens qui s'enivrent à l'envi, à l'exemple des époux. La pluralité des femmes paroît être interdite aux Koriaques ; cependant j'en ai vu qui se la permettoient sans aucun scrupule.

1788,
Avril.
Du 1.^{er} au 6.
A Ingiga.

Leurs funérailles tiennent beaucoup Funérailles. des antiques institutions du paganisme, encore en usage chez différens peuples barbares du nouvel hémisphère. Un Koriaque est-il mort, ses proches, ses alliés se rassemblent pour lui rendre les derniers devoirs ; ils dressent un bûcher, sur lequel on dépose une partie des richesses du défunt & une provision de vivres, comme rennes, poissons, eau-de-vie, en un mot, tout ce dont on présume qu'il peut avoir besoin pour faire le grand voyage, & pour ne pas mourir de faim en l'autre monde. Si c'est un Koriaque nomade, ses rennes le conduisent au bûcher ; si c'est un Koriaque fixe, il est traîné par ses chiens ou porté par ses parens. Le

1788,
Avril.
Du 1.^{er} au 6.
A Ingiga.

cadavre est exposé vêtu de ses plus beaux habits & couché dans une espèce de cercueil ; là, il reçoit les adieux des assistans qui, armés de torches, se font un honneur de réduire promptement en cendres leur parent ou leur ami. Sa perte ne cause que les regrets de l'absence, & non ceux d'une séparation éternelle ; il n'y a point de deuil, & la pompe funèbre se termine par une orgie de famille, où les vapeurs des breuvages & du tabac effacent peu à peu le souvenir du mort. Au bout de quelques mois de viduité, il est permis aux femmes de se remarier.

Ces pratiques superstitieuses observées dans les funérailles, la courte douleur de ceux qui survivent à un être qui peut leur être cher, font à mon avis une preuve évidente de leur indifférence pour la vie, dont la brièveté ne les étonne ni ne les afflige. Leur système religieux les leurre apparemment de l'espoir consolant d'une continuité d'existence ; la mort n'est à leurs yeux qu'un passage à une autre vie : en

quittant le monde, ils ne croient pas cesser de jouir, ce sont d'autres jouissances qu'ils vont retrouver. Ce préjugé flatteur, que j'ai déjà fait connoître par le récit de ma première conversation avec Oumiavin, donne la meilleure raison de ses incertitudes en matière de religion, & du courage féroce de ses compatriotes. Mais leurs dogmes absurdes demandent à être plus développés, bien que le culte dont ils font la base soit très-simple, & que le merveilleux en soit peu séduisant : voici à quoi se réduit la théogonie des Koriaques (g).

Ils reconnoissent un Etre suprême, créateur de toutes choses. Dans l'opinion de ces peuples, il habite le soleil, dont le globe enflammé leur paroît le palais, le trône du maître de la nature ; peut-être même le confondent-ils avec ce feu céleste qu'ils lui supposent pour demeure. Ce qui m'autoriseroit à le penser, c'est

1788,
Avril.
Du 1.^{er} au 6.
A Ingiga.

Religion.

(g) C'est également celle des Tchouktchis & jadis celle des Kamtschadales, avant l'introduction du christianisme.

1788,
Avril.

Du 1.^{er} au 6.

A Ingiga.

qu'ils ne le craignent ni ne l'adorent ; jamais aucune prière lui est adressée : la bonté, disent-ils, est son essence, il ne fauroit nuire ; tout le bien qui arrive ici bas émane de lui. Ne sembleroit-il pas, d'après cela, que le spectacle des bienfaits constans & universels de ce roi des astres qui donne la vie, l'action & la force à tout sur la terre, a dû inspirer cette aveugle confiance, en présentant ce flambeau du monde comme sa divinité tutélaire ?

Le principe du mal n'est, selon eux, qu'un esprit mal-faisant qui partage avec l'être souverainement bon, l'empire de la nature (*h*) : leur puissance est égale ; autant

(*h*) Ils admettent cependant encore quelques dieux subalternes. Les uns sont des espèces de pénates, protecteurs de leurs toits rustiques ; c'est dans l'endroit le plus apparent de la yourte qu'ils élèvent ces idoles grossièrement sculptées & noires de fumée ; ils les habillent à la Koriaque, & les chargent de sonnettes, d'anneaux, de toutes sortes d'ustensiles en fer & en cuivre. Les autres dieux inférieurs qu'ils imaginent, habitent les montagnes, les bois, les rivières. Ceci nous rappelle la division des nymphes dans la mythologie des anciens Grecs.

l'un s'occupe du bonheur des hommes, autant l'autre cherche à les rendre malheureux. Les maladies, les tempêtes, la famine, tous les fléaux font son ouvrage & les instrumens de sa vengeance : c'est à la désarmer que l'intérêt personnel engage, & que la dévotion s'applique. L'effroi que jette dans tous les cœurs cette divinité menaçante, est le sentiment qui dicte les hommages : le culte qu'on lui rend consiste en sacrifices expiatoires. On lui offre des animaux naissans, des rennes, des chiens (*i*), les prémices des chasses & des pêches, tout ce qu'on a de plus précieux. Les prières qu'on lui adresse se bornent à des demandes ou à des actions de grâces : il n'y a point de temple, point de sanctuaire où ses adorateurs doivent se rassembler ; par-tout ce dieu fantastique peut être honoré ; il écoute le Koriaque qui le prie seul dans le désert, comme

1788.

Avril.

Du 1.^{er} au 6.

A Ingiga.

(*i*) J'ai rencontré souvent sur ma route des restes de chiens, de rennes égorgés & suspendus à des pieux qui attesstoient la dévotion du sacrificeur.

1788,

Avril.

Du 1.^{er} au 6.

A. Ingiga.

la famille réunie qui croit se le rendre favorable en s'enivrant pieusement dans sa yourte ; car l'habitude de l'ivrognerie est devenue chez ce peuple une pratique de religion & le fondement de toutes les solennités.

Ce démon, cet esprit redoutable, est sans doute le même que le Koutka dont les chamans Kamtschadales se disent les ministres & les organes. Ici, comme dans la presqu'île, le langage mystérieux de ces forciers en impose à la crédulité, & leur attire les respects de la multitude ; ils exercent la médecine & la chirurgie avec le même succès. Ces fonctions exclusives, que l'on croit secondées par le secours de l'inspiration, plutôt que par les lumières de l'expérience, leur assurent un pouvoir sans bornes ; de toutes parts ils sont appelés, & d'avance les témoignages de reconnaissance leur sont prodigués. Ils exigent avec hauteur ce qui leur plaît, & reçoivent comme un tribut ce qu'on leur présente : c'est toujours à titre

d'offrande agréable au dieu qu'ils font parler, qu'ils s'approprient ce que les habitans de ces contrées ont de meilleur & de plus beau. Il ne faut pas croire que ce soit par l'étalage de quelques vertus, par une apparence d'austérité ou d'une morale plus sévère, que ces fourbes enforçèlent leurs dupes. Sans frein ni conscience, ils enchérissent sur tous leurs vices, & se montrent encore moins sobres. La veille de leurs cérémonies magiques, ils affectent de jeûner tout le jour, mais le soir ils s'en dédommagent en se faisant servir du moukamorr, de ce poison enivrant que j'ai décrit; ils en mangent & boivent jusqu'à satiété. Cette ivresse préparatoire est de précepte; il est probable qu'ils s'en ressentent encore le lendemain, ce qui leur procure cette exaltation de tête qui ajoute à leur déraison, & leur donne la force nécessaire pour se livrer à leurs transports extravagans.

L'idiome des Koriaques n'a aucune affinité avec celui des Kamtschadales; la

1788,
Avril.
Du 1.^{er} au 6.
A Ingiga.

Idiome,

1788

Avril.

Du 1.^{er} au 6.

A Ingiga.

prononciation en est plus aiguë, plus lente; mais elle est moins pénible, elle n'a point ces sons bizarres, ces sifflemens aussi difficiles à rendre qu'à écrire (*k*).

Il me reste encore quelques détails à fournir sur les Koriaques errans; mais peu content des notices que j'ai tâché de recueillir à ce sujet, je me réserve à en constater la fidélité à mon arrivée chez le frère d'Oumiavin, où j'aurai les objets sous les yeux.

Dispositions
pour mon
départ.

Dès mon arrivée à Ingiga, M. Gagen cédant à mes instances, s'étoit occupé des moyens de m'en faire partir le plutôt possible; si cela eût dépendu de moi, je ne m'y fusse arrêté que vingt-quatre heures; malheureusement mes chiens étoient harassés (*i*), & l'on n'eût pu dans toute la

(*k*) Le lecteur pourra comparer ces deux langues d'après le vocabulaire qu'il trouvera à la fin de ce Journal.

(*l*) Je congédiai en conséquence mes conducteurs. Je n'ai point parlé jusqu'ici de mes frais de poste, parce que tant que j'ai voyagé avec M. Kasloff, il s'étoit chargé d'y pourvoir, & je n'eus
ville

ville en rassembler qu'un très-petit nombre & qui n'étoient pas meilleurs. On me proposa donc de prendre des rennes; j'y consentis d'autant plus volontiers, que j'espérois en aller plus vîte, & que depuis long-temps j'avois grande envie d'en essayer. On ne me cacha pas les incommodités de cette manière de voyager: plus de risques, plus de fatigues & moins de repos, c'étoit à quoi je devois m'attendre; mais mon impatience n'entrevit que la possibilité d'avancer, & le plaisir

1788.
Avril.
Du 1.^{er} au 6.
A Ingiga.

en le quittant qu'à lui rembourser ses avances: aujourd'hui je dois au lecteur une note de ces frais, & la voici.

En Russie on les nomme *progonn*; ils sont pour les courriers de deux kopecks par verste & par chaque cheval, & de quatre kopecks pour les autres voyageurs (un *kopeck* vaut un sou de France). Au Kamtschatka & en Sibérie il en coûte moitié moins; mais comme dans la presqu'île on ne se sert guère que de chiens, on les paye par *podvods* ou par attelages de cinq chiens: trois *podvods* ou quinze chiens valent le prix d'un cheval en Sibérie, c'est-à-dire, un kopeck par verste pour les courriers, & deux kopecks pour les voyageurs.

Partie II.^e

G

1788,
Avril.

Du 1.^{er} au 6.
A Ingiga.

de juger par moi-même de la vélocité de ces animaux.

Pour fatifsaire mon empressement & me mettre en état de continuer ma route sans obstacles, M. Gaguen résolut de se concerter avec les chefs des Koriaques nomades des environs; en conséquence il les fit inviter à se rendre chez lui. Deux jours après je vis arriver douze de ces princes & plusieurs autres Koriaques que le commandant avoit pareillement fait avertir.

Après les complimens d'usage (*m*), il

(*m*) Dans ces visites, les complimens ne se bornent pas, comme chez nous, à un cérémonial insipide, ou à de froides caresses accompagnées de quelques paroles insignifiantes.

A peine l'assemblée est-elle assise, l'eau-de-vie est apportée; un domestique verse à la ronde à chaque étranger trois énormes rafades, dont une seule suffiroit ailleurs pour faire demander grâce. Ici, on diroit que ce n'est qu'une invitation à doubler & tripler la dose; en effet, le buveur Koriaque ne se contente pas de la première; en l'acceptant, on le voit sourire mignardement à toute la compagnie, sur-tout au maître de la maison, à qui il fait une

me présenta à l'assemblée ; en même temps un interprète leur expliquoit sommairement qui j'étois, l'importance de ma mission, & le besoin que j'avois de leurs secours. A ce court exposé, il s'éleva un murmure général ; en vain voulut-on faire valoir les ordres absolus du gouvernement

1788,
Avril.
Du 1.^{er} au 6.^a
A Ingiga.

légère inclination de tête, puis il avale coup sur coup les trois verres, qui sont aussitôt remplis & vidés, sans que jamais personne donne le moindre signe de répugnance, pas même les enfans. J'en vis un de six à sept ans, à qui son père passa un de ces verres, & qui le but tout d'un trait sans fourciller.

A ces amplies distributions d'eau-de-vie, M. Gaguen ne manque jamais de joindre quelques présens en fer, en étoffes ou en tabac ; il porte l'attention jusqu'à consulter les goûts & les besoins de chaque individu. Les Tchouktchis & les Koriaques fixes, lorsqu'ils viennent à Ingiga, reçoivent de lui le même accueil ; c'est par-là qu'il a su insensiblement apprivoiser ces esprits sauvages, & prendre sur eux une sorte d'ascendant & d'empire : foible dédommagement des sacrifices qu'il fait chaque jour pour fournir à ces libéralités, car seul il en fait les frais, & la cherté de ces divers objets dans le pays, doit lui rendre ces dépenses très-onéreuses.

1788,

Avril.

Du 1.^{er} au 6.

A Ingiga.

à mon égard, les clameurs redoublèrent au point qu'il fut d'abord impossible de s'entendre & de savoir la cause de leur mécontentement. A travers ces cris confus on démêla à la fin qu'ils se plaignoient de supporter seuls toutes les corvées, tandis que les Koriaques sédentaires sembloient en être exempts; à quel titre jouissoient-ils de cette immunité insultante? par quel privilège, paisibles casaniers, restoient-ils à végéter dans leurs yourtes? pourquoi ne les pas assujettir comme eux au service de la poste? Ces remontrances très-fondées, mais faites avec humeur, commençoient fort à m'inquiéter sur le succès de ma demande, lorsqu'un vieux prince se levant brusquement, « Est-ce là, s'écria-t-il, » l'instant de nous plaindre? si l'on a abusé » de notre zèle, cet étranger en est-il » responsable? en a-t-il moins de droits » à nos bons offices? Je lui promets les » miens, je me charge de le conduire » aussi loin qu'il le jugera nécessaire: contentez seulement à l'amener chez moi;

« n'y aura-t-il personne parmi vous qui
» veuille lui rendre ce foible service? »

A ces mots la confusion se peignit dans tous les regards; les plus mutins furent interdits. Après un moment de silence, chacun voulut se disculper du reproche qu'il craignoit d'avoir mérité. Je reçus des excuses & des offres sans fin : c'étoit à qui obtiendrait la préférence pour le transport de ma personne, de mes gens & de mes effets jusqu'à la Stoudénaïa-reka ou rivière froide, au bord de laquelle demuroit l'officieux Koriaque qui venoit de s'engager à me servir de conducteur. Toutes les difficultés étant aplanies, on s'informa du jour de mon départ, que je fixai au surlendemain 5 avril, & toute l'assemblée s'obligea à se rendre à mes ordres au jour indiqué. Le vieux prince qui avoit si généreusement plaidé ma cause, se déroba le premier à mes remerciemens en partant sur l'heure, sous prétexte de divers préparatifs à faire chez lui avant mon arrivée. Quelle fut ma joie

1788,

Avril.

Du 1.^{er} au 6.

A Ingiga.

1788,
 Avril.
 Du 1.^{er} au 6.
 A Ingiga.

d'apprendre que celui à qui j'étois redoublable de ce changement dans les dispositions, étoit ce frère d'Oumiavin, que je désirois si ardemment de connoître !

De ce moment, M. Gaguen ne cessa de se donner toutes sortes de mouvemens pour les apprêts de mon départ ; il fit faire sous ses yeux plusieurs petits pains de froment & une provision de biscuit de seigle ; une partie des comestibles qu'il avoit en réserve pour sa propre consommation, fut emballée malgré moi dans mon bagage ; il y ajouta quelques présens, qu'il me força d'accepter par la grâce & les instances dont il les accompagna. Enfin, je ne saurois compter tous les bons procédés pour moi : chaque heure, dans le peu de temps que je passai chez lui, fut marquée par des prévenances & des soins de sa part ; ils ne contribuèrent pas moins que le repos à rétablir ma santé, dont je n'étois guère content depuis le rhume que j'avois attrapé en sortant de Poustaretsk.

Le 5. Prêt à partir le 5, ainsi que nous l'avions

arrêté, quel fut mon étonnement de ne point voir arriver mes conducteurs ! plusieurs exprès furent aussitôt envoyés à la découverte, mais la journée se passa sans qu'on en eût aucune nouvelle. Il étoit nuit lorsqu'ils parurent, alléguant les uns & les autres des retards involontaires.

1788,
Avril.

Le lendemain, autre contrariété; c'étoit un dimanche, & la conscience timorée de mes soldats répugnoit à se mettre en route. Falloit-il respecter leur scrupule ou plutôt leur effroi ? car c'étoit moins dévotion que superstition; ils n'étoient pas arrêtés par la sainteté du jour, mais uniquement par l'idée que cela leur porteroit malheur. Malgré la précaution que j'avois prise d'entendre avec eux une messe Russe, il n'y eut pas moyen de les décider à partir. Après bien des prières & des raisonnemens en pure perte, je fus contraint de revenir dîner chez M. le commandant, qui me plaifanta obligeamment sur cette nouvelle contradiction, dont il eut l'honnêteté de se féliciter.

Le 6.
Superstition
de mes soldats.

1788,

Avril.

Le 6.

Voyant toutefois qu'elle prenoit trop sur mon enjouement, il me proposa de guérir mes gens de leurs chimériques frayeurs ; ma réponse fut un défi qu'il accepta. Par son ordre, au même instant, l'eau-de-vie est prodiguée à tout mon monde, Russes & Koriaques ; insensiblement les têtes s'échauffent, la gaieté fait oublier le prétendu danger ; les plus récalcitrans sont les premiers à demander qu'on attelle les rennes : aussitôt dit, aussitôt fait, & voilà mes traîneaux en marche.

Adieux
d'Oumiavin.

Dans l'intervalle il m'arriva une scène qui me retint quelque temps, mais dont je ne fis que rire. Oumiavin, par tendresse pour moi, s'étoit grisé complètement : la vivacité de ses regrets en me quittant lui faisoit faire toutes sortes de folies, qu'il appelloit ses adieux ; il alloit, venoit, vouloit aider à tout : à peine mon traîneau fut-il prêt, qu'il crut devoir le soulever pour juger de sa pesanteur ; mais l'état dans lequel s'étoit mis ce bon Koriaque, lui fit perdre l'équilibre, & dans

fa chute il caffa le bout de mon fabre. Sa douleur, à la vue de ce petit accident, fut des plus amères ; je le vis fe précipiter à més pieds qu'il embraffoit & arrosoit de fes larmes , me conjurant de ne pas partir avant de lui avoir pardonné. Je m'efforçois de le relever , je l'affurois de mon amitié ; il n'en reftoit pas moins opiniâtrément à mes genoux , & fes pleurs ne tariffotent pas ; ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'à forcè de careffes , je parvins à le calmer.

Je fortis de la ville à pied , escorté de presque tous les habitans qui défiroient , difoient-ils , faire honneur au feul François qui eût encore féjourné chez eux. M. Gaguen & les officiers de la garnifon ; voulurent absolument me conduire hors des portes , où notre féparation eut lieu ; après de nouveaux remercîmens de ma part de leurs politesses , & les adieux de mes conducteurs & de mes gens.

Des quatre foldats qui compofoient ma fuite à mon départ de Kaminoi , il

1788 ,
Avril.
Le 6.

Départ
d'Ingiga.

Je prends un
compagnon
de voyage.

1788,
Avril.
Le 6.

ne me restoit plus que Golikoff & Nédarézoff; j'avois laissé les deux autres à Ingiga, lieu de leur résidence ordinaire; mais j'y pris, à la recommandation de M. Gaguen, un jeune négociant Russe nommé *Kissélioff*, qui m'avoit demandé la permission de me suivre jusqu'à Okotsk. Dans nos fréquens entretiens, pendant mon séjour à Ingiga, j'avois été à portée de connoître l'agrément de sa société, & d'apprécier mon bonheur de l'avoir pour compagnon de voyage.

Quel
étoit mon
conducteur.

Vainement je m'étois préparé à conduire mon traîneau moi-même; tout le monde s'y étoit opposé, par la crainte que le défaut de connoissance & d'habitude de mon nouvel attelage ne me devînt funeste. Il m'avoit été enjoint de me laisser mener au moins le premier jour. Arrivé à ma voiture, je trouvai en effet mon guide déjà assis sur le devant; je pris ma place sans trop y faire attention, mais il tourna la tête, & je reconnus en lui un prince Koriaque nommé *Eviava*; il s'empres-

de me témoigner sa joie de ce qu'il avoit l'avantage de me conduire, puis se mit en devoir de rejoindre la file.

1788,
Avril.
Le 6.

Depuis long-temps je dois au lecteur la peinture d'un traîneau Koriaque; me voici à même de satisfaire sa curiosité. Puissé-je répandre assez d'intérêt dans ma description, pour me faire pardonner de l'avoir tant différée!

Description
d'un traîneau
Koriaque.

Sur deux patins parallèles, c'est-à-dire, sur deux branches d'arbre de six pieds & demi de long sur trois pouces de large, assez mal équarries, & dont les bouts en avant se relèvent en moitiés de croissant, s'établit le corps du traîneau; ce n'est à vrai dire qu'un châssis en treillage, élevé de terre à la hauteur de deux pieds & quelques pouces; sa largeur est de dix-huit pouces, & sa longueur de cinq pieds. Deux petites perches d'environ cinq pouces de circonférence forment la double membrure du treillis, qui est fait de lattes grossières, emboîtées les unes dans les autres. Une traverse plus forte que ces

1788,
Avril
Le 6.

deux membrures, en réunit par-devant les extrémités, qui, immédiatement après, se joignent aux bouts cintrés des patins, & y sont affujetties avec des courroies. La partie inférieure du chaffis porte sur des bâtons courbés en arc, dont les pointes écartées entrent également dans ces patins; & la partie supérieure se termine par derrière en une manière de petite cariole découverte, ayant seize pouces de haut sur deux pieds de profondeur, & construite en demi-cercle avec de courts bâtons enchâssés dans des moitiés de cerceaux, à peu-près comme les dossiers de nos fauteils de jardin. C'est dans cette étroite enceinte que l'on enferme ordinairement ou sa provision de vivres, ou une portion de ses effets d'un usage journalier. Quant à moi, j'y établis la caisse de mes dépêches, & je m'assis dessus jusqu'au moment où je pris la place de mon conducteur. Son siège est vers le milieu du chaffis, non loin de la traverse; il s'y met à califourchon, & ses pieds posent sur les patins.

L'attelage est de deux rennes de front; leur harnois se borne à un collier de cuir, qui passe en partie sur le poitrail & entre les jambes de devant de l'animal, & est arrêté sur son flanc par une courroie en guise de trait, qui, pour le renne à droite, s'attache à la traverse du traîneau, & pour le renne à gauche, à la racine d'un des supports arqués de la voiture & du même côté. Pour guides, on a deux lanières de cuir, dont un bout va s'enlacer en forme de bandeau, au bas de la tige du bois de chaque renne (*n*): veut-on aller à droite, on tire doucement la guide en ce sens, en frappant de revers l'animal qui est hors

1788,
Avril.
Le 6:
Manière
d'atteler &
de mener
les rennes.

(*n*) Quelquefois le dessous de ce bandeau est garni de petits os pointus, qui, à la moindre facade, servent d'aiguillon aux rennes indociles; on y a volontiers recours pour les dresser. En les attelant, on a grand soin de ne point mettre à droite le renne dressé pour la gauche; il en résulteroit que le traîneau, au lieu d'avancer, tourneroit sur lui-même. C'est une espièglerie que les Koriaques se permettent de faire aux Russes dont ils croyent avoir à se plaindre.

1788,
Avril.
Le 6.

la main ; pour passer à gauche , il suffit de donner vivement quelques secousses à la guide droite , en touchant le renne qu'elle gouverne. La guide gauche ne sert absolument qu'à retenir celui qu'elle atteint. Le conducteur tient en outre une baguette , dont un bout est armé d'une espèce de marteau ; c'est un os fixé horizontalement ; très-effilé d'un côté , il présente une pointe de près de deux pouces , qui est principalement utile pour retirer , sans s'arrêter , le trait des rennes lorsqu'il s'engage dans leurs pieds , ce qui passe pour un des plus grands tours d'adresse du cocher. L'autre bout de cet os est un peu plus arrondi & supplée au fouet , mais ses coups sont bien plus douloureux ; on les distribue d'ailleurs si libéralement à ces pauvres animaux , que parfois on voit ruisseler leur sang. Cette baguette étant très-sujette à se casser , on a le soin de s'en munir d'un certain nombre qui se lient le long du traîneau.

Nous voyageâmes fort lestement jus-

qu'au soir ; le feul déplair que j'éprouvai fut de ne pouvoir , faute d'interprète , jouir de la converfation de mon prince conducteur. J'y perdis fans doute beaucoup de bonnes chofes qu'il eût pu m'apprendre , & notre mutuelle taciturnité n'embellit pas la route à mes yeux.

Nous nous arrêtâmes à fept heures ; il fallut gagner une montagne connue de nos Koriaques , qui l'avoient marquée dans notre itinéraire pour notre première halte. En vain euffé-je défiré de chercher un abri dans les bois (o) , la commodité du voyageur n'entre pour rien dans le choix des lieux de repos ; celle des rennes eft feule consultée , & l'endroit le plus abondant en mouffe eft toujours préféré. A moitié de la montagne , nos rennes furent dételés ; on fe contenta de les attacher avec des longes : dans l'inftant je les vis occupés à gratter la neige , fous laquelle ils favent très-bien trouver leur

1788.
Avril.
Le 6.

(o) Ainfi que je le pouvois faire , tant que je fus traîné par des chiens.

1788,
Avril.
Le 6.

nourriture. A quelques pas plus loin notre chaudière fut établie ; la durée de notre souper répondit à sa frugalité ; j'y admis mon prince Koriaque, qui parut singulièrement flatté d'un tel honneur. Je m'entendis ensuite sur la neige, où il me fut permis de dormir quelques heures ; le terme passé, on vint me réveiller impitoyablement pour nous remettre en marche.

Il est bon de savoir que, dans les courses de quatre, cinq ou six jours, les Koriaques ne prennent presque point de repos. Les rennes sont dressés à courir nuit & jour pendant deux ou trois heures consécutives, puis on les dételle pour les faire paître environ une heure, après quoi ils repartent avec la même ardeur, & répètent ce manège tous les jours jusqu'au terme de leur voyage. D'après cela, on conçoit que je m'estimai heureux lorsque la nuit on m'accorda deux heures de suite de sommeil ; mais cela ne dura pas longtemps ; peu-à-peu je fus contraint de
m'accoutumer

m'accoutumer à la méthode de mes inflexibles conducteurs, & j'avoue que ce ne fut pas sans peine.

1788,
Avril.
Le 6.

Avant de monter sur mon traîneau, Eviava me dit qu'il sentoît la nécessité d'alléger la voiture, le poids de deux personnes devenant à la longue trop fort pour nos coursiers; & que si je voulois essayer de me mener, il se mettroit sur un des traîneaux qui, en cas d'accident ou de perte de rennes, nous suivoient à vide. La proposition étoit trop de mon goût pour que j'hésitasse à l'accepter; je m'emparai soudain des guides & commençai mon nouvel apprentissage.

Je ne le trouvai pas moins pénible que celui auquel je m'étois soumis à Bolcheretsk, avec cette différence qu'alors j'avois été le premier à rire de la fréquence de mes chutes, au lieu qu'ici je pensai acquérir à mes dépens la preuve effrayante de leur plus grand danger. Le renne de volée étant attelé à gauche au support du traîneau, son trait touche

Je commence
à me contondre
moi-même.

1788,
Avril.
Le 6.

presque au pied gauche du conducteur, qui doit éviter avec une continuelle attention de s'y prendre ; soit oubli, soit inexpérience, je manquai à ce principe ; un cahot me jeta sur la gauche, & ma jambe resta engagée à faux dans ce fatal trait. La secoussé violente que j'éprouvai en tombant, ou, je crois, la douleur aiguë & subite que me caufoit cette jambe, me fit lâcher imprudemment les guides pour y porter la main ; mais le moyen de me débarrasser ! les rennes ne sentant plus le même frein, m'emportent avec plus de vitesse ; chaque effort que je fais pour me délivrer, les anime & les irrite. Ainsi traîné par mes coursiers, ma tête rasant la neige & battant sans cesse contre le patin du traîneau, qu'on se figure ce que je souffrois ; il me sembloit à chaque pas que ma jambe alloit se casser. Déjà je n'avois plus la force de crier, je perdois connoissance, lorsque par un mouvement machinal j'étendis le bras gauche précisément sur mes guides

qui flottoient au hafard : un nouveau choc de la voiture me fit retirer ce bras, & cette faccade involontaire fuffit pour arrêter mes rennes que quelques-uns de mes gens atteignirent en même temps ; les autres accoururent à moi , ne doutant point que je ne fuſſe dangereuſement bleſſé. Je fus enfuite de mes ſoldats qu'ils avoient craint de ne me pas trouver en vie. Cependant après une défail lance de quelques minutes, ſuite naturelle de la commotion & de la frayeur que j'avois eues, je repris mes ſens & les forces me revinrent ; j'en fus quitte pour une forte contuſion à la jambe & quelques douleurs de tête qui n'eurent aucune ſuite. Le plaifir d'avoir échappé à ce péril, ranima mon courage ; je remontai ſur mon traîneau & continuaï ma route comme ſ'il ne me fût rien arrivé.

Devenu plus circonſpect, j'avois le ſoin, lors que je verſois, de retenir auffi-tôt mes rennes, car je devois me féliciter de ce que, dans leur fougue impé-

1788,
Avril.
Le 7.

tueuse, ils ne m'avoient pas emporté dans les montagnes (*p*); alors comment les rattraper? quelquefois on passe trois & quatre jours à les y poursuivre, & l'on ne réussit pas toujours à les prendre. Cet avis, qui me fut donné par nos Koriaques, me fit frémir pour mes dépêches, dont la caisse, attachée sur mon traîneau, pouvoit m'être enlevée ainsi à tous momens.

Village
de Karbanda.

Je laissai sur la gauche le village de Karbanda, situé au bord de la mer, à quatre-vingt-dix verstes d'Ingiga. Cet ostrog n'est rien moins que considérable, autant qu'on peut en juger à la distance d'une verste. Du même côté, j'aperçus à trois verstes plus loin, deux yourtes & six balagans, où ses habitans viennent passer l'été.

Halte dans
un hameau
au bord de la
Noyakhona.

Nous fîmes encore sept verstes pour parvenir à l'endroit fixé pour notre halte, c'est-à-dire, à un méchant hameau, au milieu d'un petit bois qu'arrose la rivière

(*p*) Ils avoient bien quitté la route, mais ils ne me traînèrent que l'espace d'environ cinquante pas.

Noyakhona. Une seule yourte & trois à quatre balagans le composent : là, demeurant hiver & été dix à douze Koriaques fixes, qui ne me reçurent point mal ; au moins trouvai-je chez eux le couvert, & c'étoit beaucoup pour un homme réduit à dormir souvent à la belle étoile & sur un lit de neige.

1788,
Avril.
Le 8.

Vers les deux heures du matin, nous envoyâmes chercher nos rennes qu'on avoit écartés des habitations, par la nécessité de pourvoir à leur pâture & de les soustraire à la voracité des chiens du hameau. Nous nous remîmes en chemin, mais la journée ne fut nullement intéressante.

Le soir, Eviava ne sachant pas au juste la position de la yourte du frère d'Oumiavin, me proposa de franchir une montagne que nous avions sur la gauche, & au haut de laquelle il espéroit rencontrer un de ses compatriotes qui seroit peut-être mieux instruit que nous. Après une heure & demie de marche, nous atteignîmes le

1788,
Avril.
Le 8.

sommet, d'où promenant nos regards à l'entour, nous cherchâmes inutilement à découvrir la demeure de cet autre prince nomade; rien ne l'indiquoit, & la nuit ne permettoit plus à notre vue de s'étendre. Eviava se désoloit, me voyant très-fatigué & peu disposé à avancer davantage. Pour le contenter, je lui dis d'aller seul à la découverte de son ami, & de revenir me joindre en ce lieu, où je me reposerois en l'attendant. Au bout de trois heures, il accourut plein de joie me réveiller; il avoit trouvé son prince Amoulamoula & toute sa horde. Les uns & les autres me prioient instamment de ne pas quitter l'endroit où j'étois avant le lendemain matin, voulant tous venir à ma rencontre. Je ne fus pas fâché de l'événement, qui me valut une nuit presque entière.

Le 9.
Visite & présent que je reçois du prince Amoulamou'a.

Au point du jour, je vis paroître mes curieux; le chef s'approcha le premier pour me faire son compliment tourné à la Koriaque, mais il l'accompagna d'un beau renard roux & noir, ou *Sévadouschka*,

qu'il tira de dessous sa parque & me contraignit d'accepter (q).

1788,
Avril.

Le 9.

En reconnoissance de cette honnêteté, j'en régalai les auteurs avec de l'eau-de-vie & du tabac, dont je m'étois amplement approvisionné à Ingiga; & après leur avoir fait entendre combien j'étois sensible à leur obligeant accueil, je pris congé d'eux, muni de tous les renseignements que nous désirions pour diriger notre course.

Quoique la neige eût beaucoup d'épaisseur & peu de solidité, nos rennes couroient avec une aisance & une légèreté étonnantes. Ils ont cet avantage sur les chiens, que leurs pieds présentant plus de surface, enfoncent bien moins; on est

(q) Le procédé me fut d'autant plus agréable, que je m'y attendois moins. Jusque-là aucun Koriaque ne m'avoit rien donné. Je ne m'en fusse pas aperçu, si, venant de quitter ces bons Kamtschadales, qui m'avoient accablé de présens, j'eusse pu n'être pas tenté de comparer les caractères de ces deux peuples.

1788,
Avril.
Le 9.

dispensé d'aller devant avec des raquettes pour leur frayer le passage ; mais les chiens ont pour eux de se fatiguer moins vite, & par conséquent d'épargner au voyageur le désagrément de s'arrêter toutes les deux ou trois heures.

Chemin faisant, je tuai plusieurs perdrix blanches ; à la quantité que nous en vîmes, il est à croire qu'elles se plaisent dans ces cantons. Quelques rennes sauvages prirent la fuite à notre approche, & me laissèrent à peine le temps de les regarder : heureusement que l'abondance de mes provisions m'eût préservé de l'envie de les tuer.

Arrivée chez
le frère d'Ou-
miavin.

A midi, nous commençâmes à distinguer la Stoudénaïa-reka, & à une heure nous l'avions traversée, ou plutôt nous étions chez ce frère d'Oumiavin, entre les mains de qui Eviava s'étoit engagé de me remettre.

Mon nouvel hôte vint au-devant de moi à la tête de sa famille. Leur satisfaction de mon arrivée étoit peinte dans

leurs yeux ; ce fut à qui m'approcheroit le plus près. La harangue du vieux prince fut courte, mais affectueuse & pleine de cette cordialité qu'il m'avoit déjà montrée. Il me pria de disposer de lui & de tous les siens ; tout leur avoir étoit à mon service. Chacun se partagea alors le soin de mettre mes traîneaux & mes effets à couvert : je n'eus à songer qu'à mes dépêches ; encore pour obtenir de les porter moi-même, fallut-il leur expliquer que cette caisse ne me quittoit jamais.

Entré dans la yourte, je commençai par payer mes frais de poste au prince Eviava. J'avois douze traîneaux attelés chacun de deux rennes ; le trajet que nous avions fait étoit de cent quatre-vingt-cinq verstes ; donc je devois pour mes vingt-quatre rennes, sept roubles quarante kopecks (*r*). En recevant cette somme, mon bon conducteur se récria sur ma générosité. J'eus beau vouloir lui

1788,
Avril.
Lc 9.

(*r*) C'est-à-dire la valeur de quatre chevaux en Sibérie & au Kamtschatka pour les courriers.

1788,
Avril.

Le 9.

prouver qu'il n'y en avoit point à donner ce que je lui devois légitimement ; il fut impossible de lui faire comprendre mon calcul ; son refrain étoit toujours qu'il n'avoit pas encore rencontré un si honnête homme : le payer pour m'avoir obligé, lui paroïssoit un acte de vertu sublime. Tant d'éloges pourroient faire soupçonner les Russes d'avoir plus que de l'économie ; on prétend, en effet, que leurs voyages en ces contrées, ne leur font pas coûteux.

Nous nous occupâmes ensuite de notre dîner, qui fut des plus joyeux. Eviava & mon hôte mangèrent avec moi ; l'eau-de-vie ne fut pas épargnée, & mes convives enchantés ne se souvenoient pas d'avoir fait si bonne chère.

Détails sur
mon hôte.

Le reste du jour fut employé à observer & à interroger tout ce qui m'environnoit ; mais le lecteur seroit peut-être curieux de connoître plus particulièrement le brave Koriaque qui m'accueillit de si bonne grâce.

Il se nomme aussi Oumiavin; baptisé, dans son enfance sous le nom de Siméon, qui sert à le distinguer de son frère, il m'avoua de la meilleur foi du monde, qu'il n'avoit aucune idée de la religion chrétienne. On avoit pris si peu de soin d'instruire le jeune néophyte, qu'il ignoroit & ses devoirs & jusqu'aux premiers dogmes de la loi évangélique. Abandonné au mélange insensé des erreurs de son pays, & de quelques pratiques extérieures du christianisme dont il avoit contracté l'habitude (*f*), il avoit trouvé heureusement dans son cœur les principes d'une morale naturelle, qui seule dirige ses actions.

Comme tous les Koriaques, il est petit & basané. Sa tête a le caractère de son ame; une expression de franchise & de bonté, qui tient à l'ensemble de sa figure, prévient en sa faveur; enfin, sa chevelure

1788,
Avril.
Le 9.

(*f*) En présence des Russes, il ne manquoit pas de faire les signes de croix d'usage en entrant dans les yourtes, avant & après le repas.

1788,

Avril.

Le 9.

blanche & la régularité de ses traits, lui donnent l'air vraiment distingué. Il est estropié du bras droit, des suites d'un combat très-périlleux qu'il eut à soutenir contre un ours. L'effroi avoit dispersé ses compagnons; seul il tint tête à l'animal, & quoiqu'il n'eût que son couteau pour arme, il vint à bout de le terrasser & de le tuer. La chasse est son plus grand plaisir; non moins habile qu'intrépide, il passe pour être aussi fort heureux chasseur.

Projet de
Siméon
Oumiavin.

Mais c'est sur-tout par l'énergie de son ame qu'il m'a paru plus estimable & plus intéressant. Le projet qu'il avoit conçu, & dont il est fâcheux qu'on ait empêché l'exécution, n'a pu sortir que d'une tête fortement organisée; au moins annonce-t-il beaucoup de bon sens, & plus de réflexions qu'on n'en peut supposer à ses compatriotes: voici ce qui y donna lieu.

Pendant long-temps ce peuple indocile & jaloux de sa liberté, eut peine à se familiariser avec l'idée d'être tributaire de

la Russie; l'administration sévère des commandans fut taxée par ces sauvages d'abus tyrannique du pouvoir; & en effet, dans le nombre des officiers subalternes, il y en eut sans doute plusieurs qui se permirent des vexations sur les nouveaux sujets de l'empire Russe.

Siméon Oumiavin fut le premier que ces concussions soulevèrent. Plus révolté encore de la dureté des exacteurs que de leurs déprédations, il se dit qu'une telle conduite ne pouvoit être autorisée par une souveraine, dont on ne cessoit de vanter la bonté & la justice. Cette réflexion judicieuse fit sur son esprit la plus grande impression, & réveilla son courage naturel; aussitôt rassemblant quelques victimes, comme lui, de l'iniquité de ces petits tyrans, il leur fait part de ses conjectures & de son dessein.

« Mes frères, leur dit-il, sentez-vous
» le poids de vos fers? étions-nous nés
» pour en porter, pour être la proie de
» ces avides préposés, dont la cupidité

1788,
Avril
Le 9.

1788,
Avril.

Le 9.

» abusant chaque jour de leur pouvoir,
 » nous regarde comme un bien qu'ils
 » peuvent dissiper & consumer à leur
 » gré? Qu'attendons-nous pour nous
 » délivrer de ce fléau? ce n'est point par
 » la voie des armes qu'il faut le tenter;
 » les nôtres seroient impuissantes, & nos
 » ennemis renaîtroient plus redoutables
 » de leurs cendres: mais osons franchir
 » l'espace immense des pays qu'ils ont
 » su traverser pour venir jusqu'à nous;
 » faisons retentir nos plaintes jusqu'au sé-
 » jour de notre impératrice. C'est sous
 » son nom, & non par son ordre qu'on
 » nous vexé, qu'on nous dépouille. Tant
 » de mauvais traitemens, tant de perfidies
 » sont démentis par la sagesse de son gou-
 » vernement; ses indignes ministres sont
 » les premiers à en publier la douceur:
 » courons la réclamer, courons nous jeter
 » à ses pieds & lui exposer nos peines;
 » c'est notre mère commune, elle prêtera
 » l'oreille aux cris d'une portion de ses
 » sujets qu'elle ne peut connoître & juger

» que sur la foi des récits menteurs de
» les agens. »

1788.

Avril.

Le 9.

Ce discours que je rapporte, tel à peu-près qu'Oumiavin me l'a rendu lui-même, fit passer dans tous les esprits & son indignation & son enthousiasme. Ce fut à qui partiroit pour Pétersbourg; les plus riches & les plus hardis furent les préférés. La facilité de parler assez bien le russe, valut à l'auteur de l'idée, l'honneur de marcher à la tête de la députation, munie de quantité d'objets précieux pour faire des présens. Arrivés à Okotsk, nos voyageurs eurent besoin de secours; ils s'adressèrent au commandant, le priant de leur fournir les moyens de gagner au moins Irkoutsk : celui-ci avoit eu vent de leur résolution, il en prévint le danger & prit des mesures pour s'opposer à leur passage. Sous le spécieux prétexte de demander d'abord l'agrément du gouverneur général, il les retint pendant quelques mois auprès de lui. Durant cet intervalle, il fit jouer les ressorts de la

1788.

Avril.

Le 9.

sédution; raisonnemens, careffes, tout fut employé pour les détourner de continuer leur voyage; mais tout fut inutile, on les trouva inébranlables. Alors on eut recours à la violence; mille pièges leur furent tendus; la persécution, le monopole furent leur créer des torts; & pour les en punir, on les contraignit enfin à retourner sur leurs pas, avec le désespoir & la honte d'avoir sacrifié en pure perte la plus grande partie de leurs biens & de leurs rennes.

Cette triste expérience ne découragea point le chef de la ligue Koriaque; à ses yeux c'étoit une nouvelle preuve de l'utilité de son dessein & de la nécessité de son exécution. Depuis lors, il ne cessa de s'en nourrir, dans l'espoir d'être un jour mieux servi par les circonstances; à mon arrivée chez lui, son cœur brûloit encore du desir d'entreprendre ce voyage. « Oui, me disoit-il, malgré ma vieillesse, » je partirois à l'heure même. Mon motif » seroit différent, & sans doute je n'aurois pas

» pas à craindre de semblables obstacles ;
» car nos commandans ne méritent tous
» aujourd'hui que notre confiance & nos
» éloges : mon ambition seroit de voir
» notre souveraine. Quelquefois, ajoutoit-
» il , je cherche à me faire une idée de
» sa brillante demeure , de la richesse , de
» la variété qui y règnent ; cela renouvelle
» mes regrets de n'avoir pu aller la confi-
» dérer au milieu de ses grandeurs & de
» sa gloire. Elle nous eût paru une divi-
» nité ; & le compte fidèle que chacun de
» nous en eût rendu à ses compatriotes ,
» eût imprimé dans tous les cœurs le res-
» pect & la soumission. Enchaînés par l'a-
» mour , plus encore que nous ne le fûmes
» autrefois par la crainte , il n'est aucun de
» nous qui n'eût payé avec joie des tributs
» imposés avec modération ; nous eussions
» appris à nos voisins à chérir son gouver-
» nement , en les rendant témoins de notre
» félicité & de notre reconnoissance. »

Presque toute ma conversation avec ce
bon Koriaque , fut de cette nature : j'ai

1788,
Avril.
Le 9.

cru devoir la transcrire ici pour achever la peinture de son caractère; qu'il me soit permis cependant d'y ajouter un dernier trait.

Trait de générosité de ce prince Koriaque.

Les frais considérables qu'il avoit faits, pensèrent entraîner sa ruine totale. Il lui fallut beaucoup de temps pour remonter son troupeau, qui, en son absence, avoit déperî, faute de soins & par les infidélités des gardiens; c'est en ce moment qu'il se montra plus généreux. Plusieurs mois auparavant, un de ses parens avoit perdu tous ces rennes, & s'étoit vu réduit à la servitude; Siméon Oumiavin, venant à son secours, lui avoit composé un petit troupeau qu'il lui prêta sans intérêt. A son retour de sa fatale mission, malgré son extrême détresse, il refusa de le reprendre, ne le trouvant pas encore assez augmenté pour que son débiteur, en s'acquittant, pût en conserver un convenable.

Troupeaux de rennes.

C'est-là en effet l'unique richesse de ce peuple nomade. Un chef de horde

n'a guère moins de deux à trois cents rennes; plusieurs en ont jusqu'à trois & quatre mille. Le troupeau de Siméon Oumiavin pouvoit monter alors à huit ou neuf cents, dont le coup-d'œil me fit le plus grand plaisir.

Sur la croupe d'une montagne, voisine de la Stoudenaïa-réka, on voyoit cette multitude de rennes, tantôt réunis, tantôt dispersés cherchant la mouffe sous la neige; rarement ils s'écartent & toujours on les rattrape sans peine. Le soir de mon arrivée, je jouis de ce spectacle; on les rassembla pour en trier le nombre qui m'étoit nécessaire; en moins d'un quart-d'heure cela fut fait: aux cris des bergers, les rennes apprivoisés se rapprochèrent, les jeunes, ceux qui sont exempts ou hors de service, s'échappèrent d'un autre côté; les traîneurs & les indociles furent cernés, & par le moyen d'un lacs qu'on leur jeta avec une dextérité singulière, on vint promptement à bout de les amener. Le choix fait, on sépara ceux qui m'étoient destinés, & qui

1788,
Avril.
Le 9.

 1788,
 Avril.

Le 9.

si on ne les eût attachés, n'auroient pas tardé à rejoindre les autres.

On n'attèle pas ordinairement les femelles, elles sont réservées pour la propagation de l'espèce. En automne, on les accouple, & au printemps elles mettent bas. Les jeunes mâles, marqués pour le traînage, subissent la castration de la même manière à peu-près que les chiens au Kamtschatka.

Dans un troupeau, il y a presque toujours trois ou quatre rennes élevés pour la chasse. L'instinct de cet animal est inconcevable; il chasse en paissant : rencontre-t-il un renne sauvage, soudain, sans donner aucun signe de joie ni de surprise, il imite en broutant & la marche & toutes les habitudes de celui-ci, qui parfois s'en approche sans se douter du piège; bientôt on les voit jouer ensemble, leurs bois s'entrelacent, ils se quittent, se reprennent, se fuient & se poursuivent tour-à-tour. Dans ces courses folâtres, le renne privé fait attirer peu-à-peu sa proie à la

portée du fusil du chasseur. Avec un renne bien dressé, on a l'agrément de saisir l'animal en vie; il suffit de suspendre au bois du premier un lacet, qu'en jouant il passe dans le bois de son adversaire; plus l'un fait d'efforts pour se débarrasser, plus le nœud coulant se ferre, & plus l'autre tire à soi pour donner à son maître le temps d'arriver: souvent aussi le renne sauvage se méfie de la ruse, & se soustrait au danger par la fuite.

Lorsqu'un Koriaque sort le matin de sa yourte, vous voyez ses rennes s'attrouper autour de lui dans l'attente du breuvage qui fait leur plus grand régal; c'est de l'urine humaine qu'on a soin de recueillir dans des vases ou des paniers (t). Tout le troupeau se jette à l'envi sur cette boisson, qui disparoît en un instant, quelque abondante que soit la ration.

Siméon Oumiavin fit tuer sous mes yeux un jeune renne, le meilleur qu'il

(t) Ces paniers, faits de paille, sont si artistement tissus, que la liqueur ne peut passer au travers.

1788,
Avril.

Le 9.

Préfens
d'Oumiavin.

 1788,
 Avril.

Le 9.

eût ; on le dépeça pour ma provision, & il y joignit la moitié d'un renne sauvage, dont la chair me parut encore plus succulente ; il me donna aussi quatre peaux de rennes très-belles (*u*). Nous rentrâmes ensuite dans la yourte où je passai la nuit sur mon matelas que je fis étendre dans un coin.

Yourte des
 Koriaques
 errans.

Quoique la dénomination soit la même, il n'existe pourtant aucune ressemblance entre les habitations des Koriaques nomades & les demeures souterraines des Koriaques fixes. Ne sachant comment désigner les différens gîtes de ces peuples, il paroît que les Russes ont adopté pour tous le nom de *yourte*, sans s'embarraffer de sa signification primitive de logement sous terre. Les yourtes dont il est ici question, sont, à proprement parler, des tentes en forme de huttes assises sur le sol.

(*u*) On remarquera que sur cent peaux de jeunes rennes, qu'on nomme *pouijiki*, à peine en trouve-t-on deux assez belles pour fourrures ; il y en a de toutes blanches.

On ne prend d'autre soin pour en poser les fondemens, que d'en tracer l'enceinte sur la neige; celle qui se trouve dans la ligne est rejetée au dehors; puis on dresse au pourtour, à égales distances, un nombre infini de perches qui se rapprochent en s'élevant, & se servent de supports les unes aux autres. Cette charpente rustique soutient une méchante couverture de peaux de rennes tannées, qui embrasse toute la capacité extérieure de la yourte, depuis sa base (x) jusqu'à quelques pieds du sommet, qu'elle laisse à découvert pour donner de l'air à l'intérieur & offrir un passage à la fumée. Il en résulte l'incommodité de la pluie & de la neige, pour le centre de l'habitation où elles pénètrent sans aucun obstacle; cependant c'est-là qu'est placé le foyer & qu'on établit la cuisine. La famille & les

1788,
Avril.
Le 9.

(x) La yourte de mon hôte avoit environ quatre toises de diamètre, & autant à peu-près d'élévation. Sa circonférence à la base, étoit de douze toises, & le faite se terminoit en cône.

1788,
Avril.
Le 9.

valets gardiens des troupeaux, couchent sous des *pologs*, espèces de cafes ou de tentes fort basses, rangées par compartimens autour & contre les parois de la yourte; ces *pologs* sont pareils aux tentes carrées des Tchouktchis.

C'est à l'instabilité de ces peuples errans qu'on peut attribuer l'invention de leurs demeures. Le transport de la maison entière étant aussi facile que commode, il leur en coûte moins pour se décider à changer de cantons. A la première nécessité ou déplaisance, la tente se lève; on attache les bagages. Le nouvel emplacement est-il choisi (*y*), on s'y établit avec la disposition perches le long des traîneaux sur lesquels les couvertures sont empaquetées avec lesquelles on le quitter de même d'un moment à l'autre: on laisse en conséquence auprès des habitations les traîneaux tout chargés; les objets qu'ils renferment n'en sont

(*y*) Le voisinage des rivières, & sur-tout des lieux où la mousse abonde, est, comme je l'ai dit, toujours recherché.

déballés qu'à mesure que le besoin l'exige.

En arrivant chez Siméon Oumiavin, j'avois trouvé douze traîneaux préparés pour mon transport. Le premier soin de ce prince, fut de m'assurer qu'il seroit mon guide, & qu'il me conduiroit, s'il le falloit, jusqu'à Yamsk. Je reçus comme je le devois, cette offre obligeante, & le 10, à huit heures du matin, nous prîmes notre effor; à midi nous traversâmes la Tavatoma, ayant déjà fait vingt-cinq verstes.

Curieux de voir une source chaude qu'Oumiavin m'indiqua dans les environs, je pris des raquettes pour traverser à pied un petit bois, au bord duquel elle forme un ruisseau de six pieds de large qui se perd dans la Tavatoma. Je me séparai de mes gens, au coude que cette rivière décrit en cet endroit. J'étois convenu avec eux que pendant ce temps, ils franchiroient la haute montagne qui étoit sur notre droite; ils devoient, en m'attendant, y faire paître nos rennes, & tout disposer

1788.
Avril.
Le 9.
Départ.

Le 10.

Sources chaudes de Tavatoma.

1788,
Avril.
Le 10.

pour notre dîner. Quant à moi, suivî seulement de M. Kiffélioff, je fis encore deux verstes pour gagner la source.

On diroit qu'elle est composée de plusieurs autres, qui sortant d'une montagne à gauche de la rivière, se réunissent dans leur chute. Une fumée épaisse s'élève en nuage au-dessus de ces eaux, mais il ne s'en exhale aucune mauvaise odeur; la chaleur en est extrême & le bouillonnement continuel. Elles ont un goût désagréable & piquant qui annonce des parties sulfureuses & salines; peut-être même par l'analyse, y reconnoîtroit-on aussi du fer & du cuivre. Ce qu'il y a de certain, c'est que les pierres que je ramassai le long du ruisseau, avoient toutes un caractère volcanique; mais je dois rendre compte de l'effet que cette eau produisit sur nous. Je n'avois fait que m'en rincer légèrement la bouche, & en même temps M. Kiffélioff s'en lava la figure; une demi-heure après, il eut la peau du visage emportée, & moi la langue

& le palais entièrement dépouillés : il m'en resta pendant long-temps l'incommodité de ne pouvoir rien manger de chaud ni de haut goût.

1788,
Avril.
Le 10.

Ma curiosité étant satisfaite , nous nous disposâmes à rejoindre notre monde ; pour cela, nous crûmes devoir gravir une montagne très-escarpée , opposée à celle d'où jaillissent ces eaux thermales ; mais obligés d'ôter nos raquettes qui nous faisoient plutôt reculer qu'avancer , il nous fallut grimper en nous aidant des pieds & des mains. Aux trois quarts de la montagne , excédé de fatigue , & craignant d'ailleurs de m'être trompé de chemin , je priai mon compagnon , plus exercé que moi à se traîner ainsi sur la neige , de tâcher d'atteindre le sommet , d'où j'espérois qu'il pourroit découvrir nos équipages ; il y réussit , & au bout d'une heure d'attente & d'inquiétudes , je vis paroître le bon Oumiavin qui m'amenoit un traîneau. Nous nous étions véritablement égarés , à ce qu'il me dit , & Kiffélioff avoit pensé périr dix

1788,

Avril.

Le 10.

fois avant de trouver notre petit camp. On se remit en marche à mon arrivée, & nous ne fîmes halte que fort tard, à plus de vingt-cinq verstes des sources chaudes de Tavatoma.

Le 11.

Nous avons résolu le 11 de pousser jusqu'à la chaîne de montagnes appelées *Villéguinskoi-khrébeut*, mais cela fut impossible. A la chute du jour nous commençâmes seulement à les apercevoir; nous voulûmes au moins en approcher d'assez près pour être sûrs de les passer le lendemain dans la matinée.

Le 12.

Montagne de
Villégui.

Chacun de nous se figuroit y toucher, cependant nous en étions encore à huit verstes. Après avoir fait ce trajet, nous eûmes à traverser la petite rivière (Z) qui serpente au pied de ces montagnes; puis nous parvînmes à la Villégui, la plus haute de toutes & qui leur donne son nom. Au premier aspect elle paroît inaccessible: une gorge étroite s'offrit à nous, & nous nous

(Z) Cette rivière se nomme *Villéga*.

y engageâmes sur la foi de mon prince conducteur. Quatre heures suffirent à peine pour arriver au pic ; là, je perdis courage en considérant son extrême élévation. Qu'on se représente en effet une masse énorme ayant au moins cent toises de hauteur & presque perpendiculaire, hérissée de roches & de pierres sur lesquelles la neige, emportée par les ouragans, n'avoit pu s'arrêter. Le peu qui en étoit resté rendoit le pas si glissant qu'à tous momens nos rennes s'abattoient ; malgré nos efforts pour soutenir les traîneaux, la rapidité de la pente les entraînoit en arrière, ce qui nous faisoit reculer sans cesse nous-mêmes dans la crainte qu'ils ne retombassent sur nous : c'en étoit fait si le pied nous eût manqué. Plusieurs fois, en m'accrochant à une roche qui sembloit adhérente, je la sentis se détacher sous ma main & je perdis l'équilibre. Sans le secours d'Oumiavin & de mes soldats qui montoient à côté de moi, & qui me retenoient à propos, je

1788.
Avril.
Le 12.

1788.

Avril.

Le 12.

me fusse infailliblement précipité. Quand je fus en haut, je ne pus sans frémir regarder par quel endroit j'avois passé; la vue du danger que j'avois couru me causa un tel saisissement, que je fus contraint de m'asseoir.

J'étois loin de me croire sauvé, il me restoit à descendre. Mon zélé Koriaque, pour me rassurer, m'expliqua parfaitement comment il falloit m'y prendre; son instruction me délivra de la peur des accidens, mais non de toute inquiétude: j'avois laissé une partie de mon bagage au bas de la montagne; qui osera l'aller chercher me disois-je? le courageux Oumiavin se chargea encore de ce soin, & partit aussitôt avec quelques gens à lui.

Une soif ardente me dévoroit: la crête de la montagne étoit bien couverte de neige, mais le moyen d'en faire fondre! pas un seul arbrisseau autour de nous; l'espoir d'en trouver plus bas, me décida à ne point attendre mon guide & à profiter de ses avis pour descendre. Nous

Commençâmes par dételer nos rennes ; ils furent attachés derrière nos traîneaux, sur chacun desquels deux hommes se mirent. Nous nous laissâmes glisser ensuite à la façon des habitans de Péterbourg, qui, dans le carnaval, s'amuseut ainsi sur des montagnes de glaces qu'ils construisent sur la Néva. A l'aide de nos bâtons, nous retenions & dirigeons la voiture ; en moins de huit à dix minutes nous fûmes en bas. Heureusement j'aperçus quelques petits cèdres, bientôt nous eûmes du feu & je pus me désaltérer. Il étoit alors deux heures après midi, à sept nous fûmes tous réunis ; Oumiavin arriva sain & sauf, mais si fatigué que nous ne pûmes marcher que jusqu'à neuf heures.

La journée suivante fut moins pénible pour nous que pour nos rennes ; la neige avoit plus de trois pieds d'épaisseur, & si peu de solidité, que les animaux enfonçoient jusqu'au cou ; plusieurs refusèrent absolument service, il fallut les abandonner sur la route. Tel est encore l'in-

1788.
Avril.
Le 12.

Le 13.

1788,
Avril.

convénient de voyager avec des rennes, lorsqu'on veut faire de suite un trajet considérable; on a beau les ménager, dès qu'ils se lassent, on est réduit à s'arrêter ou à y renoncer, il n'est plus possible de les faire bouger.

Le 14.

J'espérois être le 14 au matin à Toumané; déjà nous n'avions plus que dix verstes à faire, lorsqu'un coup de vent furieux nous accueillit, & nous amena des bouffées de neige qui nous aveugloient. Forcés de ralentir notre marche, nous ne pûmes entrer en ce village qu'à quatre heures après midi.

Ostrog de
Toumané.

Sa position est au sud-ouest d'Ingiga, à la distance de quatre cent quarante verstes, dans un petit bois que partage la rivière Toumané, à trois verstes de son embouchure. Trois yourtes, autant de magasins en bois & une douzaine de balagans composent cet ostrog, & vingt familles sa population. Quoique la rivière soit très-poissonneuse (a), j'ai vu des habitans,

(a) Nous y pêchâmes des truites excellentes.

soit

soit paresse , soit dépravation de goût , se nourrir avec de l'écorce de bouleau trempée dans de l'huile de baleine.

Le mauvais temps continua le 15 & le 16; mais vainement eussé-je voulu me mettre en route , nos rennes étoient hors d'état de me conduire plus loin. Oumiavin n'osoit me l'avouer; à sa tristesse je devinai ce qu'il vouloit me cacher. Aux premiers mots que je lui dis , il fut tenté de me faire des excuses , comme si j'eusse été en droit de me plaindre de lui , parce qu'il se trouvoit dans l'impossibilité de me mener jusqu'à Yamsk , ainsi qu'il s'y étoit engagé. J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que j'étois pleinement convaincu de sa bonne volonté , & que je lui devois des remercimens pour tous ses bons offices ; il fallut presque me fâcher pour lui faire accepter quelques présens , que je pensai devoir joindre à mes frais de poste.

Par son conseil , je pressai les habitans de me donner tous les chiens qu'ils pou-

1788,
Avril.
Les 15 & 16.

Oumiavin
est contraint
de m'aban-
donner.

1788,
Avril.

voient avoir; mais les recherches les plus exactes ne m'en procurèrent qu'un petit nombre; & pour compléter celui dont j'avois besoin, on n'imagina pas d'autre expédient que d'atteler les jeunes & même les femelles prêtes à mettre bas. La générosité de ces gens alla jusqu'à se défaire en ma faveur d'une partie de leurs provisions de poisson sec, qui n'étoient pas abondantes.

Le 17.
Départ de
Toumané.

Dans la journée du 17, le vent tomba, mais le ciel resta chargé de nuages noirs d'un très-mauvais augure; cependant, après avoir pris congé de mon fidèle Siméon Oumiavin & de mes hôtes de Toumané, j'en partis à une heure après midi, avec mon escorte & tous mes équipages sur cinq traîneaux découverts. Chaque attelage étoit de huit à dix chiens; je pris un homme de plus pour me servir de cocher, ne me sentant ni la force ni le courage de m'en passer plus long-temps; ce fatigant exercice m'avoit abîmé.

Tempête.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer la

mer, sur laquelle nous descendîmes pour éviter sept montagnes, qui rendent la route ordinaire extrêmement difficile. A peine eûmes-nous fait quinze verstes, partie sur la glace, partie sur le rivage, où fort heureusement pour nous nous fûmes obligés de revenir, que la neige recommença à tomber avec un vent si impétueux qu'il faisoit vaciller nos traîneaux & repouffoit nos chiens. Mes guides se hâtèrent de m'avertir du danger, & de peur de nous égarer, ils furent d'avis de nous réfugier près de-là, dans une yourte abandonnée dont ils avoient connoissance.

Elle est située sur une petite rivière appelée *Yovanna*, à vingt verstes de Toumané: nous y arrivâmes morfondus & couverts de neige; ce fut à qui y descendroit le premier pour se mettre à l'abri de la tempête, mais quatre pieds de neige en bouchoient l'ouverture. Nous prîmes le parti de ranger nos traîneaux en haie, puis avec nos raquettes, au défaut de pelles, nous travaillâmes à nous frayer un passage. Cette

1788,
Avril.
Le 27.

Yourte abandonnée, qui nous sert d'asile.

1788,
Avril.
Le 17.

besogne dura une heure ; il nous manquoit une échelle pour pénétrer dans l'intérieur ; le plus hardi risqua d'y sauter & les autres le suivirent. Nous tombâmes sur des tas de loupes marins tout gelés, & dont quelques-uns avoient été à moitié dévorés, sans doute par les animaux voraces à qui, dans le fort de l'hiver, ce souterrain dut parfois servir de tanière. Une seine en cuir jetée dans un coin, étoit le seul indice que des humains l'eussent visité. Il est à présumer que des Koriaques des environs en avoient fait leur réservoir. Les murs étoient tapissés de glaçons qui se détachent en larmes cristallisées ; & véritablement je ne puis mieux comparer cette demeure qu'à une vaste glacière : sa dimension étoit carrée, & de cinq pieds de profondeur sur dix de large.

Pendant que nous mettions de côté les loupes marins pour avoir plus d'espace pour nous coucher, mes conducteurs attachoient nos chiens (b) & leur donnoient

(b) La neige tomboit en si grande abondance,

leur ration de poisson sec; en même temps le feu s'allumoit pour nous réchauffer & pour notre souper, après lequel je m'étendis sur le filet de cuir que nous avons trouvé dans la yourte : un loup marin sous ma tête me tint lieu d'oreiller; mes compagnons imitèrent mon exemple, & sauf le désagrément d'être un peu à l'étroit, nous passâmes une très-bonne nuit. Nous avons cédé aux Koriaques de ma suite un coin entier, mais ils étoient les uns sur les autres & ne pouvoient pas même s'allonger; néanmoins aucun ne s'en plaignit ni ne parut y faire attention. Je les vis s'accroupir comme des singes, s'enfoncer la tête dans leur parque, puis, les coudes appuyés sur les genoux, s'endormir

1788.
Avril.
Le 27.

que ces pauvres animaux étoient comme ensevelis sous son épaisseur; mais accoutumés à ces mauvais temps, ils se ramassent en pelotons & ont toujours le nez en l'air, de manière que la chaleur de leur haleine, en pénétrant leur froide enveloppe, conserve à leur respiration un libre passage. Ils savent aussi se secouer lorsque cette couverture devient trop pesante.

1788.

Avril.

Le 18.

aussi paisiblement que s'ils eussent été bien à leur aise.

Le lendemain le vent changea, mais aussi violent que celui de la veille, il nous fut encore plus incommode ; il renvoyoit la fumée dans la yourte, au point que nous en étions étouffés & aveuglés, & qu'il fut décidé qu'on n'allumeroit le feu qu'à l'heure des repas.

Je voulus essayer de remédier à cet inconvénient par quelques dispositions extérieures ; en mettant le pied dehors, je pensai être renversé par le vent. M. Kiffélioff qui me suivoit, eut son bonnet emporté ; il voulut courir après avec quelques-uns de nos conducteurs, mais inutilement : s'étant écarté seulement à quinze pas de notre retraite, il la perdit de vue, sans savoir de quel côté tourner pour la retrouver ; ce ne fut qu'en répondant à ses cris que nous pûmes le guider.

A force de travail, nous vîmes à bout d'opposer au vent un rempart assez élevé pour assurer l'issue de la fumée. Dès-

lors nous eûmes du feu jour & nuit : malgré notre attention à l'entretenir, souvent nous étions tous transis. L'humidité ne devint pas moins insupportable que le froid ; notre feu continuel fit fondre insensiblement les glaçons qui nous environnoient ; il se forma sur nos têtes des milliers de gouttières, l'eau ruisseloit sous nos pieds, & pour surcroît de peines, les loups marins commencèrent à dégeler & répandirent une odeur infecte. Celle qui s'exhaloit de nos corps (c) étoit plus que suffisante pour faire de notre asile un véritable gouffre. Dans l'impossibilité de purifier l'air, nous cherchâmes à nous délivrer au moins de nos voisins les loups marins ; mes guides furent les premiers à proposer d'en nourrir nos chiens tant que nous serions retenus dans cet affreux séjour. J'y consentis d'autant plus volontiers, que la modicité de

1788,
Avril.
Le 18.

(c) Nous étions dix hommes, sur lesquels il y avoit sept Koriaques, dont la mal-propreté est connue.

1788,
Avril.
Le 18.

ma provision de poisson sec m'en rendoit avare. En m'appropriant celle que le hafard nous offroit, je faisois tort sans contredit à quelques malheureux habitans de ces bords; mais quand on est réduit aux extrémités, l'égoïsme est quelquefois légitime.

Le 19.

Impatient de poursuivre notre route, j'envoyai mes Koriaques observer le temps. Au bout de deux minutes je les vis redescendre à moitié gelés; leurs habits, leurs bonnets n'étoient que neige; le froid les avoit tellement saisis, qu'ils ne pouvoient desserrer les dents. Leur rapport se sentit un peu du fâcheux état dans lequel ils étoient; mais de toutes leurs exclamations, ce qui me frappa le plus, ce fut d'apprendre que des rochers, à quelques pas de notre yourte, d'où l'on pouvoit encore la veille les apercevoir, étoient devenus invisibles.

Le 20.

Le temps paroissant se calmer & la neige prête à finir, j'ordonnai tout pour notre départ; déjà nos chiens étoient

attelés & nous nous hissions hors de la yourte, lorsqu'un coup de vent terrible vint déranger toutes nos mesures; les bouffées de neige recommencèrent, il fallut bien vite rentrer, trop heureux de retrouver un abri. Un instant après je me trouvai très-mal: je ne sais si ce fut l'effet du passage subit du froid au chaud, ou des exhalaisons nauséabondes que je respirai en me replongeant dans notre gouffre, ou peut-être du dépit que me causoient tant de contrariétés; la vérité est que je fus près d'un quart-d'heure sans connoissance. J'éprouvai en cette occasion le zèle de mes soldats; pendant que l'un faisoit tomber sur moi un déluge d'eau, l'autre me frottoit avec des flocons de neige, & si rudement qu'il m'eût, je crois, enlevé la peau pour me faire revenir.

Mes réflexions, après cet évanouissement, furent aussi tristes que ma position; je regardois mon plan de voyage comme renversé par tant d'obstacles & de séjours forcés. Je craignois de ne pouvoir me

1788,
Avril.

Le 20.

Détails sur
mon plan de
voyage.

1788,

Avril.

Le 20.

rendre à Okotsk avant la débâcle des rivières; cependant cela étoit indispensable, si je voulois profiter du reste du traînage pour gagner l'endroit appelé *la croix d'Yudoma* ou *Yudomskoi-krest*. De-là jusqu'à Yakoutsk, par le détour que j'avois projeté en descendant les rivières d'Yudoma, de Maya & d'Aldann (*d*), il étoit prouvé que j'échapperois aux contre-temps du dégel qui rend les chemins impraticables même aux chevaux; mais dans mon calcul il n'y avoit pas un moment à perdre; un seul jour de retard imprévu pouvoit m'en occasionner un de plus de deux mois. Il faut se mettre à ma place pour juger combien cette perspective étoit décourageante; les périls dont j'étois menacé m'effrayoient moins, je le proteste.

Le 21.

Enfin, le 21, il nous fut possible de

(*d*) Bien que ce détour fût de plus de sept cents verstes, la rapidité de ces rivières m'assuroit une navigation facile, qui m'eût procuré un bénéfice de temps considérable, & l'agrément de jouir des premiers jours du printemps.

nous mettre en marche : le ciel étoit toujours chargé, la brume épaisse, mais plus de vent, ce qui nous détermina à partir malgré l'appréhension d'un nouvel ouragan qui nous eût cruellement embarrassés, car il n'y avoit point à espérer de refuge pour nous avant Yamsk. Nous tournâmes vers la mer, sur laquelle nous voyageâmes constamment à près de deux verstes de la côte : nous crûmes pourtant devoir nous en rapprocher le soir pour faire halte. La glace étoit parfaitement unie, & l'établissement de notre petit camp ne souffrit aucune difficulté.

Il fut levé de très-bonne heure, & afin d'éviter les sinuosités du rivage, nous reprîmes le large. La veille, nous avions reconnu quelques baies, mais bien moins spacieuses que celle que nous traversâmes ce jour-là dans l'après-midi. Malheureusement quand nous fûmes en face, il s'éleva un coup de vent qui ne me permit aucune observation.

Je fus de mes guides que cette baie

1788,
Avril.
Le 21.

Le 22.

Baie d'Iret.

1788,
Avril.
Le 22.

porte le nom de la rivière Iret qui s'y jette; qu'elle est presque entièrement fermée & se trouve à sec en été, lors de la basse-mer. Les oiseaux aquatiques y abondent dans la belle saison; on vient d'Yamsk & des environs les chasser avec des filets, & à coups de bâton lorsqu'ils sont dans la mue. Le peu de profondeur de cette baie qui par-tout est guéable, doit favoriser les entreprises des chasseurs.

A la nuit tombante, nous remontâmes sur le rivage, & nous nous arrêtâmes dans un beau bois de sapin auprès de la rivière Iret.

Le 23. Cette journée ne me fournit rien de remarquable; le vent nous assaillit assez violemment au milieu d'une plaine qui peut avoir vingt-cinq verstes d'étendue. J'eus encore recours à ma bouffole, & nous n'eûmes pas fait quinze verstes que le ciel s'éclaircit tout-à-fait. Nous rencontrâmes à cette hauteur un sergent chargé de la poste d'Okotsk; un peu plus loin, à trois verstes environ de son embouchure,

la rivière d'Yamsk se présenta à nous : en suivant son cours nous découvrîmes sur la droite une habitation de pêcheurs qui ne s'y rassemblent que l'été. Je fis encore six verstes sur la glace, puis j'entrâi l'après-midi dans cet ostrog, éloigné de Toumané de plus de cent cinquante verstes. Prêt à manquer de biscuit, je fus contraint non-seulement d'y coucher, mais même d'y rester une partie du lendemain pour renouveler mes provisions.

Le sergent qui y commande la garnison composée de vingt hommes, me reçut très-honnêtement. Sur la recommandation de M. le commandant à Ingiga, il se hâta de me faire préparer tout ce dont j'avois besoin, & me donna tous les renseignements que je désirois.

L'ostrog ou fort d'Yamsk est sur le bord de la rivière du même nom, à dix verstes de son embouchure, où elle forme une baie qui promet d'excellens mouillages; mais plusieurs caps fort avancés & grand nombre d'écueils dont son entrée est

1788.
Avril.
Le 23.

Arrivée à
Yamsk.

Description
de cet ostrog.

1788.
Avril.
Le 24.

pour ainsi dire hérissée, la rendent d'autant plus dangereuse que la passe est étroite, & oblige les bâtimens à louvoyer pendant long-temps, ou à attendre un vent favorable pour la franchir, car on assure qu'ils naviguent difficilement au plus près du vent. D'après cela, si la place étoit plus considérable & plus fréquentée, il est évident que les naufrages y seroient encore plus communs (e).

On compte à Yamsk vingt-cinq maisons en bois, dont une partie où se trouve l'église (f), est entourée d'une palissade carrée, dans le goût de celle d'Ingiga, mais moins haute & moins épaisse. La

(e) Il y a quelques années qu'un navire venant d'Okotsk y périt désastreusement ; toute la cargaison consistant en provisions fut perdue ; on ne sauva que très-peu de monde.

(f) Tous les Koriaques fixes qu'on rencontre entre Ingiga & Yamsk, sont baptisés. Il n'y a qu'un pope pour ces deux villes ; sa résidence habituelle est à Ingiga, & rarement il fait la visite de son district, qui s'étend jusqu'à l'ostrog de Taousk, lequel dépend de la cure d'Okotsk.

population se borne à vingt familles, qui vivent à peu-près comme les Russes.

1788,
Avril.

Le 24.

Manière dont
les habitans
font le sel.

Ils ont une façon de faire du sel, que je ne connoissois pas. Tout le bois que la mer roule & jette parfois sur le rivage, est ramassé avec le plus grand soin. Dès qu'il est sec on le brûle; on fait ensuite bouillir la cendre, & le sédiment qu'elle dépose est un sel très-blanc.

Deux jours avant mon arrivée à Yamsk, il en étoit parti une troupe de Toun-goufes errans. Pour me consoler de n'avoir pu les voir, on me montra leur habillement de parade, d'homme & de femme. Ils ne portent point de chemises, mais une manière de pièce d'estomac qui s'attache par derrière & descend jusqu'aux genoux en tablier; elle est brodée en poils de rennes, & garnie de grains de verre de différentes couleurs; on y ajoute en bas des plaques de fer & de cuivre, & grand nombre de sonnettes. Dessous ce tablier, ils ont une culotte ou pantalon de peau, & pour chaussure de longues bottes de peau

Habillement
des Toun-gou-
fes errans.

1788,
Avril.
Le 24.

de renne, le poil en dessus, & brodées. Une longue veste leur couvre les épaules; au bout des manches sont adaptés des gants ouverts sous le poignet pour laisser passer la main. Cette veste, étroite de la poitrine & de la taille, se termine presque au milieu des cuisses, & est ornée également de broderies & de grains de verre. A la chute des reins pend une queue de deux pieds de long, mais peu volumineuse; elle est de poils de loups marins teints. La coiffure consiste en un petit bonnet rond, dont les joues s'allongent pour couvrir les oreilles. Tout l'habillement est de peau de jeunes rennes, & la bordure de martre zibeline ou de loutre, ou de pelleteries aussi précieuses.

L'habit des femmes est à peu-près le même, seulement il n'a ni queue ni gants, & leur bonnet est à jour sur le sommet de la tête; cette ouverture a environ deux pouces de diamètre, c'est par-là sans doute que passent leurs cheveux.

Tel est le costume de cérémonie de ce peuple.

peuple. Dans l'hiver ils endossent des vêtemens fourrés & plus épais, mais ils ont soin de quitter leurs parures en entrant dans la yourte; la crainte de les gâter leur fait prendre aussitôt leurs plus mauvais habits, & pour les moindres besoins ils se déshabillent entièrement.

Dans cette journée, le soleil commença à se faire sentir & à annoncer l'approche du dégel; en conséquence, je me munis de lames d'os de baleine pour les attacher sous les patins de mes traîneaux en cas de nécessité; & d'après le conseil des gens du pays, fondé sur l'expérience des voyageurs en cette saison, je pris le parti de voyager la nuit, sauf à me reposer le jour pendant que le soleil seroit dans sa force. Je sortis d'Yamsk à onze heures du soir; notre caravane étoit composée de neuf grands traîneaux ou *nartas* (g).

(g) Les frais de poste se payent ici sur le même pied qu'au Kamtschatka pour les traîneaux ordinaires, bien que les attelages des *nartas* soient plus nombreux du double. Voyez I.^{re} partie, pag. 116.

1788,
Avril.

Le 25.

Montagne
appelée la
Baboufchka.

Au jour naissant, nous nous trouvâmes au pied d'une des plus hautes montagnes du pays, à cinquante verstes d'Yamsk. Les Korïaques lui ont donné le nom de *Baboufchka*, ou la *grand-mère* : ils disent que son sommet est le tombeau d'une vieille sorcière, aussi fameuse que redoutable. Mes guides me soutinrent qu'il n'y avoit point dans cette partie du monde de montagne plus élevée; mais leur effroi superstitieux entroit, je pense, pour quelque chose dans leur opinion, car la Villégui est, selon moi, beaucoup plus escarpée, au moins ai-je eu plus de peine à la gravir. Arrivés au haut de la Baboufchka, mes conducteurs armèrent leurs pieds de crampons en forme de petits trépieds, puis ils attachèrent en travers sous les traîneaux d'assez gros bâtons pour les retenir en descendant; on n'eut en effet d'autre soin à prendre que de les diriger avec l'*oschtol* ou bâton ferré, & nous parvînmes en bas sans aucun accident. Les gens du pays regardent pourtant

cette descente comme dangereuse, sans doute lorsque la neige s'amoncelle dans les inégalités qui s'y rencontrent, & qui deviennent alors autant d'écueils invisibles & par conséquent inévitables; aussi ne suis-je point éloigné de croire que fréquemment des voyageurs y périssent.

Selon toute apparence, voilà l'origine des frayeurs qu'inspire cette Babouschka aux Koriaques. Par une suite naturelle de leur préjugé, ils se sentent portés à la reconnoissance, dès qu'ils se voient hors du danger. Ceux de ma suite s'empresèrent de suspendre leur offrande; savoir, des brins de tabac, des morceaux de poisson, de fer, &c. sur la croupe de la montagne, dans l'endroit où ils prétendent que la magicienne repose. D'autres y avoient laissé, avant eux, de vieux crampons de fer, des couteaux, des tronçons d'armes & de flèches. J'y remarquai entre autres un javelot des Tchouktchis garni en ivoire, & je m'avançai pour le prendre, dans l'intention de le conserver:

1788,
Avril
Le 25.

1788,
Avril.

Le 25.

à mon geste, mes conducteurs jetèrent un cri qui m'arrêta. « Qu'alliez-vous faire, » me dit l'un d'eux? voulez-vous nous » perdre? un tel sacrilège attireroit sur » nous les plus grands malheurs, vous ne » pourriez achever votre voyage. » L'apostrophe m'eût fait éclater de rire au nez du timide prophète, sans le besoin que j'avois de l'assistance de tous ces gens. Pour continuer à la mériter, il falloit respecter leur erreur, & j'eus l'air de la partager; mais à peine eurent-ils tourné le dos, que je m'emparai de cette flèche terrible, comme d'un monument de la sotte crédulité de ces peuples.

Ostrog de
Srednoi.

Le premier village que je rencontrai, est Srednoi; sa position a quelque chose de pittoresque, sur le bord de la mer, à l'entrée d'une profonde baie qui se perd dans les terres, en formant le lit d'une petite rivière dont l'eau n'est jamais saumâtre. Les Koriaques qui y demeurent me firent beaucoup d'accueil; je me reposai quelques heures dans une des deux

yourtes qui, avec plusieurs magasins, font les seules habitations de cet ostrog. Ces yourtes sont construites comme celles des Koriaques sédentaires; la seule différence, c'est qu'elles ne sont point souterraines, & qu'on y entre par une porte au niveau du sol. La moule se plaît sur ces côtes, & les habitans en font leur nourriture première.

1788,
Avril.
Le 25.

Je repris ma route le soir avec d'autres chiens; je fis environ huit verstes sur la rivière Srednoi. En plusieurs endroits la glace se cassa sous nos traîneaux; la hardiesse & l'habileté de mes guides nous tirèrent de ce mauvais pas; forcés de mettre pied à terre pour dégager la voiture, ils ont la précaution d'ajuster leurs raquettes à leurs pieds, afin de présenter plus de surface à la glace. Mais ce qui nous contraria bien davantage en voyageant sur cette rivière, ce fut le verglas; nos chiens ne pouvoient se soutenir, à chaque moment ils tomboient les uns sur les autres.

1788,
 Avril.
 Le 26.
 Ostrog de
 Siglann.

Avant midi nous atteignîmes l'ostrog de Siglann, sur la rivière du même nom. C'est le dernier du pays des Korïaques, ni plus étendu, ni plus peuplé que le précédent, il en est éloigné de soixante-dix-sept verstes : on y voit une yourte bâtie à la manière des Yakoutes, mais j'en remets la description à mon arrivée chez eux. Je restai à Siglann le temps de faire arranger les patins de nos traîneaux, c'est-à-dire, d'y attacher les lames d'os de baleine que la fonte des neiges commençoit à rendre nécessaires, & j'en partis le soir à cinq heures.

D'abord je traversai une baie, à laquelle ce village donne son nom; elle me parut vaste & assez bien fermée, excepté dans la partie du sud & sud-ouest: la côte en est presque par-tout très-élevée, & sa profondeur est telle, que je mis huit heures à gagner le cap de l'ouest. Plus loin, je trouvai un enfoncement non moins considérable, appelé la *baie d'Ola*. Malgré la vitesse de notre marche, il nous

du Kamtschatka en France. 167

fallut dix heures pour la passer dans sa plus grande largeur.

Le lendemain vers les trois heures après-midi, je m'arrêtai à Ola, ostrog Toungoufe, à cent quatorze verstes de Siglann. Il est placé sur une grève à l'embouchure de la rivière Ola, qui s'élargissant en cet endroit, présente un petit havre au fond duquel les Toun-goufes se retirent pendant le temps des frimats. Ils en étoient sortis depuis peu de jours, pour se répandre dans les dix yourtes qui composent le village d'Ola, & qu'ils occupent toute la belle saison.

Elles ne s'enfoncent point sous terre comme celles des Kamtschadales & de la plupart des Koriaques fixes; la forme en est aussi plus longue & la construction plus soignée. Des poutres épaisses en soutiennent les murs, & il règne une étroite ouverture au sommet du toit, d'un bout à l'autre; le foyer s'étend de même dans toute la longueur de la maison. A huit pieds au-dessus du feu qui ne s'éteint

1788,
Avril.

Le 27.

Ola, ostrog
Toungoufe.

Yourtes
Toungoufes.

1788,
Mars.
Le 27.

pas de l'été, on suspend à des traverses les provisions de poisson & les loups marins pour les sécher & les fumer, car voilà la principale utilité de ces demeures. Deux portes pratiquées en face l'une de l'autre, aux deux extrémités, donnent la possibilité d'introduire les arbres & les morceaux de bois énormes avec lesquels on entretient le feu. Chaque famille a son lit dans des cases séparées sur les côtés de la yourte. Celle où j'étois étoit partagée en cloisons, dont les murs n'étoient que de peaux de poisson préparées, cousues ensemble & teintes de différentes couleurs; cette tapisserie bigarrée n'est point désagréable.

Les yourtes d'hiver (*h*) sont rondes, & assises sur le sol comme celles d'été; de grosses pièces de bois qui s'élevènt perpendiculairement en forment les murailles; la couverture a l'inclinaison de

(*h*) Dans le nombre de ces habitations, on distingue un *isba*.

nos toits, & la sommité est percée pour l'évaporation de la fumée. Ces maisons ont une porte au niveau de leur base ; l'intérieur de certaines est coupé par une espèce de corridor qui rompt la colonne d'air, de sorte que la fumée en sort plus librement.

1788,
Avril.
Le 27.

Un instant après mon arrivée à Ola, je reçus la visite de plusieurs femmes, les unes habillées à la Russe, les autres à la Toungoufe. Ayant eu l'air surpris de les voir toutes parées, on me dit que c'étoit la fête du village, & que d'ailleurs il entroit dans leur coquetterie de se montrer aux yeux d'un étranger dans leurs atours. Parmi les ornemens qu'elles estiment le plus, il paroît qu'elles donnent la préférence aux broderies de grains de verre : il en est d'un très-bon goût ; j'en observai une entr'autres sur la botte d'une jeune fille, le dessin en étoit d'une légèreté admirable ; il ne masquoit rien de la beauté de la jambe, couverte d'un pantalon de peau parfaitement ajusté, sur

Coquetterie
des femmes
Toungoufes.

1788,
Avril.
Le 27.

Physionomies
& caractère des
Toungoufes.

lequel retomboit une espèce de petit jupon.

La ressemblance entre les Toungoufes & les Russes est frappante, ce sont les mêmes traits & la même langue ; les hommes sont forts & bien faits : chez les femmes, on rencontre quelques figures Asiaticques, mais elles n'ont point le nez écrasé & la face large des Kamtschadales & de la plupart des Koriaques. La douceur & l'hospitalité semblent être les qualités caractéristiques du peuple Toungoufe. Il n'a pas dépendu de leur zèle à me servir, que je n'aye trouvé chez eux tous les secours dont j'avois besoin ; mais leurs moyens sont si bornés, qu'ils ne pûrent me changer qu'une partie de mes chiens.

En sortant de ce village, nous fîmes route sur la mer. La glace nous inquiéta fort cette nuit-là ; des craquemens continuels que nous entendîmes sous nos pas, n'étoient pas faits pour nous tranquilliser.

du Kamtschatka en France. 171

Au point du jour, nous gagnâmes la terre ferme pour franchir un promontoire escarpé. Notre marche étoit tellement combinée, que nous comptions, avant sept heures, reprendre la mer, mais la descente fut plus pénible qu'on ne me l'avoit annoncé; il fallut nous frayer un passage à travers un bois de bouleaux. Un de mes conducteurs, en se laissant aller, comme les autres, du haut en bas de la montagne, fut renversé par un traîneau qui le heurta au moment où il tournoit. Il voulut se retenir à un tronc d'arbre, & tomba malheureusement sur le bout de son bâton ferré; il eut le côté percé & reçut une forte contusion à la tête: nous fûmes obligés de le coucher sur un traîneau de bagage.

Un autre contre-temps m'attendoit au pied de cette montagne; la mer venoit de débâcler. Quel risque j'avois couru! j'avois voyagé dessus toute la nuit. Mes guides, à cette vue, ne furent pas moins effrayés que moi: « Qu'allons-nous devenir, s'écriè-

1788
Avril.
Le 28;

Contre-temps
funeste.

1788,
Avril.
Le 28.

» rent-ils? c'est à présent qu'il nous faudra
» surmonter de bien plus grands dangers.»
Dissimulant mon inquiétude, je tâchai de
les encourager; nous suivîmes quelques
temps le bord de la mer: un morne si-
lence régnoit parmi tous mes gens, la
consternation étoit peinte sur leurs visages.

Au bout d'une demi-heure, celui qui
étoit à la tête de la file, s'arrêta tout-à-
coup, en criant qu'il ne voyoit plus de
passage. Je crus d'abord que la peur gros-
siffoit les obstacles à ses yeux, & j'envoyai
mon soldat Golikoff avec le plus expert
de mes conducteurs pour les reconnoître.
A leur retour, l'un & l'autre m'assurèrent
qu'il n'y avoit pas moyen d'avancer. Go-
likoff étoit d'avis de retourner sur nos
pas, & de chercher un chemin dans les
terres; mes guides rejetèrent ce conseil,
soutenant qu'il étoit presque impossible
de gravir de ce côté la montagne que
nous venions de descendre, mais qu'en
supposant que nous en vinssions à bout, le
détour seroit beaucoup trop considérable

du Kamifchatka en France. 173

& tout auffi dangereux , attendu l'activité du dégel & le défaut de connoiffance de la route qu'il faudroit tenir. Ils finirent par me propofer d'abandonner nos traîneaux , de prendre ce que j'y avois de plus précieux & de me réfoudre à traverser la baie en fautant d'un glaçon fur un autre. Or, le courant commençoit à les emporter, & la mer en étoit couverte ; il eft aifé de juger que je n'eus pas envie d'adopter cette façon de voyager , à laquelle parfois ces peuples font réduits : je ne favois quel parti prendre ; à la fin je me déterminai à aller voir moi-même fi le long du rivage je ne trouverois pas quelque fentier praticable.

Une chaîne de rochers qui , dans prefque toute fa longueur , présente à la mer une furface plate , par conféquent pas l'apparence de grève , tel étoit ce rivage que je visitai. La mer , en foulevant fes glaces , en avoit laiffé une bordure fufpendue au flanc de cette énorme muraille , mais cette manière de corniche n'avoit

1788 ,
Avril.
Le 28.

Passage fur
une corniche
de glace.

1788,
Avril.
Le 28.

pas plus de deux pieds de large, souvent moitié moins, & son épaisseur n'étoit guère que d'un pied. On voyoit à huit pieds plus bas les vagues se briser contre le roc, & des écueils sans nombre s'élever du fond de la mer jusqu'à dix pieds au-dessous de son niveau.

Loin d'être découragé par ces observations, je m'élançai sur la périlleuse corniche. Enhardi par la solidité, j'avancai doucement en me coulant de côté, le ventre collé contre le rocher; il ne m'offroit aucune prise, seulement quelques angles rentrans où je me jetois pour reprendre haleine, lorsque j'avois franchi les vides qui se rencontroient de temps en temps sous mes pas, car en certains endroits la glace s'étoit entièrement détachée, & plusieurs de ces lacunes avoient deux ou trois pieds de large. J'avoue qu'aux premières je me sentis intimidé, je ne les sautai qu'en tremblant; un faux mouvement, la moindre distraction, & j'étois perdu; jamais mes compagnons

n'auroient pu ni me voir ni me secourir. Après trois quarts-d'heure d'une marche aussi pénible, j'atteignis l'autre extrémité du rocher; je n'y fus pas plutôt que j'oubliai la difficulté du passage pour ne songer qu'à mes dépêches. Je les avois laissées à la garde de mes soldats, mais moi seul pouvois entreprendre de les sauver. L'expérience que je venois de faire m'en donnoit l'espérance, & sans hésiter je revins sur mes pas fier de ma découverte.

Mes gens condamnoient déjà ma hardiesse qu'ils traitoient de témérité; ils parurent même étonnés de me revoir. Je ne leur cachai pas que le chemin étoit dangereux; « mais puisqu'il ne m'est arrivé aucun accident, leur ajoutai-je, pourquoi ne risqueriez-vous pas de me suivre? Au surplus, je vais faire le trajet encore une fois, j'espère à mon retour vous trouver pleinement rassurés & prêts à m'imiter. »

En même temps je pris mon portefeuille & la caisse qui contenoit mes

1788,
Avril.
Le 28.

1788,
Avril.
Le 28.

paquets. Mes deux soldats Golikoff & Nédarézoff, dont j'avois reconnu l'adresse, consentirent à m'accompagner. Sans leurs secours, je crois qu'il m'eût été impossible de sauver ce précieux dépôt; nous le portions tour à tour, nous le remettant de l'un à l'autre; le dernier qui le recevoit, c'est-à-dire, celui qui marchoit devant sur cet étroit parapet, le jetoit bien vite dans un creux du rocher, avançoit quelques pas, & les autres venant après lui, l'y reprenoient & recommençoient la même manœuvre. Je ne puis rendre ce que je souffris dans ce transport; à chaque enjambée par-dessus les lacunes, il me sembloit que ma caisse alloit tomber dans la mer; dix fois elle pensa nous échapper des mains, & je sentis tout mon sang se glacer, comme si j'eusse vu la mort sous mes pas. En effet, je ne fais à quoi m'eût poussé le désespoir si j'eusse eu le malheur de la perdre; je ne respirai que lorsque j'eus déposé en lieu sûr ce terrible fardeau,

fardeau; ma joie fut aussi vive que l'avoit été ma peine.

1788.

Avril.

Le 28.

Cette seconde réussite m'inspira tant de confiance, que je ne doutai plus de la possibilité de faire passer nos traîneaux par la même voie. Je communiquai mes idées à mes soldats : animés par mon exemple & par l'heureuse épreuve qu'ils avoient faite, ils retournèrent gaiement avec moi chercher nos équipages. Par mon ordre, on avoit dételé une partie des chiens; on attacha aux quatre angles des traîneaux de longues courroies que je fis tenir à des gens devant & derrière. Nous ne tardâmes pas à en reconnoître l'utilité; tantôt nos voitures se trouvant plus larges que la corniche, ne posoient que sur un patin, & la charge les eût entraînées de l'autre côté si elles n'avoient été fortement soutenues; tantôt dans les endroits où la glace se séparoit, il falloit les enlever rapidement pour les maintenir en équilibre. Les bras nerveux de mes conducteurs fléchissoient sous le poids, & nos

1788,
Avril.
Le 28.

forces réunies suffisoient à peine pour les retenir eux-mêmes : on avoit beau se cramponner, il étoit à craindre d'être emportés les uns par les autres, ou que la glace ne se rompît tout à coup sous nos pieds; mais nous en fûmes quittes pour la peur.

Nous revînmes encore querir le reste de nos chiens; on eût dit que ces pauvres animaux jugeoient mieux que nous du péril, ils aboyoient & reculoient, surtout aux passages difficiles. Inutilement on les animoit de la voix, il falloit les frapper & les tirer brusquement à nous. Il y en eut quatre qui, par résistance ou par mal-adresse, ne furent pas s'élançer comme les autres; le premier périt sous nos yeux sans qu'il fût possible de lui porter secours (*i*); le second resta suspendu sur ses pattes de devant; un de mes

(*i*) Ce fut réellement une perte pour mes conducteurs. Il y a tel chien qui vaut cinquante roubles, aucun ne se paye moins de cinq.

guides, tenu par son camarade, vint à bout, en se baissant, de reprendre cette malheureuse bête; quant aux deux autres, leur longe les soutint, & il fut aisé de les sauver.

1788,
Avril.
Le 28,

Ces divers trajets nous coûtèrent sept heures de travail & d'apprehension continuelle. Dès que nous nous vîmes hors de danger, nous rendîmes grâces au ciel comme des gens échappés à la mort; nous nous embrassions tous avec transport, comme si chacun eût cru devoir la vie à son compagnon: en un mot, notre bonheur fut beaucoup mieux senti que je ne saurois l'exprimer.

On se hâta de remédier au désordre de nos équipages, puis nous nous remîmes en marche sur une grève de cailloux, dont la largeur & la solidité ne nous laissoient aucune inquiétude. Au bout de deux heures, étant peu éloignés de l'ostrog d'Armani, nous rencontrâmes plusieurs traîneaux qui s'en retournoient à vide à Ola, & qui par conséquent alloient être

1788,

Avril.

Le 28,

forcés de prendre notre même chemin. Nous en prévînmes les conducteurs, en leur souhaitant un égal succès.

Deux yourtes, l'une d'été & l'autre d'hiver, font ce qu'on appelle le village d'Armani, au pied duquel coule la rivière de ce nom, à quatre-vingt-une verstes d'Ola. Je passai outre, & m'arrêtai à environ trois cents pas plus loin chez un Yakoute qui demeure depuis trente ans dans une yourte, au milieu d'un grand bois de sapins, & chez qui l'on m'avoit assuré que je trouverois un meilleur gîte.

Halte chez
un Yakoute.

En son absence, sa femme me reçut à ravir; elle nous offrit du lait & une boisson aigrette de lait de jument battu, appelée *koumouiff*; ce breuvage ne me parut nullement désagréable, & mes Russes, malgré leur répugnance superstitieuse pour tout ce qui provient du cheval, en goûtèrent avec grand plaisir. Le mari arriva sur ces entrefaites; c'étoit un bon vieillard encore plein de vigueur & de santé. Instruit

du Kamtschatka en France. 181

de l'objet de mon voyage par sa femme & par mon soldat Golikoff qui, né à Yakoutsk, me servoit d'interprète, mon hôte s'empressa de faire nettoyer l'endroit le plus apparent de sa maison pour que je puisse m'y reposer. Je fus réveillé par les mugissemens du troupeau qui rentroit dans la yourte; huit vaches, un taureau & plusieurs veaux, vinrent partager avec nous l'intérieur de l'habitation. Malgré ce voisinage, il y règne une sorte de propreté, & l'air qu'on y respire est aussi doux que salubre. Ce Yakoute ne passe point sa vie comme les Koriaques & les Kamtschadales à pêcher & à faire sécher du poisson, nourriture dont il fait peu de cas. L'entretien de ses bestiaux & la chasse, ses uniques occupations, fournissent à tous ses besoins. Il a de plus dix chevaux qui lui appartiennent en propre, & qui servent aux divers travaux; ils sont parqués à peu de distance de la yourte, où tout annonce l'aisance & inspire la paix & la gaieté. Je ne fais si la

1788,
Avril.
Le 28^a

1788,
Avril.
Le 28.

présence du troupeau, la vue & le bon goût du laitage prêtèrent quelque charme à notre repas, mais il me sembla que depuis long-temps je n'avois pas fait si bonne chère. Le maître du logis eut l'attention, avant mon départ, de faire mettre quelques pièces de gibier sur mon traîneau de provisions.

Le 29.
Fort de
Taousk.

Nous nous séparâmes le même soir très-contens l'un de l'autre; je marchai toute la nuit, & le matin j'étois au fort de Taousk, ayant fait mes quarante-deux verstes. Cet ostrog, où, suivant notre règle, nous passâmes la journée, est sur la rivière Taou; il contient une vingtaine d'isbas, une petite église desservie par le curé d'Okotsk, & un bâtiment où l'on dépose les tributs: ce magasin est entouré de palissades en forme de bastions. Vingt Yakoutes, deux de leurs princes & quelques Koriaques, que l'attrait du site y a fixés, voilà tous les habitans de Taousk. Quant à la garnison, elle est de quinze soldats, sous les ordres

du Kamtschatka en France. 183

D'un sergent nommé *Okhotin* : je me reposai chez lui jusqu'au soir.

1788,

Avril.

Le 29.

Village de
Gorbe.

Le 30.

Je traversai dans la nuit le village de Gorbé, peuplé de Yakoutes & d'un très-petit nombre de Koriaques. Au point du jour, nous ne revîmes plus la mer; nous avions d'abord côtoyé la Taou, n'osant pas nous risquer sur ses glaces, puis nous nous étions insensiblement avancés dans l'intérieur des terres. Nous voyageâmes le reste du temps à travers champs & sur la rivière Kava, sans apercevoir une seule habitation.

Le 1.^{er} & le 2.^e
Mai.

A l'instant où nous nous disposions à faire halte au milieu d'un bois de sapin, il s'éleva un coup de vent qui nous donna de la neige en quantité. Ma tente suspendue sur les traîneaux de bagage, nous servit d'abri. Mais il falloit établir la chaudière; mes conducteurs s'étant mis en devoir de chercher du bois, eurent de la neige par-dessus la ceinture, & même avec leurs raquettes ils enfoncèrent jusqu'aux genoux. Dans l'après-midi,

Le 31

1788,

Mai.

Le 3.

le vent changea & le ciel s'éclaircit; aussitôt nous remontâmes sur nos traîneaux; mais l'épaisseur de la neige nous contraignit d'en descendre tour à tour pour frayer un passage à nos chiens.

Le 4.

Nous franchîmes le matin la montagne d'Iné, à deux cents soixante-dix verstes de Taousk; sa hauteur est comparable à celle de la Baboufchka: arrivés au sommet, le froid nous saisit à tel point, que nous nous y arrêtâmes pour faire du feu. Après cinq heures de marche, nous retrouvâmes le bord de la mer, que nous quittâmes à quelque distance d'Iné, où nous parvînmes à la nuit tombante.

Village d'Iné.

Ce village est à trente verstes de la montagne à laquelle il donne son nom. Il est peuplé de Russes & de Yakoutes, retirés dans des isbas & des yourtes yakoutes. Ils ont soin d'un haras de plus de deux cents chevaux que nous avions aperçus à dix verstes du village; je comptois y relayer & repartir sur le champ; mais je fus retenu malgré moi, par la

difficulté de me procurer des chiens. Le chef du lieu étoit ivre mort; ce ne fut qu'au bout d'une heure d'instances & de recherches, que nous pûmes en rassembler le nombre qui nous étoit nécessaire.

A vingt-cinq verstes d'Iné, où, pour faire plus de diligence, j'avois laissé mes équipages à la garde de mon fidèle Golikoff, avec ordre de me suivre aussi vite qu'il pourroit, je passai devant deux yourtes habitées par des Yakoutes & des Toungouffes; ce hameau se nomme *Oulbé*: plus loin, je rencontrai plusieurs convois de farine qu'on distribuoit dans les villages voisins pour en faire du biscuit destiné à l'approvisionnement des vaisseaux de M. Billings, dont j'aurai dans peu l'occasion de parler.

La mer reparut à nos yeux; je fis quarante-sept verstes sans quitter le rivage, où je vis une baleine échouée & plusieurs loups marins. Au haut de la montagne de Marikann, c'est-à-dire, à

1788,

Mai.

Le 4^e

Le 5^e

1788,
Mai.
Le 5.

la distance de vingt-cinq verstes, j'eus le plaisir de découvrir la ville d'Okotsk, mais j'essuyai là un coup de vent qui me fit craindre un nouveau retard. N'écoulant que mon impatience, je continuai ma route, décidé à braver tous les accidens : mon courage ne fut pourtant pas mis à l'épreuve; revenu au bord de la mer, l'air étoit déjà calme, & je pus satisfaire ma curiosité en allant reconnoître un bâtiment naufragé & jeté sur la côte. Enfin, après avoir traversé en tremblant la rivière Okhota (*k*), j'entrai dans Okotsk à quatre heures après-midi, accompagné du seul Nédarézoff.

Arrivée à
Okotsk.

Je descendis chez M. le major Kokh, chargé du commandement en l'absence de M. Kasloff qu'il attendoit avec moi depuis long-temps. La lettre de ce commandant l'instruisit de la cause de notre séparation, & je lui en contai sommairement les tristes circonstances. J'avois hâte

(*k*) A chaque pas la glace fléchissoit sous mon traîneau.

de me présenter à madame Kasloff, pour lui remettre les paquets que son mari m'avoit confiés, mais elle étoit à sa campagne à quatre verstes d'Okotsk; j'étois si fatigué, que M. Kokh ne voulut jamais me permettre d'y aller ce jour-là. Un exprès porta & les lettres & mes excuses, & m'annonça à cette dame pour le lendemain. Présument que j'avois principalement besoin de repos, l'obligeant major me conduisit sur le champ à l'appartement qui m'étoit destiné dans la maison de M. Kasloff. J'y trouvai toutes les commodités dont j'avois presque perdu l'usage depuis Ingiga : dans l'espace de trois cent cinquante lieues, je ne m'étois couché qu'une fois dans un lit à Yamsk.

A mon réveil, je reçus la visite de M. Kokh & des principaux officiers & négocians de la ville. Parmi eux étoit M. Alegretti, chirurgien de l'expédition de M. Billings. Sa facilité à parler le françois me l'eût fait prendre pour un compatriote, si, en m'abordant, il ne m'eût prévenu

1788,

Mai.

Le 5.

A Okotsk.

Le 6.

1788,
 Mai.
 Le 6.
 A Okotsk.

lui-même qu'il étoit Italien. Cette rencontre m'étoit d'autant plus précieuse, que mes douleurs de poitrine avoient recommencé. Je ne balançai pas à le consulter, & ma reconnoissance se plaît à publier que c'est à ses lumières, aux soins qu'il m'a prodigués pendant mon séjour, que je dois ma parfaite guérison.

M. Kokh m'emmena ensuite dîner chez lui, où nous fîmes plus ample connoissance (*i*); ses attentions pour moi allèrent jusqu'à former mille projets d'amusemens qu'il s'empressa de me communiquer, dans l'espérance de me retenir quelque temps auprès de lui.

Si mon devoir ne m'eût pas interdit tout retard volontaire, je crois qu'il m'eût été difficile de résister à ses invitations

(*i*) Né en Allemagne, il parle le russe comme sa langue naturelle; il ne lui manque même que de la hardiesse pour s'énoncer également bien en françois. Retiré depuis long-temps dans cette place avec sa femme & trois enfans, il y vit en paix au milieu de sa petite famille, riche de l'estime publique, & heureux du bien qu'il peut faire.

pressantes & au charme de sa société; mais fidèle à mes instructions, il falloit sacrifier mon goût & mon repos à la célérité de ma marche. J'en fis juge mon hôte, qui cédant à mes raisons, finit par me pardonner mon empressement à le quitter; il s'occupa même aussitôt des moyens de seconder mon zèle.

Depuis mon arrivée, la pluie n'avoit pas discontinué; des gens envoyés pour examiner les chemins, les jugeoient impraticables, sur-tout avec des chiens. Suivant leur rapport, les progrès journaliers du dégel ne me laissoient d'espoir d'avancer qu'en me servant de rennes; pour m'en procurer, M. Kokh dépêcha un courrier à des Toungouffes errans, partis d'Okotsk depuis peu de jours.

Ces mesures prises, nous allâmes M. le major & moi à Boulguin, maison de plaisance de madame Kasloff, qui me reçut comme l'ami & le compagnon des périls de son mari. Toute notre conversation roula sur cet objet de sa tendresse; d'abord

1788,
Mai.
Le 6.
A Okotsk;

Mesures prises
pour me pro-
curer des ren-
nes.

Visite à ma-
dame Kasloff à
Boulguin.

1788,

Mai.

Le 6.

A Okotsk.

elle exigea le récit de nos peines à l'instant de notre séparation. En vain m'appliquai-je à lui adoucir ce que cette description avoit de trop affligeant pour elle, sa sensibilité devina que je voulois l'épargner, & n'en fut que plus alarmée. J'étois peu propre à la tranquilliser, car je n'étois pas moi-même exempt d'inquiétude sur cet estimable commandant; mais aidé de M. Kokh, je soutins assez bien l'air de sécurité; j'eus recours aux conjectures, il rassembla de son côté les probabilités les plus consolantes, & nous parvîmes à rendre le calme à cette tendre épouse en la flattant du prochain retour de M. Kasloff. Née à Okotsk, cette dame paroît avoir eu la meilleure éducation; elle parle le françois avec beaucoup de grâce. Dans le silence de sa retraite, elle mettoit son bonheur à élever sa fille âgée d'environ trois ans, & le vivant portrait de son père.

Le 7.

Après avoir rendu toutes mes visites aux officiers de la garnison, je retournai, suivant ma promesse, dîner à Boulguin

où madame Kaffoff me remit ses lettres pour ses parens à Moscou.

Le lendemain, notre exprès arriva, mais il n'avoit pu joindre les Toungouffes qui s'étoient dispersés dans les terres; plus d'espérance par conséquent d'avoir des rennes: cependant il me sembloit essentiel de ne pas différer mon départ, les chemins devenant plus mauvais chaque jour; plus j'attendrai, me disois-je, moins je pourrai atteindre la croix de Yudoma avant la débâcle totale des rivières, & plus je risquerai d'être arrêté par les débordemens. Plein de ces réflexions, je revins à la charge auprès de M. le major; il eut beau m'exposer tous les désagrémens que j'aurois à effuyer, les obstacles que j'aurois à combattre, les dangers même dont je serois menacé, la saison étant trop avancée pour le traînage; je crus devoir persister dans ma demande. Vaincu par mes instances, il me promit enfin de donner les ordres nécessaires pour que rien ne m'empêchât de partir le surlendemain;

1788,

Mai.

Le 8,

A Okotsk.

Impossibilité
d'avoir des
rennes, & dis-
positions pour
mon départ.

1788,
 Mai.
 Le 8.
 A Okotsk.

seulement il mit pour condition à sa complaisance, que je reviendrois sur mes pas dès que je me verrois dans un péril imminent : j'étois si content d'avoir obtenu ma liberté, que je m'engageai à ce qu'il voulut. Le reste du jour fut employé à me promener dans la ville, afin d'en prendre une idée ; plusieurs personnes de notre société m'accompagnèrent pour me guider dans mes remarques.

Le 9.
 Description
 de la ville
 d'Okotsk.

Plus longue que large, la ville d'Okotsk s'étend de l'est à l'ouest presque sur une même ligne ; du côté du sud, elle voit la mer à cent pas de ses habitations, une grève de cailloux remplit cet intervalle : du côté du nord, la rivière d'Okhota baigne ses murs ; celle-ci prend son embouchure à l'est, c'est-à-dire, à la pointe de la langue de terre, sur laquelle est bâtie la ville, & qui s'élargit ensuite dans la partie de l'ouest. L'intérieur de cette capitale n'offre rien d'admirable ; la construction de ses maisons est peu variée, ce ne sont que des isbas, dont quelques-uns
 situés

situés à l'est, plus vastes & mieux distribués que les autres, sont occupés par les officiers. M. Kokh demeure dans le quartier opposé; la porte de la cour ouvre sur la grande rue, laquelle est partagée par une place carrée, où se trouve la maison du commandant & la chancellerie qui ne font qu'un seul & même bâtiment; vis-à-vis est le corps-de-garde, & à gauche l'église paroissiale. Ces divers édifices n'ont pas grande apparence; ils étoient autrefois renfermés dans une enceinte palissadée, dont il reste à peine quelques vestiges. Une porte conservée à l'ouest du gouvernement, indique encore que c'étoit-là ce qu'on appeloit la forteresse; derrière, est une rue très-voisine de la rivière, & peuplée de marchands, dont les boutiques symétriquement disposées bordent chaque côté de la rue.

Le port n'est rien moins que spacieux; je n'oserois même lui en donner le nom, si je n'y eusse compté sept à huit petits bâtimens ou galiotes, appartenant les uns

1788,
Mai.
Le 9.
A Okotsk.

Le 10.

1788,
Mai.
Le 10.
A Okotsk,

à la couronne, les autres à des négocians faisant le commerce de fourrures d'Amérique. Ce port est à l'est, presque à l'extrémité de la ville & à peu de distance de la rivière qui le forme dans ses sinuosités. Sur l'invitation de M. Hall, lieutenant de vaisseau, j'allai voir dans le chantier deux petits navires qu'on étoit en train de construire pour l'expédition de découvertes confiée à M. Billings. L'équipage, les soldats & les constructeurs avoient été envoyés ici à grands frais; tous travailloient avec la plus grande ardeur à cet armement (*k*) que je présume devoir être très-coûteux à l'Impératrice.

Départ. Fidèle à sa parole, M. Kokh avoit pourvu à tous les apprêts de mon départ; le 10 au soir, mes six traîneaux étoient chargés & attelés; à l'instant je pris congé de ce brave major & des officiers, qui me renouvelèrent dans leurs adieux le désir de me revoir.

(*k*) Je ne tarderai pas à revenir sur cet objet.

du Kamtschatka en France. 195

Ma fuite étoit augmentée de deux hommes qui devoient me servir de pilotes sur la rivière Yudoma. Je marchai toute la nuit malgré le mauvais état des chemins, car bientôt je reconnus l'exactitude du rapport qui m'avoit été fait ; je les trouvai remplis d'eau, & en quelques endroits, dans les bois principalement, nos chiens en avoient jusqu'au ventre. Le vent nous venoit toujours du sud & le ciel étoit des plus chargés ; tout annonçoit que le dégel n'étoit pas prêt à s'arrêter.

Cependant, après avoir traversé la rivière Okhota, je gagnai sans accident le village de Medvejé-golova, ou de *la tête d'ours*, à quarante-cinq verstes d'Okotsk ; & habité par des Russes & des Yakoutes. J'y arrivai au point du jour, mais nos chiens étoient si las, que je me décidai à y passer la journée & même la nuit, ne pouvant espérer des relais en ce lieu.

Je comptois le lendemain me rendre à Moundoukan, à vingt verstes du dernier

1788,

Mai.

Le 10.

A Okotsk

Le 11.

Le 12.

Passage dangereux.

1788,

Mai.

Le 12.

village. A moitié chemin une partie de nos attelages refusa service ; malgré notre répugnance, nous descendîmes une rivière qui sembloit nous offrir une voie plus commode. A peine eûmes-nous fait quelques pas, qu'un craquement subit se fit entendre sous nos traîneaux ; une minute après je me sentis enfoncer doucement, un glaçon me soutenoit ; il brisa de nouveau, & les patins de mon traîneau furent dans le moment aux trois quarts submergés. Vainement eussé-je tenté d'en sortir, le moindre ébranlement me plongeoit plus avant dans l'eau. Heureusement sa profondeur n'étoit que de quatre pieds ; à force de travail mes gens parvinrent à m'en retirer, mais ceux qui me portèrent secours en eurent presque aussitôt besoin eux-mêmes : il fallut nous prêter la main les uns aux autres pour regagner la terre ; car sourd aux représentations de mes conducteurs, je voulus poursuivre ma route. Cependant la neige fondoit si rapidement, que nos chiens pataugeoient dans l'eau

sans avancer; ils toboient les uns sur les autres excédés de fatigue.

Dans le nombre de mes guides étoit un sergent que m'avoit donné M. Kokh pour ma plus grande sûreté; sa réputation d'intrépidité & d'expérience me le faisoit regarder comme ma bouffole & ma sauvegarde. L'œil incessamment fixé sur lui, j'observois ses mouvemens, sa contenance, & jusque-là il m'avoit paru d'un calme inaltérable. Au milieu des murmures de mes autres compagnons, il n'étoit point sorti de sa bouche un seul mot, il n'avoit fait aucun geste qui marquât de l'émotion. Je devois naturellement prendre ce silence pour un désaveu des craintes qu'on tâchoit de m'inspirer, & sa tranquillité pour un encouragement à continuer ma marche. Jamais je ne fus si étonné que de voir mon homme s'arrêter tout à coup, protestant qu'il n'iroit pas plus loin. Je l'interroge, je le presse de s'expliquer: «C'est trop long-temps me taire, » répond-il; retenu par un sentiment

1788,

Mai.

Le 12.

Remontrances d'un de mes guides.

1788,

Mai.

Le 13.

» d'amour-propre, de rivalité de courage,
 » j'ai toujours différé de vous faire con-
 » noître mon opinion sur le parti hasar-
 » deux que vous voulez suivre; mais plus
 » j'admire votre hardiesse, plus il est de
 » mon devoir d'empêcher qu'elle ne vous
 » soit funeste, & de vous éclairer sur les
 » périls, sur les contrariétés de tout genre
 » qui vont naître à chaque pas devant
 » vous. Déjà la plupart des rivières se
 » dégagent de leurs glaces; quand bien
 » même, ce dont je doute, vous vien-
 » driez à bout de les franchir, pensez-
 » vous qu'avant peu vous ne vous trou-
 » veriez pas surpris & enfermé par les
 » débordemens? quelle sera votre res-
 » source alors? de chercher un asyle sur
 » une montagne ou dans une forêt; se-
 » rez-vous encore assez heureux pour en
 » rencontrer. Ainsi que les habitans de
 » ces cantons (1), en pareille circonstance,

(1) Accoutumés à ces retards lorsqu'ils voyagent dans cette saison, ils courent se réfugier sur les arbres les plus élevés, & s'y fabriquent en branchages

» vous construirez-vous une cabane sur
» la cîme des arbres pour y attendre pen-
» dant des quinze & vingt jours que les
» eaux se soient écoulées? qui vous ré-
» pondra qu'elles ne s'élèveront pas au-
» paravant à la hauteur même de votre
» retraite, qu'elles ne vous entraîneront
» pas avec l'arbre qui vous portera? êtes-
» vous sûr enfin que l'abondance de vos
» provisions pourra vous préserver durant
» cet intervalle des inquiétudes de la di-
» sette? Si ce rapide exposé des malheurs
» qui vous attendent, ne suffit point pour
» vous intimider, si vous hésitez à me
» croire, partez, vous êtes le maître, j'ai
» rempli mon devoir envers vous, per-
» mettez que je vous quitte. »

Cette brusque remontrance, la prédic-
tion terrible qu'elle contenoit, ne lais-
sèrent pas de faire impression sur mon
esprit. En y réfléchissant, je sentis que je

des espèces de huttes qu'ils nomment *labazis*; mais
souvent il arrive que si les torrens manquent de les
atteindre, ils n'en périssent pas moins faute de vivres.

1788.

Mai.

Le 12.

n'avois rien à faire de mieux que de retourner sur l'heure à Okotsk, d'où je n'étois éloigné que de cinquante-cinq verstes.

Le 13.

Revenu le même soir à Medvéjé-golova, j'y restai jusqu'au lendemain quatre heures après-midi; de-là, jusqu'à la rivière Okhota, je n'essayai d'autre désagrément que celui d'aller fort lentement; mais en revanche lorsqu'il fallut la traverser, nouveaux risques & nouvelles traînes. J'avoue que je partageai celles de mes gens: je n'osois ni mesurer la largeur de la rivière (*m*), ni perdre de vue la trace de mon traîneau; la mobilité de la glace que le courant soulevoit de toutes parts, me faisoit craindre qu'elle ne pût résister au poids de tant de passagers; il me sembloit à chaque instant que l'abîme s'ouvrait sous quelqu'un de nous. Enfin, lorsque nous eûmes atteint le rivage, nous nous comptâmes les uns après les autres pour

(*m*) C'est à peu-près celle de la Seine à Paris.

nous convaincre qu'il ne nous manquoit personne, & le plaisir d'avoir échappé à ce dernier danger, nous donna des ailes pour faire le reste du chemin jusqu'à Okotsk, où nous arrivâmes le 14 à midi.

Un si prompt retour m'attira d'abord quelques plaisanteries de la part de M. Kokh & des autres officiers; chacun me rappela qu'il me l'avoit prédit, mais j'étois moins confus de la folie de ma tentative, que désespéré de son inutilité. Je calculois avec douleur que mon séjour en cette ville seroit peut-être d'un mois. Affligé par les idées les plus tristes⁽ⁿ⁾, ce ne fut qu'en

1788,
Mai.

Le 14.
Séjour à
Okotsk.

(n) Tous les contre-temps que j'avois éprouvés depuis mon débarquement au port de Saint-Pierre & Saint-Paul, se retraçoient à la fois à mon esprit; par-tout je croyois reconnoître l'ascendant invincible de la fatalité qui s'opposoit au succès de ma mission, En vain avois-je mis tout en œuvre pour faire plus de diligence: en vain mon zèle porté jusqu'à la témérité, m'avoit-il en maintes occasions fait hasarder & ma vie & le dépôt dont j'étois chargé; que j'étois encore loin de Pétersbourg! Cependant il est reconnu que dans l'espace de six mois au plus,

1788,
Mai.
Le 14.
A Okotsk.

prenant beaucoup sur moi, que je sus répondre aux démonstrations de joie & d'amitié qui me furent prodiguées. Les bons traitemens que je reçus ensuite de tous côtés, firent une si agréable diversion à mon chagrin, que je finis par n'avoir plus de mérite à la résignation.

il est possible de faire ce trajet; qu'on s'embarque en effet à Bolcheretsk au commencement de juillet sur la galiote du gouvernement ou sur un navire marchand, on peut, si l'on n'a point de temps contraires, arriver à Okotsk au bout de trois semaines ou d'un mois, & même on m'a cité des gens qui ont fait ce voyage en douze à quinze jours. D'Okotsk à Yakoutsk, avec des chevaux, c'est l'affaire d'un mois; il en faut autant, soit qu'on veuille remonter la Léna, soit qu'on préfère de la côtoyer à cheval pour gagner Irkoutsk; ainsi dans les premiers jours d'octobre on doit y être: qu'on y attende, je suppose, pendant un mois & demi l'établissement du trainage; il est bien facile dans cette saison & par cette voie, de se rendre en six semaines à Saint-Pétersbourg. Le gouverneur général d'Irkoutsk y a été en vingt-huit jours.

Il n'est point d'expressions pour peindre mon impatience & mon désespoir, quand d'après ce calcul je revenois sur la longueur de mon voyage; huit mois écoulés, & n'être encore qu'à Okotsk!

Parmi les officiers de la garnison, j'eus principalement de grandes obligations à M. Loftsoff, capitain ispravnik; il se hâta d'envoyer dans tous les environs l'ordre de rassembler sur le champ les moins mauvais chevaux & de les tenir prêts à

1788,

Mai.

Le 14.

A Okotsk.

Ordre donné
en ma faveur
par M. Loft-
soff,

A la vérité, je n'avois pas été le maître de choisir la saison, & j'avois perdu trois mois à Bolcheretsk dans l'attente du trainage; obligé en outre de faire par terre le tour de la presque île du Kamtschatka, j'avois eu à lutter contre les tempêtes & contre mille traverses plus fâcheuses les unes que les autres. Tant de retardement avoient été sans contredit aussi inévitables qu'involontaires (c'est ce qu'atteste l'écrit que m'a donné M. Kokh, & que le lecteur trouvera joint au certificat de M. Kasloff, à la fin de cet ouvrage); mais si les obstacles qu'on a rencontrés sont une justification valable, les regrets n'en sont pas moins inséparables de leur souvenir. Toujours il est affligeant de ne pouvoir faire son devoir, sur-tout lorsqu'il est prouvé que dans un autre temps, avec d'autres moyens, il eût été aisé de le remplir; mais je crois le supplice doublement cruel, quand le terme de nos travaux & de nos vœux est notre patrie & le bonheur de revoir les objets les plus chers. Telles étoient les réflexions qui m'agitèrent à mon retour à Okotsk; elles empoisonnèrent pendant plusieurs jours les plaisirs que tout le monde s'attachoit à m'y procurer.

1788,
Mai.

Le 14.
A Okctsk.

marcher au premier signal (o). Cette précaution me mettoit à portée de saisir le moment favorable dès qu'il se présenteroit, car je me flattois toujours de le voir naître plus tôt qu'on ne m'en donnoit l'espérance.

Attention de
Mad.^e Kasloff.

Madame Kasloff informée de mon retour, eut l'honnêteté de m'envoyer chaque jour de sa campagne une abondante provision de lait, qu'elle savoit m'avoir été

(o) C'étoit en effet beaucoup exiger, si l'on considère la foiblesse extrême de ces pauvres animaux, qui ne vivent tout l'hiver que de rameaux de saules ou de bouleaux. Avec une telle nourriture, quel service en attendre! pour soutenir un si long jeûne, ils ont grand besoin du repos qu'on leur accorde pendant toute cette saison; & même à l'entrée du printemps, il est peu sûr de les faire travailler avant qu'ils n'aient repris des forces par une meilleure pâture. A peine le dégel a-t-il découvert les campagnes, qu'ils s'y dispersent à l'envi. Avec quelle avidité ils se jettent sur les premiers brins d'herbe que le printemps a fait naître! ils épient, pour ainsi dire, celle qui commence à poindre; mais quelque rapide que soit la végétation, on conçoit qu'il leur faut encore bien du temps pour recouvrer leur vigueur.

conseillé par M. Allégretti, comme le seul aliment qui pût remettre ma poitrine. Je fus d'autant plus touché de cette attention, qu'il m'étoit impossible de m'en procurer à Okotsk, même au poids de l'or.

Quelques jours après, j'appris une nouvelle qui répandit dans mon cœur une vraie satisfaction. Un exprès venant d'Ingiga, annonça l'arrivée de M. Kasloff en cette ville; mais il n'apportoit aucune lettre de ce commandant, & notre joie fit bientôt place aux inquiétudes. En quel état fera-t-il arrivé à Ingiga? pourquoi n'écrit-il pas? sa santé peut-être ne le lui a pas permis. Et nous voilà à questionner tour-à-tour le courrier qui avoit beau nous rassurer, personne ne vouloit le croire; cependant la vraisemblance de ses récits, leur constante uniformité, & plus encore notre propre confiance, si naturelle lorsqu'il est question de ce qu'on désire ardemment, nous persuadèrent à la fin que nos craintes étoient vaines; & malgré la triste expérience que j'avois

1788,

Mai.

Le 14.

A Okotsk.

Avis de l'arrivée de M. Kasloff à Ingiga.

1788,

Mai.

Le 14.

A Okotsk.

Détails his-
toriques sur
le commerce
d'Okotsk.

faite des difficultés de la route & de la défaveur de la saison, aveuglé par mon attachement pour l'objet de nos alarmes, quelquefois je me déguisois à moi-même les obstacles pour me livrer à l'espérance de le revoir avant mon départ.

Okotsk étant le siège de l'administration & le principal entrepôt du commerce des Russes en ces contrées, je me trouvois véritablement à la source des connoissances sur ces matières. La société dans laquelle je vivois, m'offroit à cet égard tant de moyens d'instruction, qu'il m'eût été impossible de n'en pas profiter. Je m'appliquai d'abord à l'étude du commerce, à la recherche des causes qui ont préparé, affermi & multiplié les entreprises des colonies Russes dans ces parages. J'appelai à mon secours les personnes les plus éclairées, les négocians les plus habiles; & pour m'assurer de la fidélité de leurs rapports, souvent je les opposai les uns aux autres & aux assertions de Coxe. Qu'il me soit permis de transcrire ici les

notes que je pris à ce sujet pour mon utilité personnelle. S'il s'y rencontre quelques détails assez intéressans pour me faire pardonner la digression, je m'applaudirai de mon travail, & je croirai avoir atteint mon but.

1788,
Mai,
Le 14.
A Okotsk,

Par la conquête de la Sibérie occidentale, les Russes s'étoient mis en possession des mines fécondes qu'elle recéloit en son sein, & dont les habitans paroissent faire peu de cas : à l'extraction du fer, les vainqueurs ajoutèrent celle de l'argent, de l'or & d'autres précieux métaux, éternel objet de la cupidité des hommes. La découverte de ces nouvelles sources de richesses, enflamma le courage des conquérans; il en résulta le désir d'étendre leur domination plus loin, & leurs regards avides se portèrent au-delà d'Irkoutsk, qui, de ce côté, pouvoit servir alors de limite à cet empire.

Aux premières incursions dans les pays voisins, on reconnut, non sans regrets, qu'il n'y avoit pas les mêmes

1788,

Mai.

Le 14.

A Okotsk.

avantages à espérer : par-tout la nature s'y montrait en marâtre ; la stérilité du sol, égale à la rigueur du climat, la stupide inertie de ses sauvages habitans, pour la plupart chasseurs, pasteurs, ichthyophages, ne promettoient pas de grandes ressources à l'industrie ; tout sembloit fait plutôt pour repousser les idées de spéculations. Cependant l'avarice ingénieuse fut encore y trouver des trésors à s'approprier ; à l'aspect des vêtemens de ces peuples, elle pensa sur le champ à les en dépouiller, calculant la possibilité d'y réussir par la séduction des échanges, & le profit immense que lui procureroit cette branche de commerce, si elle parvenoit à s'en emparer.

En s'avancant davantage dans l'est de l'Asie, on remarqua que les fourrures devenoient plus belles ; c'en fut assez pour persuader à la Russie qu'il convenoit à ses intérêts & à sa gloire, d'assujettir à ses loix toutes les parties de cette vaste contrée. Jusque-là elles avoient été le théâtre

théâtre des pirateries d'un ramas de Cosaques & de Tartares, auxquels s'étoient joints quelques Russes animés du même esprit de brigandage. Le succès de leurs tentatives se répandit de proche en proche ; l'appât du gain appela un plus grand nombre d'émigrans, dont l'audace s'accrut en proportion de la résistance que leur oppoient les indigènes. En vain la nature avoit-elle placé ceux-ci dans des déserts arides, au milieu des forêts, où leur indépendance paroissoit hors d'atteinte ; en vain les frimats, les montagnes & des mers glacées lui servoient de remparts ; il n'en est point d'insurmontables pour l'ambition, la fureur des conquêtes & la soif des richesses. Le courage des naturels renouveloit chaque jour les combats, mais il ne put les sauver de l'oppression ; les vainqueurs renaissoient, pour ainsi dire, à mesure qu'il en périssoit dans ces luttes sanglantes. De fréquens renforts, avoués par le gouvernement, venoient réparer ces pertes ; ils

1788.

Mai.

Le 14.

A Okotsk.

1788,

Mai.

Le 14,

A Okotsk.

empêchoient que les vaincus eussent le temps de revenir de la surprise & de la honte d'avoir cédé à une poignée d'étrangers dont les usurpations s'étendoient à chaque victoire. Déjà la force de leurs armes les avoit rendus maîtres de tout le territoire jusqu'à Okotsk; & dans le nord, ils avoient poussé leurs courses jusqu'à la rivière Anadir.

Pour assurer tant d'avantages, il falloit un système de domination & de commerce; aussitôt des forts furent construits, des villes s'élevèrent. Ces établissemens, tout misérables qu'ils étoient, ouvroient un asyle aux commerçans Russes & autres qui avoient appris la route de ces provinces; fatigués du trajet ou de leurs périlleuses expéditions, ils pouvoient s'y réfugier ou y puiser des secours contre les insultes des habitans primitifs, toujours prêts à secouer le joug & à user de représailles.

En effet, indépendamment des vexations de toute espèce exercées contr'eux,

fans doute à l'insçu d'une cour dont ils venoient de se rendre tributaires, souvent encore avoient-ils à souffrir des trahisons, des cruautés, & tous les excès auxquels peuvent se porter des conquérans féroces, entraînés par l'ivresse des succès, par l'abus des richesses & du pouvoir, & par l'espérance de l'impunité. En se livrant à ces horreurs, les particuliers étoient enhardis par l'exemple des supérieurs, même des officiers préposés pour arrêter ces désordres; ils devinrent enfin si grands, qu'ils provoquèrent la sévérité du souverain. Le produit des douanes n'arrivoit plus à son trésor avec la même abondance; les tributs se perdoient ou s'altéroient en passant par les mains chargées de les percevoir; de-là ces fréquens changemens des chefs, dont les vices ou l'ineptie étoient justement accusés, & méritoient au moins un prompt rappel; de-là l'indiscipline des troupes, l'insubordination parmi les colons, les délations journalières, les meurtres & tous les crimes qu'enfante l'anarchie.

1788,

Mai.

Le 14.

A Okotsk.

1788.
Mai.
Le 14.
A Okotsk.

Il en arriva de même au Kamtschatka, après qu'un chef de Cosaques (*p*) eut réduit les peuples de cette péninsule à se présenter d'eux-mêmes au joug de la Russie. Combien il fut d'abord appesanti sur leurs têtes ! que de troubles ! que de déprédations ! que de révoltes ! Cette guerre intestine & cruelle ne cessa que lorsqu'on eut pourvu à une meilleure administration.

Un nouvel ordre de choses s'établit ; les droits des indigènes furent plus respectés, les taxes moins arbitraires, les devoirs mieux remplis. Dégagé des entraves qui l'environnoient, le commerce commença à prospérer, les spéculations s'agrandirent ; de riches négocians Russes envoyèrent leurs facteurs à Okotsk, & cette ville devint la métropole des autres places de commerce qui se formèrent successivement. L'avantage de sa position au centre des provinces conquises, lui valut cette préférence, & fit oublier la

(*p*) Voyez Coxe, chap. 1.^{er}

petitesse de son port : mais la navigation se bornoit presque au cabotage ; les bâtimens n'étoient pour la plupart que des galiotes qui faisoient la traite au Kamtschatka.

Les cargaisons qu'elles rapportoient, c'est-à-dire, ces pelleteries précieuses tirées des mains des habitans par la voie des échanges ou de l'impôt, étoient ensuite envoyées dans l'intérieur de l'empire, où la vente s'en faisoit sous les yeux de la cour, & en grande partie pour son compte. Le caprice des acheteurs nationaux & étrangers, étoit le seul arbitre des enchères ; l'art des vendeurs consistoit à hausser le prix de leurs marchandises ; mais l'adresse des uns & l'émulation des autres ne produisoient de bénéfice réel qu'au gouvernement, par les droits énormes qui lui reviennent sur tout ce qui se vend, comme sur tout ce qui s'achette.

Cependant Okotsk fleurissoit ; le nombre des navires marchands qui sortoient de sa rade, ou qui y rentroient, augmentoit

1788,
Mai.
Le 14.
A Okotsk.

1788.

Mai.

Le 14.

A Okotsk.

de jour en jour : de plus grandes liaisons firent naître de plus grandes vues.

Des caravanes Russes, en s'éloignant de la Sibérie, étoient parvenues de désert en désert, de fleuve en fleuve, jusqu'aux frontières de la Chine. Après des démêlés très-vifs, après plusieurs traités enfreints & rompus, il fut enfin arrêté que les deux nations trafiqueroient ensemble sur la frontière. Ce privilège qu'aucun autre voisin de l'empire Chinois n'avoit encore obtenu, étoit fait pour donner au commerce Russe (*q*) une extension infinie.

Aussi les négocians n'eurent pas plutôt connu cette nouvelle porte pour le débit de leurs fourrures, qu'ils pensèrent aux

(*q*) Ce seroit peut-être ici où je devrois placer les renseignemens qui me furent donnés en même temps sur l'origine, les progrès & la nature des liaisons de ces deux empires ; mais comme les caravanes envoyées par les Russes à Kiatka, se rassemblent ordinairement à Irkoutsk, il me paroît convenable de remettre à rendre compte de ce commerce à mon arrivée en cette dernière ville, où je pourrai acquérir des éclaircissens encore plus exacts.

moyens de s'en procurer en plus grande quantité. Leurs bâtimens confiés à des pilotes choisis sur les vaisseaux de la couronne, se portèrent à l'est du Kamtschatka. Ces navigateurs, plus hardis qu'éclairés, eurent un bonheur auquel ils n'eussent jamais dû prétendre; non-seulement ils trouvèrent des îles inconnues, mais ils revinrent de leurs courses avec des cargaisons si considérables, des pelletteries si belles, que la cour de Pétersbourg crut devoir s'occuper plus particulièrement de ces découvertes.

Déterminée à les suivre, dans l'espoir de compter un jour ces îles au nombre de ses possessions, elle remet l'exécution de ses desseins à des officiers de marine plus expérimentés, tels que Behring, Tchirikoff, Levacheff & autres non moins célèbres. Les uns arment & s'embarquent à Okotsk, les autres partent du port d'Avatcha ou Saint-Pierre & Saint-Paul, à la pointe du Kamtschatka; tous parcourent à l'envi le vaste archipel

1788,
Mai.
Le 14.
A Okotsk.

1788,
Mai.

Le 14.
A Okotok.

qui s'ouvre devant eux, tous marchent de découvertes en découvertes. Les îles de Cuivre, de Behring, celles aux Renards, les Aleutiennes, sont reconnues tour à tour; & de nouveaux tributs enrichissent le trésor de la couronne. Après avoir erré long-temps sur ces mers, ces heureux Argonautes arrivent sur les côtes d'Amérique. Une presqu'île (celle d'Alaxa) se présente à leurs regards; descendus à terre, ils y apprennent qu'elle fait partie d'un grand continent; tout leur indique que ce doit être le nouveau monde, & pleins de joie, ils reprennent la route de leur patrie.

A peine eurent-ils rendu compte du succès de leur voyage, prouvé par les utiles observations qu'ils rapportoient, que les vues du commerce se tournèrent avec avidité vers une région où on lui assuroit des ressources inépuisables. Des comptoirs Russes s'établirent à Alaxa (*r*).

(*r*) Je n'entre point dans les détails sur la manière dont ces établissemens se sont faits. Malheu-

& l'immenfité des bénéfices a toujours entretenu depuis, malgré l'éloignement, la plus active communication entre les facteurs & leurs commettans : voici comment la traite se fait à Okotsk, d'où nombre de vaiffeaux s'expédient chaque année pour l'Amérique.

1788,
Mai.
Le 14.
A Okotsk.

Dès qu'un négociant se propose de faire ce voyage en personne ou par quelqu'un de ses agens, il demande l'agrément du commandant, & rarement lui est-il refusé.

reusement les Russes ne s'y montrèrent ni plus intègres, ni plus humains qu'on ne les a vus dans leurs précédentes conquêtes; & je voudrois qu'i dépendît de moi de tirer pour jamais le rideau sur les scènes d'horreurs qu'ils répétèrent à leur arrivée en ces climats; mais les injustices & infidélités des chefs, pilotes, négocians & matelots, ont donné lieu à tant de réclamations, à tant de procès, tant d'auteurs en ont parlé, qu'inutilement les passerois-je sous silence. On fait sur-tout que plusieurs équipages de navires employés à cette traite, ont été accusés d'avoir pris plutôt qu'acheté les fourrures qu'à leur retour ils se faisoient doublement payer. Non contents d'arracher aux malheureux indigènes ces fruits de leur courage & de leurs peines, tantôt ils les contraignoient de faire sous leurs yeux & à

1788,

Mai.

Le 14.

A Okotsk.

La cargaison du navire est divisée par actions, en achette qui veut: le nombre des actions ne s'élève qu'à la somme fixée pour les frais d'armement & pour l'acquisition des marchandises de traite, qui consistent en étoffes, ferrures, verroteries, mouchoirs, eau-de-vie, tabac & autres objets estimés des sauvages. Les officiers & matelots n'ont point d'appointemens, mais dans la cargaison il leur est assigné une part, qu'on nomme *paï*. Les courses

leur profit, la chasse aux loutres, aux castors, aux vaches marines, aux renards, &c. tantôt ils chassoient eux-mêmes par excès de défiance ou de rapacité. D'après une telle conduite, on est porté à les croire coupables d'excès encore plus révoltans. Comment en effet supposer qu'à une si grande distance, les instructions & les menaces du souverain aient pu toujours prévenir les crimes! l'expérience n'a que trop démontré, principalement dans l'étendue de l'empire Russe, que l'autorité s'affoiblit à mesure qu'elle s'éloigne de son centre. Combien il lui faut d'années de vigilance & de sévérité pour se faire mieux obéir & pour réprimer les abus! C'est à quoi travaille depuis long-temps l'administration actuelle, & il est à présumer que ses efforts n'ont pas été inutiles.

durent des trois, quatre & six ans, & toujours la cupidité conduit dans les endroits les moins visités, ou tente d'en découvrir d'autres (*f*).

1788,
1788
Le 14.
A Okotsk.

A leur retour, les vaisseaux sont soumis à une visite rigoureuse; d'après la facture du chargement, les armateurs payent au fisc les droits qu'il s'est attribué sur tous les effets qui peuvent composer la cargaison; elle est ensuite évaluée, & par une égale répartition, chaque actionnaire reçoit en nature ou autrement; le montant de sa mise (sauf les avaries & les non valeurs), & sa part au bénéfice, s'il en existe. On sent que le hasard décide

(*f*) Tel étoit même le projet d'un négociant de ma connoissance, qui en attendoit les plus grands avantages. La carte du voyage de Cook à la main, il comptoit entrer dans la rivière qui porte le nom de ce célèbre navigateur, puis prolonger sa course jusqu'aux environs de la baie de Nootka. S'il vient à bout d'exécuter son plan, il est possible qu'il ne soit pas tout-à-fait trompé dans ses espérances; & peut-être un jour ses compatriotes devront-ils à son intelligence & à son courage, la connoissance de nouvelles sources de fortune.

1788,

Mai.

Le 14.

A Okotsk.

à peu-près seul de la quotité du dividende ou du déficit; enfin, partie des marchandises est mise en vente à Okotsk, & partie est transportée à Yakoutsk, & de-là à Irkoutsk, d'où elles vont à Kiakhta, tenter les acquéreurs Chinois.

Administra-
tion.

L'administration ne méritoit pas moins d'examen que le commerce. Pendant mon séjour au Kamtschatka, dont tous les tribunaux relèvent de ceux d'Okotsk, ainsi que je l'ai déjà dit, j'avois été à même de recueillir sur cette matière des notions (t) assez étendues. Il me restoit à observer de plus près la discipline de la garnison & la police de la ville, qui m'ont également étonné.

Je croyois voir une milice effrénée, telle qu'elle fut autrefois, c'est-à-dire, une bande de Cosaques farouches, brigands par caractère, & ne connoissant d'autres loix que leur caprice ou leur intérêt. Il ne se passoit pas de jour qu'il

(t) Voyez la première partie, pages 138 & 140.

n'en désertât quelques-uns avec armes & bagages; souvent même les magasins étoient pillés par cette soldatesque insolente. En vain les agens de l'autorité s'armoient de rigueur pour arrêter & les désertions & ces brigandages; en vain tous les coupables qu'il étoit possible de saisir, subissoient le supplice des *battogues* ou *baguettes*, & les autres punitions en usage dans les troupes Russes; il se trouvoit de ces malheureux si endurcis aux coups ou si incorrigibles, qu'ils encouroient le lendemain de nouvelles peines, sans que jamais de plus rudes châtimens pussent les contenir ni en imposer aux autres. Aujourd'hui cependant cette garnison est soumise à une discipline encore plus sévère, & les exemples de l'insubordination sont plus rares. Sans contredit on doit des éloges aux réformateurs dont la patience & l'habileté ont déjà opéré ce bien.

La police a dû exiger de leur part les mêmes soins; il n'étoit pas aisé de l'établir au milieu d'une ville qui compte parmi

1788,
Mai.
Le 14.
A Okotisk.

1788,

Mat.

A Okotsk.

ses habitans un grand nombre d'exilés. La plupart ont mérité les flétrissures ineffaçables que la main de la justice imprima sur leurs têtes criminelles, & le reste condamné aux galères, médite sans cesse, en se traînant aux travaux du port, quelques moyens de briser ses fers impunément. Parfois il s'en échappe, & malheur aux lieux où se portent ces forçats! mais la vigilance continuelle du commandant ne leur laisse pas long-temps cette funeste liberté; bientôt ils sont repris, punis; des chaînes plus pesantes les environnent & répondent aux citoyens honnêtes qui vivent à côté de ces scélérats, de la sûreté publique. La conduite de M. Kokh en ces occasions m'a paru aussi sage que ferme; à l'esprit de modération qui fait le fond de son caractère, il allie la plus inflexible sévérité.

Les Lamoutes, les Toungouffes & les Yakoutes ne laissent pas de donner aussi du travail à l'administration, soit par les plaintes qu'ils font naître, soit par leurs

fréquentes insurrections, sur-tout lors de la perception des impôts. Ce détail important est confié à M. Loffsoff, capitaine-*ispravnik*; par son activité & sa prudence, il fait pacifier les troubles, accommoder les différends, & faire exécuter sans violence les décrets de la souveraine. J'ai été à portée de juger combien tous les gens du pays étoient satisfaits de sa gestion.

C'est dans cet état prospère que j'ai trouvé ce département. Puissé le témoignage que je m'empresse de rendre en sa faveur, être opposé aux premières relations, & mettre le lecteur en garde contre le préjugé défavantageux qu'a pu lui laisser le tableau des vices de l'ancien gouvernement ! On doit au moins cette justice au nouveau, que s'il règne encore quelques abus dans l'administration, il s'applique sans relâche à les corriger à mesure qu'ils sont reconnus.

Il couroit depuis peu le bruit (j'ignore sur quel fondement) que la cour pensoit

1788,

Mai.

Le 14.

A Okotsk.

Projet
de translation
des habitans
d'Okotsk.

1788.
Mai.
Le 14.
A Okotsk.

à transférer les habitans d'Okotsk ou à Oudskoï, ou dans quelque autre endroit voisin. Si véritablement c'est-là son intention, j'imagine qu'elle aura senti la nécessité d'avoir sur ces côtes une ville plus considérable, & que la commodité du site, la grandeur & la sûreté du port détermineront son choix pour l'emplacement.

Détails sur
l'expédition
de M. Billings.

J'ai promis des détails sur la mission de M. Billings: j'ai dit que ses deux navires se construisoient dans les chantiers d'Okotsk, mais je serois fort embarrassé de dire aussi vers quels lieux ils feront voile. Il m'a été impossible de percer ce mystère; tout ce que je fais, c'est que M. Billings, sur sa réputation & les preuves de talent qu'il a données dans un des voyages du capitaine Cook son compatriote, a été appelé en Russie avec le grade de capitaine de vaisseau, pour commander une expédition secrète, qu'on présume avoir pour but quelque découverte. Les pouvoirs qui lui ont été accordés,

accordés, paroissent des plus étendus. Des matériaux, des ouvriers, des matelots, tout ce qui pouvoit lui être nécessaire lui a été fourni par la cour.

Pour plus de célérité, M. Billings avoit partagé son monde; une partie fut envoyée à Okostk sous les ordres de M. Hall son lieutenant, pour la construction des deux vaisseaux, tandis qu'avec le reste il gagna la mer glaciale sur de fortes chaloupes & d'autres embarcations qu'il avoit fait construire à la hâte dans la rivière Kolumé.

Personne ne savoit encore l'objet de cette première course, chacun se perdoit en conjectures. Les plus raisonnables s'accordoient à soupçonner que ce navigateur avoit tenté de faire le tour de cette partie de l'Asie depuis la Kolumé, & de doubler le cap Svetoï, cherchant un passage pour revenir à Okotsk par la mer du Kamtschatka; mais si tel a été son projet, il est vraisemblable qu'il a rencontré dans l'exécution, des obstacles

1788,

Mai.

A. Okotsk.

insurmontables, puisqu'au bout de quelques mois d'une navigation pénible, il est rentré dans la rivière Kolumé, & venoit de se rendre à Yakoutsk.

Les travaux conduits par M. Hall à Okotsk, avoient été suspendus pendant une grande partie de l'hiver, mais ils furent repris pendant mon séjour, & suivis avec chaleur. Déjà le corps d'un vaisseau étoit achevé, & la quille de l'autre placée dans le chantier. Les cordiers, forgerons, charpentiers, voiliers, calfats (*u*), avoient des ateliers séparés. La présence des officiers inspecteurs réveillait sans cesse le zèle des ouvriers. Malgré l'extrême diligence que j'ai vu mettre de tous côtés dans cette construction, je

(*u*) Tous venus de Russie, ainsi que les maîtres d'équipages & les gabiers. Cependant pour compléter le nombre nécessaire de matelots, M. Hall étoit obligé de faire des recrues; & les ordres dont il étoit porteur, étoient si précis, qu'à sa première réquisition, le commandant lui fournissoit tous les secours d'hommes & de matériaux dont il avoit besoin.

doute que ces navires puissent être en état d'appareiller d'ici à deux ans.

Jamais la rivière Okhota ne s'étoit débarrassée de ses glaces plus tard que le 20 mai ; cette année, au grand étonnement des habitans, la débâcle n'eut lieu que le 26 après midi. C'est un spectacle pour la ville, & j'y fus appelé comme à une partie de plaisir ; mais dans l'idée que ce ne pouvoit être autre chose que ce que j'avois vu à Pétersbourg, je montrai aussi peu d'empressement que de curiosité. On redoubla d'instance, & je me laissai conduire au rivage ; la foule y étoit déjà : je fus entouré sur le champ de gens qui s'extaisoient en chœur à l'aspect des glacons énormes que la rapidité du courant soulevoit de toutes parts. Ils s'entrechoquoient avec bruit, s'entassant les uns sur les autres. Un instant après, de longs gémissemens frappèrent mon oreille ; je cherche d'où partent ces cris, & je vois une troupe d'hommes & de femmes, courir comme des désespérés sur la rive :

1788,
Mai.
A. Okotsk.
Débâcle
de la rivière
Okhota.

1788,
Mai.
A Okotsk.

je m'approche en tremblant, persuadé qu'il y a quelque malheureux enfant prêt à périr; je suis bientôt défabusé.

Une quinzaine de chiens étoient cause de ce trouble; leurs maîtres, par pitié ou par avarice, se lamentoient de concert sur le sort de ces pauvres animaux, dont la perte paroissoit certaine. Assis tranquillement sur les glaçons qui les emportoient, ils regardoient d'un air étonné, la foule rangée le long du rivage; ni les clameurs, ni les signes de tout ce monde, ne purent les faire sortir de leur immobilité. Deux seulement eurent l'instinct de chercher à se sauver; ils parvinrent, non sans peine, à l'autre bord: le reste disparut au bout de quelques minutes; une fois en pleine mer, il y aura infailliblement trouvé la mort.

Ce furent les seules victimes de la débâcle; mais les effets ont été parfois si terribles, qu'on déménage chaque année toutes les maisons voisines (x) de la rivière.

(x) On a vu dans la description d'Okotsk, que

Des débris épars sur le rivage, attestent qu'il y en a eu beaucoup de renversées par ce funeste événement. On m'a assuré qu'en plusieurs années, il avoit détruit près d'un quart de la ville.

On y attendoit avec impatience que cette rivière reprît son cours: il étoit temps que la pêche, devenue possible, fournît des ressources contre la disette qui commençoit à se faire sentir. Les provisions de poisson faites l'été précédent, avoient été peu abondantes, & se trouvoient presque épuisées. Celles de farine étoient pareillement fort avancées; ce qui en restoit, se vendoit à un prix si haut, que le peuple ne pouvoit en approcher. Dans cette extrémité, l'humanité de M. Kokh se signala. Il y avoit de la

1788,
Mai.

A Okotsk.

Disette
causée par
la longueur
de l'hiver.

ces bâtimens composent le quartier des marchands. Dans leur effroi, ils avoient démonté toutes leurs boutiques, pour les transporter dans la place du Gouvernement: c'est-là qu'ils résolurent de s'établir désormais; en conséquence, on se mit en devoir d'y reconstruire leurs baraques, dont le nombre fut considérablement augmenté.

1788.

Mai.

A Okotsk.

farine de seigle en réserve dans les magasins de la couronne, & il la donna à la classe indigente des habitans. Ces distributions leur procurèrent quelque soulagement, mais il ne fut pas de longue durée. M. Kokh, qui recevoit tous les jours plusieurs personnes de la ville à sa table, se vit réduit lui-même à faire usage du peu de comestibles qu'il avoit gardés de l'année dernière. A la fin, nous ne mangions que du beuf séché au soleil. Pour avoir de la viande fraîche, M. le major envoya chasser aux rennes & aux argalis, mais on ne lui en rapporta qu'une seule fois.

La débâcle finie, il fit aussitôt jeter la seine. J'étois là avec une grande partie de la ville, & selon moi, ce spectacle valoit bien l'autre : il n'est point de termes pour rendre le saisissement, le plaisir de cette multitude de témoins au premier coup de filet; il amena une quantité prodigieuse de petits poissons, comme éperlans, harengs &c. à cette vue, la joie,

les cris redoublèrent; les plus affamés furent les premiers servis; on leur abandonna tout le produit de cet heureux début. Je ne pus retenir mes larmes en considérant l'avidité de ces malheureux; des familles entières se disputoient le poisson, & le dévorèrent tout cru sous nos yeux.

A ces pêches, qui de jour en jour devinrent plus copieuses par la rentrée du saumon (*y*) & autres gros poissons dans ces rivières, succéda la chasse aux oiseaux aquatiques (*z*) qui revinrent bientôt en couvrir la surface; ce fut un nouveau moyen de subsistance pour les habitans.

Cependant la saison avançoit, & malgré des bruyards très-fréquens, nous vîmes, par intervalles, luire quelques beaux jours.

1788,
Mai.
A. Okotsk.

Préparatifs
pour mon
départ.

(*y*) La préparation du saumon se fait ici comme au Kamtschatka.

(*z*) Je crois avoir déjà rendu compte de la manière dont se fait cette chasse, très-facile dans le temps de la mue de ces oiseaux. Le bâton est la seule arme avec laquelle on les attaque.

1788

Juin.

A. Okotsk.

Ils nous sembloient d'autant plus précieux, que dans la nuit du 29 il tomba deux pouces de neige, & qu'il gela un degré au dessous de zéro. Les eaux s'écoulèrent peu à peu, mais on n'apercevoit aucun indice de végétation. Quelques brins d'herbe pourrie, triste fruit des derniers efforts de la nature, à la fin de l'automne passé, étoient la seule nourriture que la terre offrit aux chevaux, en attendant celle que leur promettoit le retour du printemps.

Déjà je brûlois de partir, & quoique je ne pusse me dissimuler le mauvais état dans lequel devoient être encore ces animaux, je pressai M. Kokh de faire promptement rassembler tous ceux qui avoient été arrêtés pour moi, étant décidé à me mettre en route le 6 juin au plus tard. Ses ordres furent ponctuellement exécutés; & grâce à ses soins, aux bontés de madame Kasloff, aux libéralités de plusieurs amis que je laissai dans cette ville, je me trouvai tout-à-coup

d'amples provisions de biscuit & de pain. Sans le souvenir de la disette que nous venions d'éprouver, je n'eusse été que flatté de ces présens : mais l'idée que j'allois me nourrir des sacrifices de l'amitié, bleffoit ma délicatesse, & il m'en coûta cruellement pour me résoudre à garder ce que je ne pus faire reprendre ; car plus je fis de difficultés, plus j'essuyai de plaintes & d'instances auxquelles il fallut enfin céder.

La veille de mon départ fut consacrée aux adieux. J'eus la satisfaction d'apprendre que M. Loftsoff pensoit à m'accompagner jusqu'à Moundoukann. Des affaires relatives à sa construction y appeloient aussi M. Hall, qui se disposa sur l'heure à s'y rendre avec nous. Je ne m'attendois pas à un autre compagnon qui m'étoit doublement cher ; M. Allegretti m'annonça le soir qu'il s'étoit arrangé pour me conduire jusqu'à la croix d'Yudoma : quelles furent ma surprise & ma reconnoissance, lorsque je fus que son attachement

1788;

Jun.

A. Okotsk.

88,
Juin.

pour moi étoit le seul motif de son voyage! De mes deux soldats, Golikoff seul me suivit; Nedarézoff resta à Okotsk, mais j'emmenai son père qui me fut donné pour me servir de pilote sur la rivière Yudoma. Nombre d'ouvriers, ainsi que j'en étois convenu avec M. Kokh, devoient partir aussitôt après nous, pour venir réparer sous mes yeux les bateaux qui seroient trop endommagés, afin de ne pas m'exposer à de nouveaux dangers ou à de plus grands retards.

Le 6.
Départ
d'Okotsk.

Tous mes préparatifs étant achevés, je m'arrachai des bras de M. Kokh. Par honneur, plusieurs des habitans me menèrent hors des portes de la ville, où nos chevaux nous avoient devancés; là, nous nous séparâmes en faisant encore des vœux les uns pour les autres, & j'aime à me persuader que mes hôtes, en me quittant, emportèrent la certitude de n'avoir pas obligé un ingrat.

A l'aspect du courrier que je devois monter, je reculai d'horreur & de com-

passion. Jamais je n'avois rencontré semblable haridelle ; des flancs décharnés & caves, une croupe étroite & pointue où l'on comptoit tous les os, le cou allongé, la tête entre les jambes, des jarrets mal assurés, voilà le portrait fidèle de ma monture : qu'on juge de l'encolure des autres chevaux, le mien passoit pour un des moins mauvais. La selle me parut se rapprocher des nôtres. Celles des porteurs de nos bagages étoient plus petites, en bois & à jour ; sur le sommet de ce bât s'élevoient deux bâtons en croix, auxquels on avoit suspendu & attaché les charges (a), en observant d'en rendre le poids égal de chaque côté, car la moindre

1788,
Juin.
Le 6.

(a) C'étoient des sacs de cuir & des porte-manteaux ; ils ont cela de commode, que les côtés du cheval n'en peuvent être blessés. Leur poids est ordinairement de cinq pouds ou deux cents livres, & jamais il n'excède six pouds ou deux cent quarante livres, On nomme ces charges *viouki*, & leurs porteurs *vioufchni-loschadei*. Lorsque les effets sont moins lourds ou d'un plus petit volume, on les place sur le dos de l'animal, & on les y attache avec une corde de crin qui passe sous le ventre.

1788,

Juin.

Le 6.

Saline à
trois lieues
d'Okotsk.

disproportion eût bientôt fait perdre l'équilibre aux pauvres bêtes.

Ce fut dans ce piteux équipage que notre caravane se mit en marche. Pour se consoler de sa lenteur, chacun s'égayait aux dépens de sa monture. A douze verstes d'Okotsk, on me montra sur le bord de la mer une saline assez considérable; les hommes qui y travaillent sont tous des malfaiteurs ou gens repris de justice. Au-delà de cette maison nous laissons la mer sur notre gauche, pour côtoyer pendant quelque temps l'Okhota,

Note sur
l'Okhota, &
détails sur ma
route.

Si la débâcle de cette rivière cause tant d'alarmes dans la ville, les débordemens ne sont pas moins fatals aux environs; sort-elle de son lit, non-seulement elle inonde les terres qui l'avoisinent, mais devenue torrent, elle s'enfle davantage à mesure qu'elle s'étend. On prétend qu'on a vu ses eaux s'élever à deux pieds au-dessus de la cime des plus grands arbres. On peut supposer d'après cela, quels sont ses ravages; ce qu'il y a de

certain , c'est que j'ai trouvé dans les forêts des ravins d'une profondeur effrayante, qu'on m'a dit être son ouvrage.

1788 ,
Juin.
Le 6.

Près d'arriver à Medvéjé-golova , mon cheval s'abattit sous moi sans qu'il fût possible de le faire relever ; heureusement j'avois à temps quitté la selle , & je ne fus pas entraîné dans sa chute. La bête resta sur la place (b), où sans doute elle

(b) La perte de ces animaux ne paroît pas affecter vivement les Yakoutes ; il ne leur vient pas même en idée de chercher à leur porter du secours. Dès qu'ils refusent service ou qu'ils tombent de foiblesse & de fatigue , on les abandonne à leur malheureux sort ; aussi les chemins sont-ils semés de leurs cadavres , la pâture des ours , qui ne lâchent prise, que lorsqu'il n'en reste plus que les os. De dix pas en dix pas , nous rencontrions de ces squelettes de chevaux , & jusqu'à la croix d'Yudoma , je crois en avoir vu plus de deux mille. Mes conducteurs m'apprirent que la plupart avoient péri l'année précédente dans le transport d'Yakoutsk à Okotsk , de divers matériaux destinés à l'expédition de M. Billings ; les débordemens les avoient surpris , & à peine les conducteurs avoient-ils pu se sauver. Une partie des charges étoit encore sous des espèces d'angars & de ces labazis dont j'ai parlé , où les voyageurs déposent leurs effets jusqu'à ce que

1788,

Juin.

Le 7.

expira quelques heures après. Il nous restoit encore onze chevaux; je fus remonté dans l'instant, & gagnai le village sans autre accident.

Le lendemain à neuf heures du matin, nous en sortîmes pour traverser à gué la rivière Okhota, dont nous cessâmes de suivre le cours. Je remarquai çà & là sur mon chemin, des yourtes Yakoutes à une assez grande distance les unes des autres; rarement on en voit plusieurs réunies.

Le penchant de ces familles à s'isoler de la sorte, ne tiendrait-il pas à un motif d'intérêt de première considération pour ce peuple? Les chevaux étant son unique richesse, si les propriétaires (il en est qui en possèdent mille & plus) pensoient à rapprocher leurs habitations, comment pourvoir à la nourriture de leurs nombreux haras? les pâturages des environs

l'écoulement des eaux leur permette de les venir retirer. On m'ajouta que chaque année les Yakoutes perdoient ainsi quatre à cinq mille chevaux, dans la traite des objets de commerce dont ils se chargent.

feroient bientôt épuisés. Pour y suppléer, il faudroit donc envoyer les troupeaux au loin, & que d'inconvéniens pourroient en résulter, soit par la négligence, soit par les infidélités des gardiens.

1788,

Juin.

Le 7.

Arrivés à Moundoukann, nos chevaux étoient si fatigués, que nous y passâmes la nuit & toute la journée du 8. J'ai dit plus haut (c), que ce village est à vingt verstes de Medvéjé-golova; il donne son nom à la rivière sur laquelle il est situé.

Le 8.

Au point du jour, je me séparai de M.^{rs} Hall & Loftsoff qui devoient rester en ce lieu. D'abord je gravis une haute montagne nommée *Ourak*, dont le sommet étoit encore couvert de neige; nos chevaux en eurent jusqu'au ventre, & souffrirent beaucoup dans ce passage.

Le 9.

Au pied de cette montagne coule la rivière qui porte le même nom. Aussi large que profonde, elle n'est pas moins rapide; sur le bord est une yourte qu'on

(c) Voyez mon premier départ d'Okotsk, page 195.

1788,

Juin.

Le 9.

me dit être habitée par des gens qui font métier de bateliers, mais en ce moment ils étoient tous dehors, peut-être à la chasse; leur demeure ouverte annonçoit qu'ils n'étoient absens que depuis peu de jours.

Ennuyés de les appeler & de les attendre, nous mîmes à l'eau le bateau le moins délabré de ceux qui se trouvoient attachés sur le rivage, A force de chercher, nous découvrîmes des avirons; on déchargea & débâta les chevaux, les bagages furent portés dans le bateau qui nous conduisit tour-à-tour à l'autre bord. Restoient nos coursiers, & je tremblois qu'ils ne pussent y parvenir à la nage. La sécurité de mes Yakoutes à cet égard me parut inconcevable; à coups de gaule ils les forcèrent de descendre à l'eau: le bateau alloit en avant pour les diriger, tandis qu'un des conducteurs resté à terre les accabloit de pierres, & les effrayoit par ses cris pour les empêcher d'y revenir. Au bout d'une demi-heure ils nous rejoignirent

rejoignirent fains & saufs; dans l'instant ils furent sellés, rechargés (*d*), & nous reprîmes notre marche.

1788,
Juin.

Le 9.

La foiblesse de nos chevaux nous contraignit de faire halte à vingt-cinq verstes de Moundoukann, dans l'endroit qui leur offroit le plus de pâture, & où les traces d'ours étoient plus rares.

Après un jeûne de six mois, c'est-à-dire, après l'hiver, on conçoit combien leur voracité est redoutable. Sortis de leurs tanières, ils se répandent dans les campagnes; & à défaut de poisson, qui n'abonde pas encore dans les rivières, ils se jettent avec furie sur tous les animaux qui se présentent, & principalement sur les chevaux. Nous étions obligés de songer pour nous-mêmes aux moyens de les écarter : voici le tableau de nos pré-

(*d*) Les Yakoutes ont une telle habitude de cet exercice, qu'ils défieroit le palefrenier le plus expéditif. Ils attachent les chevaux de transport trois par trois à la queue les uns des autres, & une seule courroie sert à les mener tous.

Partie II.^e

Q

1788.
Juin.

Le 9.

Haltes des
Yakoutes.

cautions, d'après lequel le lecteur pourra se faire une idée de nos haltes.

L'emplacement choisi, les chevaux étoient débarrassés de leurs charges, & on les laissoit paître en liberté; à l'entour de notre petit camp, nous allumions des feux d'espaces en espaces, puis avant d'entrer dans ma tente, je tirois plusieurs coups de fusil. On m'avoit assuré que le bruit & l'odeur de la poudre faisoient fuir les ours. A la pointe du jour, on rassembloit nos chevaux; s'il s'en étoit éloigné quelques-uns, les cris de mes Yakoutes les ramenoient aussitôt: ils ont en cela le même talent que les Korïaques pour leurs rennes.

Le 10.

Surpris de voir continuellement des crins de chevaux suspendus à des branches d'arbres, j'en demandai la raison, & je sus que c'étoient des offrandes faites par les gens du pays aux dieux des bois & des chemins. Mes guides avoient leurs endroits favoris, où ils alloient pieusement déposer de semblables dons. Cette super-

stitution a du moins ce point d'utilité, que les tributs qu'elle paye, peuvent servir d'indication des routes.

1788,
Jan-

Dans la journée précédente, nous avions traversé à gué plusieurs bras de la rivière Ourak, qui se ramifie à l'infini ; aucun ne nous avoit arrêtés. Le 11, vers les cinq heures après midi, nous rencontrâmes de nouveau cette rivière ; sa largeur n'étoit pas très-considérable, & sans la pluie (e) que nous eûmes jusqu'au soir, & qui l'avoit extrêmement grossie, nous n'eussions pas balancé à la franchir comme la veille. Le chef de mes conducteurs me représenta qu'il y voyoit du danger ; mais on m'avoit prévenu qu'au moindre obstacle, si j'avois la foiblesse de céder à leurs conseils, ils étoient gens à me presser de faire halte en plein midi, bien plus pour se reposer

Le 11.

(e) Je fus témoin ce jour-là, d'une chose qui mérite d'être rapportée : mes Yakoutes arrachèrent avec adresse de longs morceaux d'écorce de pins, & furent s'en faire des espèces de parapluie, sous lesquels ils passèrent la nuit.

1788,
Juin.
Le 11.

eux-mêmes, que pour soulager leurs chevaux. Je résolus donc de les contraindre à sonder au moins le passage ; l'épreuve me convainquit de la justesse de l'observation. Celui à qui j'ordonnai d'entrer dans la rivière, fut forcé de revenir promptement à terre ; son cheval avoit perdu pied à quelques pas du bord : il fallut camper dans les environs, où heureusement nos chevaux trouvèrent à brouter.

Je ne faisois toujours qu'un seul repas le soir pour perdre moins de temps, ne mangeant dans le jour que du biscuit de seigle ; mais j'avois recommandé à tout mon monde de m'avertir dès qu'on apercevrait quelques pièces de gibier (*f*), de sorte que pendant long-temps nous ne vécûmes que de ma chasse. La nécessité est un grand maître, & l'habitude me tint lieu d'habileté.

(*f*) Indépendamment des oiseaux aquatiques, nous trouvions assez souvent sur nos pas des coqs de bruyère, des perdrix blanches, des gélinittes, & nous faisons également main-basse sur les œufs, quand nous pouvions les découvrir.

S'il m'arrivoit de tuer des petits-gris, c'étoit le profit de mes Yakoutes, à la réserve de la peau qu'ils me rendoient. Golikoff m'avoit dégoûté de cette viande, que, sur sa parole, je jugeois très-mauvaise. Un jour pourtant, tenté par la blancheur de ces petits animaux bouillis, je voulus en manger; ils ont un goût de sapin, mais moins défagréable qu'on ne me l'avoit dit. Dans un moment de disette je m'en fusse fort bien accommodé, & je pardonne aux Yakoutes d'en faire leurs délices.

Leur principal mets, qu'ils nomment *bourdouk*, m'a infiniment plus répugné; c'est une bouillie épaisse de farine de seigle (g) & d'eau, dans laquelle, après l'avoir tirée du feu, ils versent de l'huile de poisson: la quantité qu'ils en mangent m'a fait frémir. En général on prétend qu'il n'y a point de plus gros mangeurs; parfois, pour se régaler, m'ajouta-t-on,

1788,
Juin.
Le 11.

Nourriture
ordinaire des
Yakoutes.

(g). Au défaut de farine de seigle, ils enlèvent l'écorce la plus tendre du pin, la font sécher & la pulvérisent.

1788.

Juin.

Le 11.

ils font rôtir un cheval qui disparoît en peu d'heures entre un petit nombre de convives. Ce que renferme le sac de l'animal, n'est point un morceau dédaigné parmi eux. Qui croiroit que des hommes de cette voracité sont en d'autres temps d'une frugalité qui nous paroîtroit insupportable, & qu'il leur arrive même fréquemment de rester plusieurs jours sans manger ?

Le 12.

Je fus réveillé de bonne heure par mes guides, qui vinrent m'annoncer que la rivière avoit beaucoup baissé dans la nuit. Pendant qu'on chargeoit nos bagages, je vis arriver à nous quelques cavaliers, qui avoient été retenus de même sur la rive opposée; pour gagner la nôtre, ils n'avoient couru aucun risque, & nous rassurèrent complètement.

Rencontre
d'une caravane
de négocians.

C'étoient des négocians ruinés qui alloient tenter fortune, en qualité de commissionnaires d'un riche commerçant, dont la spéculation avoit obtenu l'agrément de la cour & tous les secours qui

lui étoient néceffaires. Elle avoit pour but le commerce des pelleteries, principalement des martes zibelines prises chez les Koriaques & chez les Tchouktchis. Ces facteurs devoient fe répandre depuis l'embouchure de la rivière Pengina, jufque bien avant dans les terres. Le terme du voyage étoit fixé à quatre ou cinq ans; ils fe propofoient non-feulement d'acquérir des fourrures de tous côtés, mais encore de chaffer eux-mêmes les animaux qui les portent: ne craignant d'entraves que de la part des naturels du pays, ils s'étoient pourvus de munitions & d'armes, pour être en état de repouffer leurs insultes.

En nous quittant, ils jetèrent un regard de pitié fur nos triftes montures, tandis que d'un œil d'envie nous obfervions la force & l'embonpoint des leurs. Sortis des environs d'Yakoutsk, où l'on recueille des fourrages pour l'hiver, ces chevaux présentoient un parfait contraste avec les nôtres, que la comparaison me fit trouver encore plus mauvais.

1788,
 Juin.
 Le 12.

Quand nous eûmes passé la rivière, je demandai à mes guides si je pouvois espérer que ce fût pour la dernière fois. « Non, » me dirent-ils, avant la fin du jour, » nous en traverserons trois autres. » Sur la description qu'ils m'en firent, je conjecturai que ce devoient être de nouvelles ramifications de l'Ourak. Quoi qu'il en soit, mes craintes se renouvelèrent à chaque passage; l'idée qu'un cheval pouvoit chanceler & tomber avec ma caisse, me faisoit frissonner.

Service
 signalé que me
 rend Golikoff.

A la sortie d'un bois épais, je me vis au bord d'un véritable torrent; cette nouvelle rivière en avoit la rapidité, & sa largeur n'étoit guère moins de deux cents pas; elle se jette dans l'Ourak à peu de distance. Cependant nous la jugeons guéable, & dans cette confiance, je presse mon cheval d'y descendre: au beau milieu, je sens ses jambes trembler; je l'encourage, il tient bon, avance & l'eau ne m'atteint plus qu'au genou. Enhardi moi-même, je me remets en selle, car la vue du

courant me cauoit des étourdissemens continuels, & mon corps se portoit tout d'un côté. Enfin, je touchois presqu'au rivage, dont l'élévation exigeoit de nouveaux efforts; il falloit, pour y parvenir, grimper sur un quai de glaçons qui le bordoit encore; la pente étoit extrêmement rapide, mais j'eusse en vain cherché une autre issue. Je prends donc mon parti, & je dirige l'animal vers cette grève périlleuse. Déjà ses pieds de devant sont posés, il se cramponne de son mieux pour placer ceux de derrière; au même instant il glisse, tombe à la renverse; nous nous trouvons séparés l'un de l'autre & tous deux à la nage. L'endroit étoit profond, la pesanteur de mes habits gênoit mes moindres mouvemens. Entraîné par la violence du courant, ainsi que mon cheval qui nageoit assez près de moi, je perdois insensiblement mes forces; j'allois être emporté vers la jonction des deux rivières, quand tout-à-coup j'entends qu'on me crie: Tâchez d'attraper votre

1788,
Juin.
Le 12,

1788,
Juin.
Le 12.

cheval, ou c'est fait de vous. Cette voix, l'approche du danger me raniment ; je m'élançai avec force , j'étendis la main & faisis la bride. Le ciel sans doute veilloit à ma conservation, car en même temps mon cheval prit pied & s'arrêta ; un moment plus tard nous étions perdus : je me hissai le long de la bride jusqu'au cou de l'animal que j'embrassai fortement ; je restai suspendu ainsi entre la vie & la mort, n'osant remuer & appelant à grands cris à mon secours. Mon fidèle Golikoff avoit en vain voulu suivre ma trace ; la vigueur de son cheval n'avoit pas répondu à son zèle. Dans son impatience, c'étoit lui qui m'avoit donné le salutaire & terrible avis de m'accrocher à la bride ; dès qu'il en aperçut l'heureux effet, il redoubla d'efforts pour gagner le rivage : y sauter, accourir à mon cheval, le tirer hors de l'eau & me rendre à la vie, ce fut pour lui l'affaire de cinq minutes.

Mon premier soin, après avoir sauté au cou de mon libérateur, fut de porter

la main à ma ceinture, d'en arracher mon porte-feuille. Malgré la toile cirée qui l'enveloppoit, l'eau l'avoit pénétré, & je tremblois pour deux paquets essentiels que m'avoit recommandés particulièrement M. le comte de la Pérouze: je vis avec joie qu'ils n'étoient pas très-mouillés.

Ma caisse étoit restée à l'autre bord, mais mon inquiétude à son égard fut bientôt dissipée par l'arrivée de M. Allegretti & de mes autres compagnons, qui la remirent entre mes mains. Ils étoient encore pâles & consternés de mon accident, & regardoient comme un miracle que j'eusse pu me sauver. J'avois vu la mort de trop près pour n'être pas de leur avis.

Nous remontâmes ensuite à cheval, mais j'avoue qu'à l'approche d'une rivière, mon sang se glaçoit dans mes veines; j'envoyois toujours en avant un de mes guides, & je n'étois rassuré que lorsqu'il m'avoit fait signe de l'autre bord.

1788,

Jun.

Le 12.

1788,
 Juin,
 Le 12.
 Routes dans
 les bois.

Pendant cette journée, ainsi que dans les précédentes depuis mon départ d'Okotsk, nous voyageâmes constamment à travers des forêts, ou nous suivîmes le cours des rivières. Dans les bois, les arbres (*h*) qui bordent les routes sont petits, mais si fourrés, si hérissés de broussailles, que mes Yakoutes étoient obligés de nous frayer un passage à coups de hache (*i*), ce qui ralentissoit encore notre marche, bien que nous n'allassions jamais qu'au pas.

Arrivée
 à Ouratskoïe
 plodbisché.
 Habitans de
 ce hameau.

J'arrivai d'assez bonne heure à Ouratskoï-plodbisché; c'étoit la première habitation que j'eusse rencontrée depuis la yourte déserte des bateliers sur le bord de l'Ourak, & je m'y reposai le reste du

(*h*) Ce sont pour la plupart ou des saules ou des aunes; mais en s'enfonçant dans ces forêts, on y remarque des sapins & des bouleaux d'une belle hauteur.

(*i*) Ils se servent à cet effet d'une lame large & longue, enchâssée au bout d'un bâton de trois pieds. Cette arme leur tient lieu de lance & de hache.

jour. Cette rivière coule aussi au pied de ce hameau ; le nombre de ses habitans se borne à quatre soldats qui occupent chacun un isbas. Ils sont chargés de la garde d'un magasin où l'on dépose les effets appartenant à la couronne, venant d'Okotsk ou d'Yakoutsk. Dans l'occasion, ils descendent les marchandises jusqu'à l'embouchure de l'Ourak ; mais celle-ci est tellement embarrassée, tantôt par des bas-fonds & tantôt par des cataractes, les embarcations sont si frêles, que la navigation n'y est pas moins dangereuse que pénible.

Dans la matinée je traversai en bateau cette rivière, qui prend sa source non loin d'un lac immense, auprès duquel nous fîmes halte le même soir. Situé sur une hauteur, il peut avoir six à sept verstes de tour ; on le dit très-poissonneux.

Je ne saurois taire une scène qui se passa ce jour-là entre mes Yakoutes, pour un cheval qu'il fallut abandonner en chemin. Ils s'étoient arrêtés & te-

1788,

Jun.

Le 12.

Le 15.

Source de
l'Ourak.

Usage
des Yakoutes
lorsqu'ils
abandonnent
un cheval
en route.

 1788,
 Juin.

Le 14.

Le 15.

noient conseil autour de l'animal. Impatient de voir finir cette discussion, j'allois leur en témoigner mon mécontentement; mais ils me prévirent, en implorant mon indulgence pour le retard qu'ils m'occasionnoient. Comptables des chevaux dont la conduite leur est confiée, ils sont dans l'usage, lorsqu'ils en perdent par accident ou par excès de fatigue, de leur couper la queue & les oreilles, qu'ils rapportent aux maîtres pour leur décharge, sans quoi ils sont contraints d'en payer la valeur. En ce moment, il étoit question de savoir s'ils achemineroient de tuer l'animal moribond; cela demandoit quelque temps, & je n'étois pas d'humeur à leur en sacrifier; aussi répondis-je brusquement qu'il y avoit un moyen plus simple, plus court & moins cruel. Je leur promis un certificat qui attesterait la perte, & suppléeroit aux preuves accoutumées, en m'accusant de ne les avoir pas laissés prendre. Ils acquiescèrent sans hésiter à ma proposition, & l'on me dit

que je devois leur favoir gré d'une telle déférence.

1788,
Juin.

Dans l'espérance d'aller plus vite, je chargeai le vieux Nédarézoff de veiller à nos bagages, & je partis devant avec M. Allegretti, Golikoff & un Yakoute. Une mare se présenta, sa profondeur pouvoit être d'un pied : nous y entrâmes M. Allegretti & moi ; Golikoff nous suivit, tenant ma caisse sur sa selle. A peine eut-il fait dix pas, que son cheval fléchit du devant, & le jeta de côté ; mais plus occupé de son dépôt que de sa propre conservation, il roula sur la caisse qu'il n'eut garde de lâcher. Je descendis aussitôt pour lui aider à se relever : il étoit tombé dans la bourbe sans se faire aucun mal. Sa plus grande peine étoit que ma caisse fût mouillée ; il ne s'en consola que lorsqu'il vit que l'intérieur ne l'étoit point.

Le 16.
Accident arrivé à mon soldat Golikoff.

- Nos chevaux étoit si fatigués, que nous fûmes forcés de mettre pied à terre, & de les tirer par la bride, tandis que notre Yakoute les fouettoit vigoureusement par

1788,
Juin.
Le 16.

derrière. Nous marchâmes ainsi tout le jour, nous arrêtant de demi-heure en demi-heure dans les endroits où l'herbe nouvelle commençoit à se montrer (*k*), pour restaurer un peu nos pauvres montures.

Arrivée
à la croix
d'Yudoma.

Vers les trois heures après midi, nous parvînmes à Yudomskoï-krest, ou la croix d'Yudoma (*l*). Sur une hauteur, d'où l'on brave les débordemens de cette rivière, qui promène au loin son onde impétueuse, s'élèvent plusieurs magasins gardés par quatre soldats, qui s'y réfugient lorsque les eaux ont gagné leurs demeures

(*k*) J'ai déjà parlé de la promptitude de la végétation. De jour en jour ses progrès devenoient plus sensibles; les arbres dépouillés si long-temps recouvroient peu-à-peu leur parure, & bientôt la campagne ne fut plus qu'une vaste prairie émaillée de fleurs champêtres. Quel spectacle pour un homme dont l'œil depuis six mois n'avoit contemplé que des fleuves glacés, des montagnes & des plaines couvertes de neige! il me sembla renaître avec la nature & sortir de dessous ses ruines.

(*l*) Il y a en effet une grande croix plantée au bord du rivage.

plus

plus voisines du rivage; ils font aussi le métier de mariniens, & font au service des voyageurs.

1788,

Jun.

Le 16.

A la vue de l'ordre dont j'étois porteur, ils se mirent entièrement à ma disposition. Malheureusement tous leurs bateaux étoient dans le plus mauvais état possible; point d'ouvriers ni de matériaux pour les raccommoder: ceux qui devoient m'être envoyés d'Okotsk, n'étoient pas près de nous joindre, & j'avois hâte de m'embarquer (*m*) pour descendre les rivières Yudoma, Maya & Aldann. Parmi ces soldats, un seul avoit fait ce voyage; il en étoit revenu depuis neuf ans & avoit totalement oublié la route: on me conseilla de n'avoir recours à lui qu'au refus de tous les autres.

Difficultés que j'éprouve pour m'embarquer.

Le seul Nédarézoff fut donc ma ressource; on me l'avoit donné pour me

(*m*) L'eau baïffoit à vue d'œil chaque jour: un plus long retard m'eût exposé à tous les dangers des bas-fonds; & le moyen alors d'éviter la redoutable cataracte!

Partie II.^e

R

1788,

Juin.

Le 16.

servir de pilote, mais quel pilote! douze ans s'étoient écoulés depuis qu'il avoit remonté une fois la rivière, & l'unique chose dont il se souvint, c'est qu'il avoit été trois ans à faire le trajet d'Yakoutsk à Okotsk. Il conduisoit alors un convoi considérable de bois de construction, d'ancres, cordages & autres effets pour un armement.

Réparations
faites à un
bateau pour
mon départ.

Des quatre bateaux qui étoient sur la grève, je choisis le moins mauvais & le plus étroit (*n*), dans la proportion de douze pieds de long sur moitié de large. En l'examinant, je reconnus qu'il falloit l'étouper, le brayer & mettre un bordage de plus de l'avant, pour opposer plus de résistance au bouillonnement des vagues. Avec deux planches & des clous arrachés d'un vieux bateau, un des soldats qui entendoit un peu le métier de charpentier, vint à bout de faire & d'affujettir

(*n*) Ces bateaux sont plats & se terminent en pointes aux deux extrémités.

ce bordage, mais tout nous manquoit pour les autres réparations; la nuit nous surprit, cherchant de tous côtés dans les magafins de quoi fuppléer au chanvre & au brai. Nos perquisitions furent vaines, & jufqu'au lendemain matin je ne ceffai de me creufer la tête pour imaginer quelque expédient.

Au point du jour, en allant vifiter mes ouvriers, je marchai fur une vieille & groffe corde jetée fur le rivage. Enchanté de ma trouvaille, je la portai à mes foldats; dans la minute elle fut coupée, détorse, j'eus de la filaffe, & nous voilà à calfater les trois bordages les plus effentiels. Le difficile étoit de contenir & de garantir l'étoupe; mes constructeurs me proposèrent de fermer ces fentes avec des lattes. Quand il fut queftion de les placer, autre embarras, ils n'avoient ni crochets de fer, ni clous; mais la néceffité donne de l'industrie. De chaque côté de ces coutures nous fîmes des trous avec un vilebrequin, notre feul outil; des

1788.

Juin.

Le 16.

1788,
Juin.

Le 17.

lanières très-minces que je trouvai dans mes bagages, furent passées dans ces trous, bouchés ensuite avec de petites chevilles, & nous aidèrent à ferrer ces lattes pour rendre notre embarcation impénétrable à l'eau. A trois heures après midi, nos travaux étoient achevés, le gouvernail en place, les rames ajustées; j'ordonnai à mes gens de se tenir prêts pour le lendemain.

Le 18.

M. Allegretti
me quitte
pour retourner
à Okotsk.

A l'instant de partir, nous vîmes paroître une caravane de négocians d'Yakoutsk; ils alloient à Okotsk, & je pressai M. Allegretti de profiter de leur compagnie. Notre séparation se fit à neuf heures. Les services, les témoignages d'attachement que j'avois reçus de cet estimable chirurgien, se retracèrent tous à mon esprit & à mon cœur dans nos adieux.

Passage de la
cataracte.

Pour rameurs j'avois pris deux soldats, & parmi eux celui qui avoit anciennement fait ce voyage; Nédarézoff étoit au gouvernail; Golikoff & moi devions le

remplacer lorsqu'il seroit fatigué. La rapidité du courant nous emporta avec une telle violence, que nous pûmes nous dispenser de ramer. Au train dont nous allions, mes deux soldats ne doutoient pas qu'avant la fin du jour nous n'arrivassions à la fameuse cataracte, à quatre-vingts verstes & plus du lieu de notre départ. Leur conversation ne roula que sur les risques qui nous y attendoient. Bien que je fusse prévenu de leur inexpérience, à force d'entendre ces discours dictés par la peur, je finis par en éprouver moi-même; je crus devoir user de prudence, afin de n'avoir rien à me reprocher. Je me faisois souvent mettre à terre & je marchois en avant le long du rivage, pour reconnoître jusqu'où nous pourrions naviguer sans crainte. Vers le soir, il s'éleva un vent d'ouest-nord-ouest qui nous donna de la pluie. Plutôt que de nous exposer par un si mauvais temps, je décidai de faire halte, & fis dresser ma tente sur mon bateau.

1788,
Juin.

1788,
Juin.
Le 19.

Après quatre heures de navigation interrompue par de fréquentes descentes, toujours pour observer l'approche de la cataracte, nous en eûmes enfin connoissance. Accompagné de mes deux pilotes, j'allai aussitôt examiner l'endroit. Non loin de là, j'aperçus une petite île pierreuse, qu'on ne découvre que lorsque les eaux commencent à baisser. Mes soldats me conseillèrent d'entrer dans le canal que nous devions trouver sur la droite; quoique la pente en fût très-rapide, ils assuroient qu'elle étoit insensible en comparaison de celle de la cataracte; restoit à savoir si l'eau seroit assez haute. Cet avis attira toute mon attention, & le résultat de mes remarques m'ayant convaincu de son utilité, je revins au bateau, déterminé à en profiter. J'encourageai mes gens de mon mieux, puis m'emparai du gouvernail. Nédarézoff resta près de moi; Golikoff se mit en devoir d'aider un des rameurs, car nous n'avions que deux avirons. Nous avançâmes ainsi, les rames

levées, jusqu'à la rencontre des deux courans, dont l'un mène au canal, & l'autre va se perdre dans la cataracte. L'impétuosité de celui-ci nous eût entraînés dans le gouffre, sans la précision & les efforts de mes rameurs. Aussi prompts que le signal, leurs bras nerveux appuient la rame, & luttent contre les vagues; elles s'enflent, s'irritent; les secouffes violentes qu'elles donnent au bateau, mes encouragemens continuels, & plus que tout cela, la crainte de périr, redoublent l'ardeur de mes soldats; enfin nous sortons du courant perfide & nous entrons dans le canal. Combien son onde nous parut calme après cet effrayant passage! Pour laisser reposer mon monde, je m'abandonnai à la douceur de la pente: le gouvernail suffisoit pour diriger l'embarcation.

Dès que nous fûmes au pied de la cataracte, la curiosité me fit tourner la tête. A son aspect affreux, je frémis & remerciai le ciel de m'avoir offert une

1788.

Juin.

Le 19.

 1788,
 Juin.

Le 19.

autre route. Sur dix bateaux obligés de suivre celle-ci, neuf y doivent faire naufrage; j'en fais juge le lecteur.

Que deviendra cette frêle nacelle, qui, affrontant le danger, se laisse emporter par le torrent? Dans sa chute précipitée, je la vois le jouet des lames d'eau qui se succèdent & qui tombent avec bruit de vingt pieds de haut sur trois énormes rochers qu'elles couvrent d'écume. Comment, sans un miracle, n'être pas submergé? comment ne se point fracasser contre ces écueils menaçans au travers desquels il faut passer? Cependant, lorsque le manque d'eau rend le canal impraticable, voilà le seul chemin à prendre. Mes conducteurs me dirent qu'avant de s'y hasarder on déchargeoit toujours les bateaux, c'est à quoi se bornent les précautions & le savoir des pilotes. Ces cataractes se nomment *Porog*.

Il nous restoit à franchir un endroit qui inquiétoit mes gens; c'est ce qu'ils appellent *Podporojeni*, le dessous ou

remous de la cataracte, qui en est éloigné d'une verste. Ils n'avoient pas fini d'en parler, que nous y étions déjà : j'eus à peine le temps de leur expliquer la manœuvre que je jugeois nécessaire. Il étoit question de choisir le côté le plus profond; la noirceur de l'eau me parut l'indiquer, & j'y donnai. Le bouillonnement, le volume des vagues, nous faisoient rouler & tanguer plus qu'en pleine mer : mais tout-à-coup notre bateau fut jeté contre un rocher à fleur d'eau que personne de nous n'avoit aperçu. De la force du choc nous fûmes renversés : mes compagnons se crurent perdus & n'osèrent se relever ; j'avois beau leur crier de ramer, ils n'en tenoient compte. Je rattrapai le gouvernail, & voyant que rien n'étoit brisé, je les rassurai & j'obtins qu'ils reprissent leur place. Nous dûmes notre salut à la mouffe dont cette roche étoit couverte; elle garantit le bateau, qui toucha de côté & glissa dessus, sans être aucunement endommagé.

1788,
Juin.
Le 19.

1788,

Juin.

Le 19.

Pour éviter cet accident, il faut passer précisément dans le milieu de la rivière, & ne point s'embarasser des lames qui s'y élèvent & semblent se briser contre des roches. Le passage est d'environ cent cinquante toises. Au bas de ce Podporojeni tombe une autre rivière; la limpidité de ses eaux & leur cours paisible à côté de l'agitation & du trouble de la Yudoma, forment un contraste si marqué, que pendant long-temps l'œil les distingue l'une & l'autre.

Bras de la
Yudoma, ap-
pelé *bras du*
diable.

Sur la rive gauche de cette dernière, on en trouve encore un bras qui n'est guère moins redouté; aussi lui a-t-on donné le nom de *Tschortofskoi-protok*, ou bras du diable. Il rentre dans le lit de la Yudoma, à trente verstes de l'embouchure de celle-ci dans la Maya. On le reconnoît à la quantité d'arbres morts & de rochers qui obstruent son entrée; un courant très-rapide vous y entraîne pour n'en jamais sortir, si vous n'avez la prévoyance de vous porter toujours sur la droite.

Je pensai tuer un ours qui se promenoit sur le rivage ; je lui tirai un coup de fusil chargé à chevrotines ; malgré sa blessure , il s'enfuit dans les bois & je le perdis de vue. Un instant après, faute d'avoir rechargé , je manquai un renne superbe , qui partit à quinze pas de nous. Je vis aussi plusieurs argalis , des cygnes , des oies , un renard , mais je n'en pus atteindre aucun.

1788,
Juin.
Le 20.

Ce jour-là , pour la première fois depuis mon départ d'Yudomskoï-krest , j'aperçus une forêt de pins. En revanche je n'avois pu compter tous les bois de sapins qui s'étoient offerts à mes regards à droite & à gauche. C'est ce dernier arbre (o) qui fournit les mâts & autres bois de construction à tous les chantiers qui sont sur cette côte.

Une indisposition se déclara chez moi par un accès de fièvre , mais je n'y fis pas grande attention ; seulement je restai

(o) Son nom dans le pays est *listvenischnoié-dérevo*.

1788,

Juin.

Le 21.

couché dans mon bateau, & mon régime se borna à boire de l'eau froide. Je ne m'arrêtois plus la nuit, notre navigation étant devenue très-facile.

Rapidité &
direction de la
Yudoma.

Quoiqu'on me l'ait assuré, j'ai peine à croire que l'Ourak soit plus rapide que la Yudoma. Nous faisons sur celle-ci dix, douze & souvent quinze verstes par heure. Sa direction la plus constante m'a paru ouest; à son embouchure elle forme un grand nombre d'îlots.

Le 22.

Entrée dans
la Maya.

J'entrai dans la Maya à deux heures du matin, faisant route assez directement au nord & parfois un peu à l'est. Les bords de cette rivière sont moins escarpés, moins tristes que ceux de la précédente; par intervalles pourtant on y découvre des montagnes & même des rochers: la différence d'un courant à l'autre nous fut bien plus sensible, nous ne faisons que quatre verstes par heure.

Rencontre
de neuf ba-
teaux.

Vers le milieu du jour, nous rencontrâmes neuf bateaux, chargés de diverses munitions pour l'expédition de M. Billings;

ils remontoient, traînés par des hommes, les rivières que nous descendions. Je ne pus les aborder; mais j'eus que l'officier qui les conduisoit à Okotsk, étoit M. Behring, fils du navigateur à qui la Russie doit des découvertes si intéressantes sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Il s'attendoit, me dit-on, à mettre environ un mois & demi pour faire le trajet qui venoit de me coûter quatre jours.

Les cousins nous devinrent d'une incommodité insupportable; nous ne parvîmes à les écarter qu'avec de la fumée de bois pourri; nous avions le soin d'entretenir le feu jour & nuit.

Dans l'après midi, je quittai la rivière Maya pour tomber dans une autre plus large & plus rapide, appelée *Aldann* (p): mais je ne fis que la traverser pour gagner une habitation située sur l'autre rivage, en face de l'embouchure de la Maya (q).

1788,
Juin.
Le 22.

Le 23:

Embouchure
de la Maya
dans l'Aldann.

(p) Elle se jete dans la Léna, à quelque distance & au nord d'Yakoutsk.

(q) Cet endroit se nomme *Oust-maya priftann*, ou havre de l'embouchure de la Maya.

1788,
 Juin.
 Le 23.
 Hasard qui
 me procure
 des chevaux.

Là, je trouvai des soldats-matelots de l'expédition de M. Billings, qui me proposèrent de profiter de plusieurs chevaux de transport arrivés depuis peu, & qui s'en retournant, pouvoient me conduire jusqu'à *Amgui*. Suivant mon itinéraire, je devois me rendre en bateau à *Belskaia-Péréprava*, où passe la route ordinaire d'*Okotsk* à *Yakoutsk*; mais en allant par *Amgui*, j'abrégéois considérablement. Cette certitude & l'heureux hasard qui me procuroit de bons chevaux, me firent renoncer à mon projet.

Je payai mes conducteurs (*r*), qui avoient ordre de laisser leur bateau à *Belskaia-Péréprava*, c'est-à-dire, à cent cinquante verstes plus loin, & qui en conséquence continuèrent de descendre l'*Aldann*. Ils ne furent pas à une verste, que je regrettai de les avoir congédiés. Les *Yakoutes* à qui appartenoient ces chevaux, & qui craignoient de les trop

(*r*) Dans mes cinq jours de navigation, j'avois fait près de sept cents verstes.

fatiguer , avoient appris avec chagrin que je pensois à m'en servir ; n'osant pas le témoigner ouvertement, ils voulurent se sauver : on courut sur leurs traces, & à force de promesses, on les ramena. Pour s'en assurer, il fallut les renfermer tous dans un isba, d'où on ne les laissa sortir le lendemain matin, que sous la condition de me mener à Amgui; en attendant, on avoit eu la précaution de choisir les dix meilleurs chevaux pour mon usage.

Après une bonne nuit, qui acheva de me remettre de ma légère indisposition, je montai gaiement à cheval, suivi de ces Yakoutes que Golikoff avoit harangués & rendus plus dociles. Je fus étonné de leur belle humeur, ils chantèrent tout le long de la route.

Leur musique n'est nullement agréable; elle consiste en un tremblement continu & monotone, qu'ils produisent de la gorge. Ils sont au surplus grands improvisateurs. Les paroles ne leur coûtent

1788,
Juin.

Le 23.

Départ
d'Ouff-maya-
pristann.

Chançons
Yakoutes.

1788,

Juin.

Le 24.

ni travail ni effort de génie; ils puisent des sujets dans tout ce qu'ils voyent ou pensent : qu'un oiseau s'envole à leur côté, voilà de quoi chanter pendant une heure. Ce n'est pas que leur imagination accumule les idées; la chanson se bornera à répéter jusqu'à extinction, *qu'un oiseau vient de s'envoler.*

Détails sur
ma route jus-
qu'à Amgui.

Pendant l'espace de cent verstes, nous marchâmes au travers d'un marais mouvant, où nos chevaux enfonçoient au point que nous étions contraints de descendre pour les aider à s'en retirer; le reste du chemin fut moins mauvais. Au milieu d'un grand bois, je vis sur le bord d'un lac, deux pêcheurs occupés à faire leurs provisions pour l'hiver; ils n'avoient pour toute demeure qu'un toit d'écorce d'arbres : à la fin de la belle saison, ils vont chercher auprès de leurs parens une retraite plus sûre & plus chaude.

Le 25;

Nous eûmes de la pluie en abondance, mais sur-tout depuis quatre heures après-midi, jusqu'à huit du soir que je fis halte.

Pour

Pour s'en garantir, mes Yakoutes mirent sur leurs épaules une peau d'ours en guise de collet. Avec une queue de cheval enchâssée dans un gros manche de fouet, ils se préservent des moucherons. Nous en étions tellement assaillis, que je ne tardai pas à recourir à leur chasse-mouche.

Cette journée ne me fournit rien de remarquable. J'arrivai le soir au bord de la rivière Amga, à deux cents verstes du havre de l'embouchure de la Maya. Sa profondeur ôtoit l'envie de la passer à gué, cependant les bateaux étoient tous sur la rive opposée; inutilement nous appelions pour qu'on vînt nous prendre. Un de mes conducteurs, impatienté de ne voir personne paroître, se débarrassa de ses vêtemens, & à la nage alla nous chercher un bateau. Le passage de notre caravane dura une heure; nous remontâmes aussitôt à cheval pour gagner l'habitation d'un prince Yakouté, nommé *Girkoff*. Chemin faisant, je trouvai plu-

1788.

Juiu.

Le 25.

Le 26.

1788,
Juin.
Le 26.

seurs yourtes, mais toutes à la distance au moins d'une verste les unes des autres. A quelques pas de celle du Knésetsk, ou autrement du prince, mon soldat Golikoff alla en avant pour le disposer à me bien recevoir.

Accueil
que me fait
à Amgui
un prince
Yakoute.

Il me fit en effet beaucoup d'accueil; non-seulement il m'offrit sa yourte, du lait & du beurre excellent, mais encore il me promit que ses meilleurs chevaux (f) seroient le lendemain à mes ordres. Sachant que j'avois besoin de repos, il m'indiqua la case qu'il m'avoit destinée, & pendant qu'on la préparoit, il eut la complaisance de me montrer en détail son habitation, une des plus belles en ce genre.

La grandeur de ces maisons varie sui-

(f) Indépendamment de ses divers bestiaux, ce prince avoit un haras de deux mille chevaux en très-bon état; il en avoit perdu un grand nombre dans les transports ordonnés pour l'expédition de M. Billings. A la manière dont il me parla de sa soumission aux volontés de sa souveraine, je jugeai que les sacrifices ne lui coûtoient rien pour prouver son zèle.

vant que le propriétaire est plus ou moins riche, que la famille est plus ou moins nombreuse. Des poutres posées debout les unes à côté des autres, & recouvertes de terre grasse, en forment les murs, qui ne s'élèvent point perpendiculairement comme les nôtres. Plus rapprochés vers le haut, ils supportent un toit dont l'inclinaison est peu rapide; dans quelques yourtes, il est soutenu par des poteaux. Une seule porte donne accès dans l'intérieur qui se partage en deux, ainsi que je l'ai déjà dit. Le côté le plus propre est habité par les humains, qui s'y retirent sous des compartimens distribués à égales distances auprès des murs; ce sont des cahutes que je ne puis mieux comparer qu'aux petites loges des vaisseaux Hollandois; chaque couple ici a la sienne. De l'autre côté de la yourté demeurent les bêtes, les vaches, les veaux, c'est tout simplement une étable. Au centre du bâtiment est placée la cheminée, de forme circulaire & construite en bois; on la

1788,

Juin,

Le 26.

Description
d'une yourte
Yakoute.

1788,
Juiu.
Le 26.

met à l'abri des accidens avec un enduit épais de terre glaiseuse : pour allumer le feu, le bois est posé perpendiculairement dans la cheminée. A chaque angle saillant, on applique un long bâton, d'où sort horizontalement un autre auquel on suspend la chaudière, & voilà la crémaillère imaginée. Il est facile de la multiplier, si l'on a plus d'un vase à faire chauffer.

Boisson appelée *koumouiff*.

Dans un coin de la yourte est à demeure un baquet de cuir ; chaque jour on y verse du lait de jument qu'on agite avec un bâton pareil à celui qui sert à battre le beurre. Tous ceux qui entrent, les femmes sur-tout, ne manquent jamais, avant de vaquer à d'autres travaux, de battre ce lait pendant quelques minutes ; de-là provient cette boisson aigrette & cependant agréable, qu'on nomme *koumouiff*. Veut-on la faire davantage fermenter, elle devient un breuvage des plus capiteux.

Mon hôte parloit le russe passable-

ment (*t*) ; j'en profitai pour tirer de lui quelques renseignemens sur les usages, les mœurs & la religion de ses compatriotes. Je vais les joindre aux notes qui m'avoient déjà été fournies sur ces matières.

Au commencement de l'été, ils quittent leurs habitations d'hiver, & s'en vont avec leurs familles & un petit nombre de chevaux, faire la récolte de fourrages pour la saison des frimats. C'est toujours à une distance considérable de leur yourte, dans les cantons les plus fertiles, qu'ils courent chercher ces provisions. Durant cet éloignement de leur demeure, ils y laissent leurs chevaux à la garde de leurs valets, & les pâturages des environs suffisent à la nourriture de tous leurs troupeaux.

J'ai bien regretté de n'avoir pas été témoin de leur fête du mois de mai, en réjouissance du retour du printemps. Ils

(*u*) J'ai rencontré beaucoup de ces chefs, à qui cette langue étoit aussi familière que la leur.

1788,
Juin.
Le 26.

Usages,
religion &
mœurs des
Yakoutes.

1788,
Juin.
Le 26.

se rassemblent alors en rase campagne ; y portent force koumouiff fermenté, rô-tissent bœufs & chevaux , mangent & boivent jusqu'à satiété , chantent , dansent & finissent par des sortilèges. Leurs chamans président à ces fêtes , & y débitent leurs extravagantes prédictions.

Ces forciers sont ici plus libres & plus révéérés qu'au Kamtschatka. Interprètes des dieux , ils accordent leur médiation au stupide Yakoute qui l'implore en tremblant , mais sur-tout qui la paye. J'ai vu de ces dupes donner leur cheval le plus beau pour conduire un chaman dans son village. Rien de si affreux que les séances magiques de ces imposteurs : je ne les connoissois encore que par tradition , & voulus y assister. Je fus frappé de la fidélité du récit qu'on m'en avoit fait : comme je l'ai rapporté avec une égale exactitude , je ne puis qu'y renvoyer le lecteur (*u*). Je me contenterai de lui

(*t*) Voyez première Partie , page 181.

faire le portrait du chaman qui représenta devant moi.

1788.
Juin.
Le 26.

Vêtu d'un habit garni de sonnettes & de lames de fer, dont le bruit étourdissait, il battoit en outre sur son *bouben* ou tambour, d'une force à inspirer de la terreur ; puis courant comme un fou, la bouche ouverte, il remuoit la tête en tout sens. Ses cheveux épars lui couvroient le visage ; de dessous sa longue crinière noire (x) partoient de véritables rugissements, auxquels succédèrent des pleurs & de grands éclats de rire, préludes ordinaires des révélations.

Dans l'idolâtrie des Yakoutes, on retrouve toutes les rêveries, toutes les pratiques superstitieuses des anciens Kamtschadales, des Koriaques, Tchouktchis & autres peuples de ces contrées. Ils ont cependant des principes plus étendus, &

(x) Au milieu des Yakoutes, qui portent tous les cheveux courts, il est aisé de reconnoître les chamans qui les laissent croître, & les nouent habituellement derrière la tête.

1788,
Juin.
Le 26.

au travers des fictions absurdes dont ils se repaissent, on démêle des idées assez ingénieuses sur l'Être suprême, sur les miracles, sur les peines & les récompenses futures.

Je fus principalement étonné de la vivacité & de la bizarrerie de leur esprit; ils se plaisent à raconter des fables puisées dans leur ridicule mythologie, & qu'ils vous débitent avec toute l'assurance de la crédulité. A les comparer avec les nôtres, on est tenté de ne plus tant admirer nos auteurs anciens & modernes, lorsqu'on voit ce genre cultivé par de semblables rivaux. Voici deux de ces fables que Golikoff me traduisit phrase pour phrase.

Dans un grand lac, il s'éleva un jour une rixe violente entre les différentes espèces de poissons. Il étoit question d'établir un tribunal de juges suprêmes, qui devoient gouverner toute la gent poissonnière. Les harengs, les menus poissons prétendoient avoir autant de droit que les saumons d'y être admis. De propos en propos les têtes s'échauffèrent; on en vint jusqu'à se réunir en force contre ces gros poissons qui piquoient &

incommoient les plus foibles. De-là des guerres intestines & sanglantes, qui finirent par la destruction d'un des deux partis. Les vaincus échappés à la mort, s'enfuirent dans de petits canaux, & laissèrent les gros poissons qui eurent l'avantage, seuls maîtres du lac. Voilà la loi du plus fort.

1788,
Juin.
Le 26;

L'autre fable ressemble plus à nos contes de bonne femme, la terreur des enfans & l'amusement des veillées dans nos villages. Je ne serois pas éloigné de croire que ce fût l'ouvrage de quelque chaman.

Un Yakoute avoit manqué de respect ou fait tort à son chaman. Le diable, pour venger celui-ci, se transforma en vache, & s'étant mêlé dans le troupeau du coupable, tandis qu'il païssoit le long d'un bois, fut en dérober les plus belles genisses. Le soir, quand le berger revint, son maître irrité le chassa impitoyablement, l'accusant d'être cause de la perte, par son défaut de soin. Aussitôt le diable se présente en habit de berger; on l'agréa, & le lendemain il mène les vaches aux champs. Un, deux jours se passent, le Yakoute ne voit point reparoître son troupeau. Dans son inquiétude, il part avec sa femme, cherche de tous côtés, le découvre enfin, mais dans quel désordre! A son approche, les vaches se mettent à courir & à

1788,
Juin.
Le 26.

danfer au son de la flûte du perfide berger (*y*). Le maître tempête, crie. « Halte-là, lui dit le » diable, il te sied bien de me reprocher de » t'avoir volé, toi qui abusas de la confiance du » plus respectable des chamans : que ceci te serve » de leçon ; apprends à rendre à chacun ce qui » lui appartient. » A ces mots, le troupeau & le berger disparurent, & le pauvre Yakoute perdit tout son bien.

Depuis lors, le lieu de cette scène passa pour le séjour des esprits infernaux. Les incrédules eurent beau dire que, selon toute apparence, le diable ravisseur n'étoit autre que le chaman lui-même; la simplicité des bons Yakoutes se révolta contre ce soupçon, qu'ils traitent d'horrible blasphème.

On m'avoit montré plusieurs fois dans les bois, des restes d'anciens tombeaux Yakoutes; c'étoient des cercueils grossièrement faits & suspendus sur des branches

(*y*) Cet instrument que je désigne ici sous le nom de flûte, est un os percé & travaillé à peu près comme nos flûtes à l'oignon; les sons que les Yakoutes en tirent ne sont pas moins aigres.

d'arbre. Je ne fais pourquoi ils ont renoncé à l'usage d'exposer ainsi leurs morts en plein air & loin de leurs habitations; à présent ils les enterrent à l'instar des chrétiens.

1788,
Juin.
Le 26

Ces funérailles se font avec une sorte de pompe plus ou moins magnifique, suivant le rang & la richesse du défunt. Si c'est un prince, on le revêt de ses plus riches habits & de ses plus belles armes. Le cadavre mis dans le cercueil est porté par la famille jusqu'au pied de la tombe; de longs gémissemens annoncent le lugubre cortège. Le cheval favori du prince & le meilleur du haras, tous deux richement harnachés & conduits par un valet ou quelque proche parent, marchent à côté du convoi. Arrivés au lieu de la sépulture, ils sont attachés à deux poteaux (z) plantés auprès de la fosse. Pendant qu'on inhume leur maître, on les égorge sur son corps,

(z) Ces pieux dépouillés de leur écorce, sont ou peints de diverses couleurs, ou ornés de sculptures baroques.

1788,

Juin.

Le 26.

& cette libation sanglante est l'hommage rendu à son attachement pour ces animaux, qui sont censés le suivre dans l'autre monde, où l'on espère qu'il pourra en jouir encore. Cependant on les écorche, la peau & la tête qui y reste unie, sont fichés horizontalement sur des branches d'arbres à peu de distance du tombeau, & voilà le mausolée; ensuite un bûcher s'allume, & la dernière preuve d'amitié pour le défunt, consiste à faire rôtir & à manger sur la place ses deux chevaux chéris. Ce régal achevé, chacun se retire. Le même cérémonial s'observe pour une femme: au lieu d'un cheval, on immole la vache qu'elle préfère.

Les Yakoutes sont robustes & généralement grands; l'ensemble de leurs traits a quelque analogie avec la figure des Tartares; on dit même que les deux idiomes se rapportent beaucoup. Tout ce que je puis affirmer, c'est que les Yakoutes ont la parole extrêmement brève, & qu'ils ne lient point leurs mots.

Leur habillement est simple & à peu près le même pour l'été & pour l'hiver; la seule différence, c'est que dans cette dernière saison, il est en pelleteries. Par-dessus la chemise, ils portent pour l'ordinaire une grande veste croisée & à manches; leur culotte ne va qu'à moitié des cuisses, mais de longues bottes appelées *sarri* leur remontent au-delà du genou. Dans les chaleurs, ils ne gardent de tout cela que leur culotte.

Ils ont la prétention de monter à cheval mieux qu'aucune autre nation du monde. Leur vanité à cet égard est telle qu'ils évitent par dédain de donner à tous voyageurs des chevaux (*a*) trop fringans.

La polygamie chez ce peuple, entre dans les principes politiques. Obligés de faire de fréquens voyages, ils ont des femmes dans tous les endroits où ils s'arrêtent, & jamais ils ne les rassemblent;

(*a*) En parlant de leurs selles, j'aurois dû ajouter que les étriers en sont très-courts.

1788,
Juin.

malgré cela, ils sont jaloux à l'excès & les ennemis jurés de quiconque ose violer les droits de l'hospitalité.

Le 27.
Départ
d'Amgui.

Grâce aux soins de mon prince Girkoff, je trouvai à mon réveil neuf excellens chevaux tout sellés (b). Il voulut que je montasse son cheval de prédilection, qui alloit parfaitement l'amble; comblé de ses honnêtetés, je le quittai de bonne heure, avec l'espoir consolant de rencontrer plus fréquemment des habitations où je pourrois prendre des relais & parfois du repos.

Image d'une
prétendue di-
vinité malfai-
sante,

A quelques pas de celle-ci, qu'on nomme *Amguinskoi-stanovié*, ou halte d'Amgui, je vis sur le chemin des simulacres en bois d'un oiseau de la grosseur d'un canard ou d'un cormoran; c'est la figure emblématique d'une divinité malfaisante, l'épouvante du canton. On fait à son sujet les contes les plus fous;

(b) Trois chevaux se payent ici sur le même pied qu'un seul en Sibérie.

du Kamtschatka en France. 287

on prétend, par exemple, que cet esprit diabolique a souvent égaré des voyageurs & dévoré leurs chevaux.

1788,
Juin.
Le 27^e

Je mis pied à terre le soir chez un autre prince Yakoute (*c*), établi depuis peu dans son habitation d'été, qui me parut aussi propre qu'agréable : voici la description de ces *ourassis*; c'est le nom de ces demeures pittoresques.

Comme les yourtes des Koriaques nomades, elles sont rondes, spacieuses & construites avec des perches en moindre quantité, mais posées de la même manière, & soutenues tout autour par de légères traverses cintrées; le tout est couvert d'écorce de bouleau (*d*), appliquée du haut en bas par bandes larges de dix-huit pouces. Les bordures de ces bandes sont faites de petites lisières de

Habitations
d'été des Ya-
koutes.

(*c*) Il faudroit me répéter sans cesse, si je voulois rendre compte de tous les bons traitemens que je reçus de chacun de ces princes Yakoutes.

(*d*) C'est dans le printemps qu'on dépouille cet arbre de son écorce.

1788,
Juin.
Le 27.

cette écorce découpée en festons ; on tapisse l'intérieur dans le même goût. Le caprice du propriétaire en ordonne les dessins, où il règne communément une bigarrure qui n'est point désagréable. Ces ornemens enjolivent encore les cales & les lits des chefs de famille. Les domestiques couchent par terre sur des peaux ou sur des nattes ; le feu s'allume au milieu de la maison.

Le 28.

Je parvins à la rivière Sola que je côtoyai pendant long-temps. La chaleur ne m'incommodoit pas moins que les moucherons, & j'étois si altéré, qu'à chaque yourte je m'arrêtois pour demander du koumouiff.

Le 29.
Arrivée à
Yarmangui.

Dans la matinée, après avoir fait deux cents verstes depuis Amgui, j'atteignis l'endroit appelé *Yarmangui*, au bord de la Léna. En traversant cette rivière, j'étois à Yakoutsk ; mais une ordonnance du commandant enjoignoit à tout voyageur d'attendre en ce lieu la permission de passer dans la ville. Quelque déplaisante que

que fût pour moi cette espèce de quarantaine; je m'y résignois, lorsqu'un bas-officier m'invita à me rendre à deux cents pas plus loin, où je trouverois M. le capitain ispravnick & un lieutenant de M. Billings; ils venoient d'être informés de mon arrivée, & me reçurent avec les plus grandes démonstrations d'estime & de joie. A peine leur eus-je fait entendre à quel point le retard dont j'étois menacé, me contrarioit, qu'ils s'empresèrent de donner des ordres pour qu'on me conduisît à l'autre bord, m'ajoutant qu'ils étoient sûrs de l'approbation de M. le commandant, à qui j'avois été annoncé & recommandé depuis long-temps.

A midi, j'entrai dans le bateau qu'on m'avoit préparé, & fus quatre heures à traverser la Léna dans la diagonale. Autant qu'il est possible à l'œil de juger d'une telle étendue, cette rivière doit avoir au moins deux lieues de large.

Descendu à terre, je fus interrogé par un officier de police & mené par lui,

Partie II.^e

T

1788,
Jun.
Le 29.

Passage &
largeur de la
Léna devant
Yakoutsck.

Séjour à
Yakoutsck.

1788,
 Juin.
 A Yakousk.

suivant l'usage, au logement qu'il jugea à propos de m'assigner. Aussitôt je me fis indiquer la demeure du commandant, M. Marklofski, à qui je courus faire visite : il m'accueillit avec toute la politesse imaginable, ne me parla que françois, langue qui paroïssoit lui être très-familière. Après m'avoir complimenté sur la rapidité de ma marche (e) & sur mon heureuse arrivée, il m'engagea à rester quelques jours à Yakoutsk, pour me remettre de mes fatigues.

Rencontre de
 M. Billings.

Mais de toutes les offres obligeantes, rien ne me flatta plus que celle de me faire souper le même soir avec M. Billings. Je désirois ardemment de le connoître, & j'attendis avec impatience le moment de l'entrevue. Notre commune profession de voyageur fut d'abord entre nous un signe de rapprochement; on eût dit que

(e) J'étois le premier voyageur parti cette année d'Okotsk, qu'on eût encore vu à Yakoutsk. La distance entre ces deux villes est d'environ quinze cents verstes.

notre liaison étoit ancienne , cependant nous nous tîmes l'un & l'autre sur la plus grande réserve , écartant de la conversation tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport à l'objet de nos missions respectives. J'admirai en cela la délicatesse & la prudence de M. Billings : pendant mon séjour , je dînai une fois chez lui ; matin & soir nous nous réunissions chez M. Marklofski (*f*) , & jamais dans nos entretiens il ne lui échappa une question indiscrète.

Il regrettoit beaucoup de n'avoir pas dans sa course rencontré les frégates de notre expédition ; il eût mis son bonheur & sa gloire à remplir les intentions généreuses de sa souveraine , en fournissant à M. le comte de la Pérouze tous les secours qui eussent été en son pouvoir ; c'étoit une dette dont il vouloit & ne pouvoit , disoit-il , s'acquitter qu'envers moi. Effectivement , il n'est

(*f*) Ce commandant devoit rester en place jusqu'à l'arrivée de M. Kasloff.

1788,
Juillet.
A Yakoutsk.

1788,
Juillet.

A. Yakoutsk.

forte de bons offices qu'il n'ait cherché à me rendre.

Le cheval m'ayant extrêmement fatigué, on me conseilla de remonter la Léna jusqu'à Irkoutsk; ce parti me convenoit d'autant plus, qu'il me promettoit du repos, & que le retard qu'il devoit m'occasionner, ne pouvoit être que de quatre ou cinq jours. Dès que je fus décidé, M. Billings m'aida de ses avis & de ses soins pour le choix & l'acquisition d'un bateau; de ma tente il me fit faire deux voiles, me céda un de ses soldats affidés pour pilote, & me procura enfin tout ce qu'il crut pouvoir m'être utile dans mon trajet.

Description
de la ville
& du port
d'Yakoutsk.

Les cinq jours que je passai à Yakoutsk, furent consacrés aux préparatifs de mon départ : je n'en eus pas moins le temps de remarquer que cette ville étoit la plus agréable & la plus peuplée que j'eusse encore vue, dans l'immense étendue de pays que je venois de parcourir.

Elle est bâtie sur la côte occidentale

de la Léna; les maisons sont en bois, mais grandes & commodes; celle du commandant est en face du port. La plupart des églises sont en pierre. Un bras de la rivière (*g*) qui s'avance en décrivant un coude jusqu'au pied des murs de la ville, forme ce qu'on appelle le *port*, dont le fond se trouve à sec lorsque les eaux sont basses. Les bâtimens que le commerce y amène, ne sont autres que des barques; la majeure partie sert au transport des denrées envoyées par le gouvernement, comme sels & farines. Les négocians, pour la traite de leurs marchandises, louent ou achètent de ces bateaux qu'on tire des environs de la source de la Léna où on les construit.

Les Yakoutes ne viennent dans la ville que pour leurs affaires; en général elle n'est guère peuplée que de Russes. Dans les manières, dans les costumes, on

1788,
Juillet.
A. Yakoutske.

Habitans.

(*g*) Cette rivière traverse la Sibérie dans presque toute sa largeur, du nord-est au sud-ouest, pour se jeter ensuite dans la mer glaciale.

1788,

Juillet.

Le 5.

Départ d'Yakoutsk & navigation sur la Léna.

aperçoit les effets de la civilisation ; le ton de la société, la gaiété qui y règne, tout concourt avec les intérêts du commerce, à entretenir parmi les habitans cette communication active, la source des richesses & des agrémens de la vie (h).

Après avoir renouvelé mes provisions, je partis d'Yakoutsk à une heure du matin. Déjà le crépuscule annonçoit le lever de l'aurore (on fait qu'en été dans les hautes latitudes, pendant plus d'une semaine, l'intervalle entre la nuit & le jour, est à peine sensible), de sorte qu'on distinguoit parfaitement les bancs de sable qui bordent le rivage jusqu'à la première poste. Ne pouvant pas toujours les éviter, mes conducteurs, ou autrement, les hommes qui tiroient mon embarcation, nous prioient à chaque instant de nous mettre à l'eau comme eux, pour les aider à la faire passer sur ces bas-fonds. Souvent aussi, malgré l'énorme largeur de la

(h) Je ne parle point de l'administration, elle est organisée sur le même plan que celle d'Okotsk.

rivière , nous nous déterminions à gagner, à la rame , l'autre côté , dans l'espoir d'y obtenir un passage plus facile ; mais alors la violence du courant nous repouffoit en arrière à la distance d'une demi-verste plus ou moins. De gros glaçons se montrent encore sur les bords ; on m'assura qu'il en restoit ainsi toute l'année.

1788,
Juillet.
Du 5 au 14.

Je ne rendrai pas compte de ma navigation jour par jour. Les observations qu'elle m'a fournies sont trop peu intéressantes pour ne pas épargner au lecteur la fatigante uniformité des détails quotidiens.

Les postes se comptent par stations ; celles-ci sont de trente , quarante , cinquante , soixante , soixante-dix & même de quatre-vingts verstes (*i*). Qu'on juge d'après cela de la peine des malheureux qui sont condamnés à faire le service de la poste , c'est-à-dire , à traîner les bateaux

Postes ou stations ; quels gens font ce service.

(*i*) Les frais de poste n'en sont pas pour cela plus considérables ; un homme se paye comme un cheval.

1788,
Juillet.
Du 5 au 14.
Navigation
sur la Léna.

d'une station à l'autre. Dans l'espace de près de douze cents verstes, cette terrible corvée fait la punition des exilés & des malfaiteurs. Ils partagent ce travail avec des chevaux ; mais lorsque le bateau s'engrave ou que le tirage devient embarrassé, l'homme succède à la bête, & ce sont les pas les plus difficiles qu'il lui faut franchir. Le seul soulagement que cet affreux métier vaille à ces forçats, se réduit à quelques mesures de farine que le gouvernement leur accorde. Les princes Yakoutes des environs sont tenus aussi de pourvoir à leur entretien, & en cas de besoin, de leur prêter des hommes & des chevaux.

Plusieurs de ces misérables sont mariés ; ils se retirent avec leurs familles dans des isbas à moitié ruinés, & épars çà & là le long de la rive droite. La pluie me contraignit un jour de chercher un refuge dans une de ces habitations ; je choisis la plus apparente : en y entrant, je pensai être renversé par l'odeur infecte qu'on y respiroit, & je ne fais point d'expressions

pour peindre le tableau hideux de la misère qui frappa mes regards. Loin d'avoir trouvé un abri dans cette maison, au bout d'un quart-d'heure je me vis inondé ; l'eau tomboit par torrens de tous les coins du toit, & je préférâi de remonter dans mon bateau.

La pêche & la chasse remplissent les momens de loisir de ces bannis, qui ont conservé toute la perversité de leurs inclinations ; ils ne sont gouvernés que par l'intérêt ou la crainte. A l'approche d'un bateau, toujours ils essayent de se soustraire par la fuite au service pénible auquel l'autorité les a assujettis. Plus d'une fois ils m'ont joué ce tour ; j'arrivois à une station ; des cinq ou six hommes qui doivent constamment se tenir prêts aux ordres des voyageurs, il n'y en avoit pas un ; tous s'étoient sauvés dans les bois, & mes conducteurs de la station précédente (*k*),

(*k*) Ils avoient soin, en partant de leur station, d'attacher à mon bateau une petite pirogue, dans laquelle ils s'en retournent chez eux, en se laissant aller au courant de la rivière.

1788,
Juillet.
Du 5 au 14.
Navigation
sur la Léna.

1788,
Juillet.
Du 5 au 14.
Navigation
sur la Léna.

étoient obligés de faire encore celle-ci. Je dédommageois ces malheureux d'autant plus volontiers, qu'en les congédiant je leur voyois quelquefois les pieds tout en sang.

Ils m'attrapèrent un jour plus singulièrement, c'étoit le matin : un bateau de poste descendant la rivière, passa près du nôtre ; Golikoff veilloit à son tour ; mes rufés coquins lui demandèrent la permission de changer avec leurs camarades ; ils furent si bien lui persuader que c'étoit pour notre avantage, qu'il y consentit. Empressé de me conter notre bonheur, il m'éveilla, mais ce fut pour me montrer nos fripons se sauvant à grands pas, au lieu de joindre le bateau qui filoit derrière nous. A cette vue, l'on conçoit la confusion de Golikoff ; il ne savoit comment s'excuser à mes yeux ; car il fallut nous résoudre à traîner nous-mêmes notre bateau jusqu'à la station suivante ; heureusement nous n'en étions pas très-éloignés. Les gens qui avoient amené le bateau de poste

y étoient encore ; mes deux soldats les eurent bien vîte décidés à nous conduire. Je crois même que je dus leur bonne volonté aux sommations brutales de Golikoff ; notre aventure l'avoit mis de si mauvaise humeur , qu'il n'y eut plus moyen de l'engager à user de modération. « Vous ne savez pas , me disoit-il , » comme on mène cette canaille ; on n'en vient à bout qu'avec le bâton : je n'aurois qu'à vous imiter , à chaque poste nous nous verrions insultés , ou dans le même embarras que nous venons d'éprouver. »

Nous arrivâmes cependant à Olekma sans autre désagrément (1). Cette ville , la première depuis Yakoutsk , en est à sept ou huit cents verstes , bien que les postes n'en comptent que six cents. Située à l'embouchure de la rivière qui porte son nom , elle est petite , assez mal bâtie , & n'offre rien de remarquable. Je n'y restai que deux heures.

1788 ,
Juillet.

Du 5 au 14.
Navigation
sur la Léna.

Du 14 au 29.
Ville
d'Olekma.

(1) On la nomme aussi *Olekminsk*.

1788,

Juillet.

Du 14 au 29.

Rencontre
d'un Toungouffe.

A quelques verstes de - là une petite pirogue s'approcha de mon bateau; un seul homme la dirigeoit, il m'offrit de l'écorce de bouleau qu'il venoit d'arracher dans les bois voisins; mes soldats sur le champ me pressèrent d'en acheter pour couvrir notre embarcation. Mon marchand étoit Toungouffe, il faisoit partie d'une famille établie sur la rive gauche (*m*). Je n'avois garde de manquer une si belle occasion de connoître plus particulièrement ce peuple; je fis donc amarrer mon bateau sur la rive droite, & passai avec le seul Golikoff dans le canot du Toungouffe, aussi flatté que moi de la visite que j'allois faire à ses parens.

Pirogues
Toungouffes.

Je fus d'abord frappé de la forme & de la légèreté de leurs pirogues; extrêmement arrondies, elles présentent peu de surface, ce qui les rend sujettes à chavirer.

(*m*) Il m'apprit que les bords de la Léna de ce côté, étoient habités par différentes hordes de ses compatriotes. J'observerai que les Toungouffes & les Lamoutes peuvent être regardés comme la même nation.

Le corps est en lattes disposées en treillage, les bordages sont d'écorce de bouleau, cousus & brayés, & les deux bouts se rétrécissent & finissent en pointes; on tient la rame par le milieu pour se servir alternativement des deux pelles qui la terminent.

La joie de ces Tougouffes, en me voyant, fut des plus démonstratives: entouré, fêté, caressé, je ne sus comment répondre à tous leurs témoignages d'amitié. Un jeune renne fut tué & apporté à mes pieds; en me faisant ce présent, ces bonnes gens regrettoient que leur pauvreté les privât des moyens & du plaisir de m'être plus utiles. Je n'étois guère en fonds moi-même pour faire des largesses, & ma reconnoissance se borna à leur laisser quelques-unes de mes hardes.

Errans comme les Koriaques nomades, ils ont à peu-près la même manière de vivre. Leurs yourtes sont moins vastes & couvertes d'écorce de bouleau; c'est-là leur unique différence. Chaque famille a

1788,
Juillet.

Du 14 au 29.
Navigation
sur la Léna.

Accueil que
me fait une
horde Tougouffe.

Habitations,
physionomies,
religion, ri-
chesses & usages
des Tougouffes.

1788,
Juillet.

Du 14 au 29.
Navigation
sur la Léna.

la sienne ; la principale décoration de l'intérieur est une petite idole en bois , ayant une tête monstrueuse & figure humaine ; ils la vêtissent de leurs habits , auxquels ils ajoutent pour ornemens , grand nombre d'anneaux , de sonnettes & d'autres morceaux de métal. Voilà leur saint Nicolas , nom qu'ils lui donnent par allusion au patron favori des Russes.

A mon passage à Yamsk , j'ai décrit l'habillement de ces Toungousses ; il me reste à parler de leurs traits , de leurs mœurs & de leur façon de voyager.

Moins grands que les Yakoutes , ils ont les yeux tirés , le nez aplati & la face large des Kamtschadales. Ils ne sont pas moins hospitaliers ; le fond de leur caractère paroît être la douceur & la franchise. En matière de religion , ils ont la stupide crédulité des Koriaques , admettant pour dogmes toutes les absurdités de l'idolâtrie. Les chamans obtiennent également leur confiance & leurs hommages ; partout ces fourbes dominant par la terreur.

Après la chasse & la pêche (*n*) qui, dans la saison, obligent ces familles à un peu plus de stabilité, rien ne les occupe aussi essentiellement que leurs rennes; ces animaux font toute leur richesse, & payent avec usure les soins qu'ils reçoivent. Non-seulement ils fournissent à la subsistance & au vêtement de ce peuple (*o*), mais encore dociles sous la main qui les guide, ils se laissent monter par leurs maîtres, hommes & femmes, & les transportent d'un pas rapide dans tous les endroits où leur fantaisie les appelle (*p*). Au lieu d'atteler les rennes à un traîneau, comme les Tchouktchis & les Koriaques, on les

1788,
Juillet.

Du 14 au 29.
Navigation
sur la Léna.

(*n*) La pêche la plus abondante dans cette rivière, est celle de l'esturgeon ou *sterled*. Des œufs de ce poisson, l'industrie Toungouffe fait, comme nous, du caviar.

(*o*) Par un principe opposé à celui des Koriaques, ces Toungouffes ne manquent jamais de traire les femelles de leurs rennes; ce lait qu'ils m'ont fait goûter est fort épais.

(*p*) Leurs voyages s'étendent jusqu'aux frontières de la Tartarie & de la Chine.

 1788,
 Juillet.

Du 14 au 29.

Navigation
sur la Léna.

dressé à courir sous l'homme, & à obéir aux mouvemens d'une bride enlacée dans leur bois. La selle est enjolivée & de la grandeur des nôtres, mais sans étriers; une sangle très-foible la retient, & le cavalier qui chancèle, n'a pour appui qu'un long bâton avec lequel il frappe la monture; on sent que cet exercice demande beaucoup d'habitude. Le bagage est enfermé dans des petits paniers couverts de peaux de rennes, & attachés à la selle; ils pendent de chaque côté sur le flanc de l'animal. Pendant le séjour, ces fardeaux sont rangés méthodiquement autour des yourtes.

Village
de Pélodoui;
payfans char-
gés de la poste.

Ma navigation devint enfin moins désagréable, dès que j'eus gagné Pélodoui, gros village dont les habitans sont Russes, descendans des premiers cultivateurs de la Sibérie, appelés *Starogili*. Là je fus délivré de ces dangereux exilés; je n'eus plus pour conducteurs que de bons payfans, qui me montrèrent autant de zèle que de complaisance. Les habitations n'étoient

n'étoient pas si loin les unes des autres, & promettoient du moins quelques ressources. Dans chacun de ces villages il y a six hommes chargés du service de la poste : nul privilège ne les dédommage de leurs peines; , comme tous les payfans Russes , ils sont soumis à la glèbe , payent les mêmes droits à la couronne , & lui doivent des recrues. Le produit de leurs récoltes ne suffisant pas pour les nourrir toute l'année , ils sont forcés d'acheter du grain & d'en faire des amas. Jamais le seigle ne s'y est vendu si cher que celle-ci ; le *poud* ou le poids de trente-trois à trente-quatre livres de France , valoit soixante-dix à quatre-vingts kopecs.

Vitim est le village voisin du précédent; comme il ressemble à tous ceux de Russie , je crois pouvoir me dispenser d'en faire la description ; les églises y sont moins communes que les *cabacs* ou cabarets.

Les oiseaux se plaisent infiniment dans les environs & sur les bords de la Léna. Des nuées de moucherons qui la couvrent,

1788 ,
Juillet.
Du 14 au 29.
Navigation
sur la Léna.

Notes sur la
Léna.

1788 ,
 Juillet,
 Du 14 au 29.
 Navigation
 sur la Léna.

donnent la raison de leur affluence ; pour chasser ces insectes , nous avions le soin de faire des provisions de fiente de cheval qui brûloit sans cesse dans notre bateau ; mais une autre incommodité inévitable sur cette rivière , c'est la vermine qu'elle engendre ; plus on se baigne , & plus elle multiplie.

Ville de
 Kirinsk.

A quatre cents verstes de Péledoui , je passai devant Kirinsk ou Kiringui , petite ville , au pied de laquelle coule la Léna , & plus loin la Kiringa. Au milieu de ces maisons , dont aucune n'a d'apparence , on distingue l'église qui est en pierres.

Le 29.

Le rivage s'élargissant & devenant plus sablonneux , nous étions souvent traînés par des chevaux (*q*). Les cordes se cassaient , mais je ne m'en inquiétois plus ; le plaisir d'avancer m'inspiroit une aveugle

(*q*) A mesure qu'on approche d'Irkoutsk , la rivière se rétrécit. Je remarquai que les campagnes étoient mieux cultivées , le blé sur-tout y étoit superbe.

sécurité, dont je ne tardai pas à être puni. Dans la nuit du 29, mon bateau toucha sur un rocher que l'ombre nous avoit masqué. La corde se rompit de la violence du choc, & notre embarcation en une minute fut remplie d'eau; nous n'eûmes que le temps d'en sortir pour l'amener sur la rive, où nous ne parvînmes qu'en réunissant nos efforts. Aussitôt je montai sur un des chevaux & mis ma caisse devant moi. Nous n'étions qu'à quatre verstes d'un village; il me fut facile d'avoir promptement du secours. On vint chercher mon bateau qu'on raccommoda dans la journée, & le lendemain matin je repris ma route.

En quittant le village d'Ustiug, je reconnus une saline considérable qu'on m'avoit annoncée, & au-delà trois *zavodes* ou fonderies de cuivre.

Mon bateau s'étoit brisé une seconde fois, & je l'avois encore fait réparer à la hâte; mais ce jour-là mon gouvernail qui raçloit continuellement sur le fond,

1788,
Juillet.
Le 29.
Navigation
sur la Léna.

Août.
Le 1.^{er}

Le 4.
J'abandonne
mon bateau.

1788,

Août.

Le 4.

ayant été emporté, ainsi qu'une espèce de quille qu'on avoit adaptée en dessous du bateau, je n'hésitai plus à l'abandonner. Ce fut le profit de mon fidèle Golikoff.

Le 5.

Je prends
des chevaux,
puis un kibirik.

Je pris des chevaux à Toutoura, à trois cent soixante-dix verstes d'Irkoutsk, & après avoir traversé la bourgade de Verkhalensk, j'atteignis, à deux heures après-midi, celle de Katschouga, où ordinairement les voyageurs débarquent pour éviter le coude de la Léna, qui d'ailleurs cesse bientôt d'être navigable. Ils trouvent en ce village des *kibiriks* (r), ou voitures Russes sur quatre roues, qui sont menées par des exilés, & de temps à autre par des Bratskis.

Notes sur les
Bratskis.

Entre Katschouga & Irkoutsk est un *step* ou canton inculte, dont les seuls habitans sont ces Bratskis, peuplade de pasteurs, qu'on croiroit sortis des Tar-

(r) Ces kibiriks ont la forme d'un long berceau d'enfant, & ne sont nullement suspendus ; bien qu'on puisse s'y tenir couché, on n'en sent pas moins tous les cahots.

tares, tant ils ont de ressemblance avec eux. Leur figure a quelque chose de farouche & de sauvage; ils sont extrêmement voleurs; sous mes yeux on en arrêta un qui venoit de dérober des bestiaux. Leurs troupeaux sont nombreux & composés de bœufs, vaches, chevaux, & principalement de moutons. La rapidité de ma course m'empêcha d'entrer dans leurs habitations, & de prendre sur leurs mœurs des notes plus étendues.

Nous franchîmes plusieurs montagnes par des chemins horribles, & qui firent jeter les hauts cris à mon pauvre Golikoff, brisé par le cahotage continuel de notre infernale voiture dont il essayoit pour la première fois. Enfin, après avoir laissé sur notre droite le monastère de Voznéfenskoï, d'où l'on commence à découvrir Irkoutsk, nous arrivâmes au petit bras de rivière qui serpente sous les murs de cette ville, & qu'on traverse sans descendre de voiture. Là, je fus arrêté par une sentinelle qui vouloit, suivant sa

1788,
Août.
Le 5.

Le 6.
Arrivée à
Irkoutsk.

1788.

Août.

Le 6.

A Irkoutsk.

consigne, aller avertir M. le commandant ; mais s'étant contenté de mon nom & de ma qualité, que je lui donnai par écrit, ce soldat me permit de le précéder. Il étoit environ onze heures du soir lorsque j'entrai dans cette capitale, ayant fait depuis Yakoutsk deux mille cinq cent quatre-vingt-quatorze verstes.

Je mis pied à terre à la police, pour y demander un logement. Le *kvartermester* ou maître de quartier me mena dans une maison, dont le chef, loin d'obéir à l'ordre qui lui enjoignoit de me recevoir, ne daigna pas même se lever pour nous déclarer son refus. Je vis l'heure où l'officier de police irrité d'une résistance si incivile, alloit venger son autorité compromise ; cependant je réussis à le calmer, & le pressai de me choisir un autre gîte. Dans l'intervalle, le *gorodnitsch* ou commandant de la place, M. le major Dolgopoloïff, avoit été instruit de mon arrivée & de la petite mortification que je venois d'essuyer ; il

se rendit sur le champ dans l'endroit où j'étois à peine installé, me fit excuses sur excuses de ce qu'on m'avoit indécemment promené pour me loger aussi mal, & malgré tout ce que je pus lui dire en faveur de ma demeure, il me força de la quitter & de le suivre. Je ne perdus pas au change : rien de plus propre & de plus élégant que l'appartement où il me conduisit ; c'étoit une enfilade de plusieurs pièces, toutes parfaitement meublées & décorées de peintures à fresque ; mais ce qui me toucha davantage, ce fut le zèle attentif avec lequel on m'y servit & me prévint sur tout.

Le lendemain, M. Dolgopoloïff vint me prendre pour me présenter au gouverneur, M. le général major Arsenieïff ; je lui remis les dépêches de M. Kasloff, en l'absence du gouverneur général M. Jacobi, alors à Pétersbourg. Je fus singulièrement flatté de la manière dont me reçut M. Arsenieïff ; après m'avoir comblé de politesses, il exigea que je

1788,
Août.
Le 6.
A Irkoutsk.

Le 7.
Visite au
Gouverneur

1788,
Août.

A Irkoutsk.

Récompense
obtenue pour
Golikoff.

n'eusse point d'autre table que la sienne, & me fit faire connoissance avec sa famille (*f*), dont l'union, l'esprit & la gaieté font de sa maison un séjour vraiment délicieux, & donnent le ton à la société que tant d'agrémens y attirent.

Je profitai des dispositions & des offres obligeantes de M. le gouverneur, pour lui recommander avec instance mon soldat Golikoff. Les services sans nombre que m'avoit rendus ce brave homme, sa fidélité, son dévouement à toute épreuve, plaidoient encore mieux que moi en sa faveur, & M. Arsénieff conçut le désir de conserver auprès de lui un si bon sujet; mais l'ambition du pauvre Golikoff (*t*)

(*f*) Presque tous ses enfans parlent françois; un de ses fils l'écrit avec pureté, & partage avec son frère mille qualités aimables: une de leurs sœurs est mariée à un vice-gouverneur.

(*t*) Pendant mon séjour à Okotsk, M. Kokh avoit bien voulu, à ma réquisition, lui donner le grade de caporal. Cette faveur imprévue fit sur son ame une impression si vive, qu'au retour de la parade, je crus qu'il deviendroit fou de joie & de reconnaissance.

se bornoit à être incorporé dans la garnison d'Yakoutsk, où il étoit appelé par sa tendresse pour son père demeurant en cette ville, & par son attachement pour M. Kasloff, sous les ordres de qui il faisoit son bonheur de servir. De tels sentimens ajoutèrent à l'intérêt que mes récits avoient inspiré, & mon protégé obtint sur l'heure la grâce que je sollicitois pour lui.

J'allai faire visite ensuite à M. Poskatfchinn, ami intime de M. Kasloff, dont la recommandation me valut toutes sortes d'honnêtetés. J'y trouvai un prêtre catholique, envoyé en Sibérie pour procurer les secours de son ministère aux chrétiens de l'église Romaine. Il fait sa résidence ordinaire à Irkoutsk.

Cette ville, capitale du gouvernement d'Irkoutsk & de Kolivanie, est située sur le bord de l'Angara & près de l'embouchure de l'Irkout qui lui donne son nom. On voit dans sa vaste enceinte plusieurs édifices en pierres, & des églises en briques:

1788,
Août.
A Irkoutsk.

Description
de la ville
d'Irkoutsk.

1788,
Août.

A Irkoutsk.

les maisons en bois sont grandes & commodément distribuées, la population nombreuse & sa société brillante ; la multitude d'officiers & de magistrats qui la composent, y ont introduit les modes & les usages de Pétersbourg. Il n'est point de personnes en place qui n'ayent un équipage ; le rang & les qualités règlent le nombre de chevaux attelés à ces voitures pareilles aux nôtres.

J'ai déjà dit que tous les tribunaux des provinces voisines, ressortissent à ceux de cette ville ; elle est aussi le siège d'un archevêque , prélat vénérable, qui exerce les fonctions patriarcales dans toute l'étendue de cette portion de l'empire Russe.

Commerce
de la Russie
avec la Chine.

Mais c'est au commerce principalement que cette capitale doit sa splendeur. Par sa position, elle est l'entrepôt de celui de la Russie avec la Chine. On fait que la communication s'entretient par terre ; tantôt active, tantôt languissante, souvent interrompue, elle a souffert tant de variations, qu'il convient, je pense, de

remonter à l'origine de ces liaisons, pour se former une idée de leur consistance actuelle, & de l'accroissement dont elles seroient susceptibles.

Les relations primitives datent du milieu du dernier siècle, vers l'époque de l'invasion des Tartares Mantchoux, qui, après avoir ravagé pendant long-temps les provinces septentrionales de l'empire Chinois, finirent par le subjuguier entièrement. Ce fut à un gouverneur de Tobolsk que la Russie fut redevable des premières notions sur les moyens d'ouvrir ce commerce; elles furent le fruit d'une tentative faite à Pékin par quelques personnes de confiance qu'il y avoit envoyées. Loin d'être découragés par le peu de succès de ces émissaires, des négocians Russes & Sibériens s'associèrent pour profiter, s'il étoit possible, de leurs découvertes. L'année 1670 vit partir leur caravane, qui revint avec de nouvelles lumières & des preuves non équivoques de bénéfices. Dès-lors les compagnies se multiplièrent,

1788,

Août.

A Irkoutsk.

1788,

Août.

A Irkoutsk.

les courses devinrent plus fréquentes, les établissemens s'agrandirent.

Tant de progrès alarmèrent les Chinois, qui résolurent d'y mettre des bornes. Des forts s'élevèrent pour arrêter un voisin, qui s'avancant chaque jour davantage par le fleuve Amour, la mer orientale & la Selinga, s'approchoit insensiblement des frontières de la Chine. Ces mesures défensives furent la source de démêlés très-vifs entre les deux empires touchant leurs limites; il y eut quelques hostilités, enfin une rupture ouverte. Plusieurs années se passèrent en sièges de places, démolies & rétablies tour-à-tour, jusqu'à ce qu'enfin en 1689, les deux cours, par la médiation des PP. Gerbillon & Pereira Jésuites, autorisés de l'empereur de la Chine, signèrent à Nertschinsk, un traité de paix & d'alliance perpétuelle (*u*), qui

(*u*) Ce traité qui avoit été composé en latin par ces religieux négociateurs, fut ratifié respectivement par les deux souverains, sur la traduction en langue Russe & Mantchou. Voilà le premier exemple, depuis la fondation de l'empire Chinois, d'un traité

dut être gravé sur deux pierres ou poteaux plantés aux confins de chaque empire.

Il assuroit la liberté du commerce, par réciprocité, à tous sujets des deux puissances, pourvus de passeports de leurs cours : cependant la Chine avoit su se faire payer de sa condescendance, par les abandons qu'elle avoit exigés de la Russie, qui perdit à ce marché, non-seulement une partie importante de ses possessions, mais encore la navigation sur le fleuve Amour jusqu'à la mer orientale.

En dédommagement ou dans l'espoir de tirer plus d'avantages de ce commerce, le Tzar (x) Pierre-le-grand, chargea en 1692 Isbrand Ives, Hollandois à son service, de demander à la cour de Pékin,

de paix fait par cette nation, & de l'entrée de sa capitale permise à des étrangers. A cette époque, on comptoit à Pékin plusieurs familles Sibériennes transfuges ou prisonnières, & que les hontés de l'empereur Kam-hi déterminèrent à s'y fixer & même à s'y naturaliser.

(x) C'est ainsi que les Russes écrivent & prononcent le mot Czar.

1788,
Août.

A Irkoutsk.

1788,
Août.
A Irkoutsk.

pour les caravanes, la jouissance du privilège que le dernier traité accordoit aux particuliers. Le résultat de l'ambassade répondit aux désirs de la cour de Pétersbourg; les caravanes furent admises, & comme elle se réservoirit le droit exclusif de les envoyer, elle recueilloit la masse entière des profits (y). Ces voyages dureroient trois ans; les marchands Russes composant la caravane, étoient renfermés dans un caravenseraïl, où se faisoient les échanges, & pendant leur séjour à Pékin, l'empereur les défrayoit.

Ce calme ne se maintint pas longtemps entre les deux puissances. De nouveaux troubles suscités par l'inconduite, l'ivrognerie & les procédés insultans de quelques Russes, au milieu même de la capitale Chinoise, pensèrent encore

(y) Les particuliers ne tardèrent pas à se dégager des entraves tyranniques du monopole impérial; ils parvinrent à entretenir des relations secrètes en Chine par la voie des Tartares Mongols, qui leur vendirent cher leur entremise.

anéantir leur commerce. L'ambassade d'Ismaïloff le soutint : grâce à l'habileté de ce négociateur, capitaine des gardes du Tzar, les désordres furent réprimés, les plaintes assoupies ; à la méfintelligence succédèrent la confiance & la sécurité. Pour conserver de si heureuses dispositions, Laurent Lange resta à Pékin avec le titre d'agent des caravanes.

Au départ de ce résident, les affaires allèrent toujours en déclinant, & les excès des Russes s'accrurent. Ils réveillèrent l'orgueil & la défiance, naturels du Chinois. Le refus de lui livrer plusieurs hordes Mongoles qui s'étoient rendus tributaires du Tzar, acheva d'irriter l'empereur ; il bannit tous les Russes de ses états : plus de communication de ce moment entre les deux nations.

En 1727, le comte Ragouzinski, ambassadeur Russe auprès du successeur du vindicatif Kam hi, vint à bout de renouer les liaisons de commerce par un nouveau traité qui prescrivoit irrévoca-

1788,
Noût,
A Irkoutsk,

1788,
Août.
A Irkoutsk.

blement les bornes de chaque empire (z), & assujettissoit les négocians à un règlement invariable, fait pour écarter à jamais les sources de division.

Il fut permis à la cour de Russie d'envoyer tous les trois ans une caravane à Pékin ; le nombre des marchands fut fixé à deux cents. A leur arrivée sur les frontières de la Chine, ils devoient en informer l'empereur, pour qu'un officier Chinois vînt les escorter jusqu'à la métropole, où ils seroient défrayés pendant le temps de leur traite. On convint encore que les marchandises des particuliers ne passeroient pas la frontière, qu'ils ne jouiroient plus du privilége de commercer dans tous les territoires Chinois & Mongols. En conséquence, on leur assigna deux places sur les confins de la Sibérie, l'une appelée *Kiakhta*, du nom d'un ruisseau qui arrose ses environs ; l'autre *Zu-*

(z) Voyez dans Coxe, tous les détails sur la fixation de ces limites.

rukhaire (2), située sur la rive gauche de l'Argoïn, & ils furent tenus de déposer leurs effets de traite dans les magasins de ces deux villes.

1788,
Août.
A Irkoutsk.

Malgré la ratification solennelle de toutes les clauses de ce pacte, l'exécution éprouva sans doute des contrariétés; le levain du ressentiment fermenta, ou la mauvaise foi renouvela les chicanes : quoi qu'il en soit, dans l'espace de vingt-sept ans, on ne compte que six caravanes parties de Russie. Après l'envoi de la dernière, ce commerce retomba dans la langueur qui suit le discrédit.

Je supprime le détail des griefs que les Chinois reprochèrent aux Russes. Plusieurs historiens connus ont rendu compte des plaintes qu'occasionnèrent les émigrations successives des Tartares Kal-mouks, & d'une multitude de Toun-gouffes, tous accueillis par la cour de Pétersbourg; on a vu son adroite politique

(2) C'est, je crois, le même endroit que les Russes nomment *Naimatshün*.

 1788,
 Août.

A Irkoutsk.

tour-à-tour modérée & menaçante, éluder toujours de satisfaire la Chine.

Ces contestations continuèrent jusqu'à l'avènement de l'impératrice régnante. A peine Catherine II eut-elle pris les rênes du gouvernement, qu'elle renonça, en faveur de ses sujets, au monopole des fourrures & au droit exclusif d'envoyer des caravanes à Pékin. Cet acte de justice & de bienfaisance, vraiment digne du génie & du cœur de cette souveraine, ne suffit pas néanmoins pour rendre au commerce son antique vigueur. L'inimitié entre les deux empires fut encore aigrie par l'inconstance de ces mêmes Toungouffes, qui, ennuyés ou mécontents de leur nouvel établissement, se débarrassèrent tout-à-coup à la domination Russe, & retournèrent dans leur patrie, se remettre sous la puissance Chinoise.

Depuis, on a vu que les deux nations écartant toute animosité, s'étoient rapprochées sincèrement, & que la communication entre les négocians devenoit

chaque jour plus vive & plus intéressante. Autant les comptoirs Russes se sont multipliés à Kiakhta, qui s'est peuplée, agrandie & fortifiée, autant les Chinois ont afflué dans leur bourg de Zurukhaire ou Naïmatschinn; des commissaires de part & d'autre présidèrent aux échanges, & la langue Mongole fut adoptée pour les conventions, qui se firent par interprètes.

Il s'en faut que les Russes aient l'avantage dans ce trafic; les Chinois, qui ne commercent qu'en société, sont infiniment plus vigilans sur leurs intérêts, plus circonspects dans leurs marchés; aussi savent-ils toujours se rendre maîtres du prix des marchandises des Russes, & amener adroitement ceux-ci à acheter les leurs suivant l'estimation première dont ils ne se départent jamais. Le thé, par exemple, leur procure un profit immense (a); ils le vendent si cher;

(a) A Okotsk, lors de mon passage, la livre de thé valoit seize roubles, encore étoit-il très-rare; il venoit, m'a-t-on dit, de Pétersbourg, qui le tiroit à présent de l'Angleterre ou de la Hollande.

 1788,
 Août.

A Irkoutsk.

que les acquéreurs sont forcés ensuite de le donner à perte. Pour s'en dédommager, ils tâchent de renchérir leurs pelleteries, dont les Chinois sont extrêmement amateurs ; mais leur finesse les met en garde contre cette supercherie.

Il seroit trop long de faire ici l'énumération de tous les objets qui entrent dans ces échanges. J'invite le lecteur curieux à recourir à l'ouvrage de Coxe ou de Pallas, qui se font l'un & l'autre fort étendus sur cette matière. Par le relevé qu'ils ont fait des exportations & importations à Kiakhta, en l'année 1777, ils évaluent le total de ce commerce à quatre millions de roubles ; mais depuis ce temps, plusieurs relations dignes de foi attestent qu'il a considérablement baissé ; aujourd'hui même on peut dire qu'il est réduit à rien (b).

(b) À mon arrivée en Sibérie, on m'affura à diverses reprises, que les commerçans Russes se repentoient des spéculations auxquelles ils s'étoient livrés sur la foi du dernier accommodement ; & la

1788,

Août.

A Irkoutsk.

preuve qu'ils le regardoient comme nul, c'est que plusieurs d'entr'eux qui m'ouvrirent leurs magasins, pour me montrer la quantité prodigieuse de pelleteries qu'ils y avoient enfouies, s'accordoient à dire qu'ils attendoient avec impatience, qu'un nouveau traité les mit à même de se défaire de leurs marchandises.

S'il m'étoit permis d'avancer mon sentiment, j'oserois affirmer qu'il me paroît de l'intérêt le plus cher de la Russie & même de la Chine, de faire promptement ce nouvel accord ; mais pour qu'il fût cimenté d'une manière plus durable & plus utile au commerce respectif des deux puissances, peut-être avant tout faudroit-il que, de concert, elles allégeassent le fardeau des taxes, qu'elles levassent toutes les entraves qui intimident & arrêtent le négociant. Peut-être conviendrait-il encore que la Russie, profitant des avantages physiques & naturels que sa position lui donne, se déterminât à faire partir d'Okotsk ou du Kamtschatka, ou de tel autre port qu'elle jugeroit à propos, des bâtimens qui pussent aller échanger directement à Macao ou à Canton, s'il y avoit moyen, les marchandises qu'à grands frais on transportoit par terre à Kiakhtha. Je doute qu'alors les dépenses à faire, pour leur exportation & pour l'importation de celles de la Chine, fussent aussi onéreuses. La communication entre Okotsk & la Sibérie n'est pas très-difficile, & incontestablement cette province devien-

1788,
Août.
A Irkoutsk.
Préparatifs
pour mon
départ.

bornèrent à acheter un kibitk (c). Je n'avois plus l'embaras de faire des provisions, j'étois assuré de trouver à chaque poste de quoi fournir à ma subsistance. M. le gouverneur me donna un *porado-jeni* ou passeport jusqu'à Pétersbourg. Il fut arrêté que je serois escorté par un soldat de la garnison, dont le courage & la fidélité étoient reconnus, & qu'un des courriers du cabinet de M. le gouverneur général, qui l'avoit expressément recom-

droit plus florissante du moment que cette route seroit plus fréquentée. Ces réflexions me ramènent naturellement à ce que j'ai dit dans la 1.^{re} partie de cet ouvrage (*note d, pages 9, 10 & 11*), du projet d'un négociant Anglois établi à Macao. Pourquoi les Russes ne tenteroient-ils point la même voie ! n'ont-ils pas bien plus de ressources que les Anglois, pour s'emparer exclusivement du commerce des fourrures en Chine ! Une fois ce chemin ouvert, il seroit facile d'étendre ces liaisons à de nouveaux objets. Je ne parle pas de l'inappréciable avantage que retireroit encore la Russie de cette navigation commerçante, celui de former de bons & nombreux équipages.

(c) Voulant achever mon voyage le plus lestement possible, je laissai la majeure partie de mes

mandé, m'accompagneroit pour m'aider dans ma route de ses services & de son expérience.

Je pris congé de M. Arséniéff; son fils & M. Dolgopoloïff voulurent absolument me conduire jusqu'à la première poste, malgré toutes mes instances pour les en empêcher. Nous montions en voiture, lorsque mon bon Golikoff vint tout en larmes me conjurer de souffrir qu'il me suivît aussi loin que ces deux Messieurs;

1788,
Août.
A Irkoutsk.

Le 10.
Départ &
dernier trait
de l'attache-
ment de Golikoff.

effets à M. Medvédoff négociant, qui eut la complaisance de se charger de leur transport à Pétersbourg.

Pour terminer cette affaire, il m'invita à souper chez lui. Pendant que nous étions à table, la ville éprouva un tremblement de terre assez violent, il dura deux minutes : nous nous en aperçûmes au choc de nos verres, à l'ébranlement de notre table & de nos sièges; toutes les cloches de la ville sonnèrent, & plusieurs guérites furent renversées. Dans le premier effroi, on forma mille conjectures sur la cause de cette secousse; & comme j'avois observé que le mouvement ou l'ondulation avoit été du sud au nord, on crut en découvrir le principe dans le voisinage du lac *Baikal*. Je laissé la question à résoudre aux physiciens.

1788,
Aôû.
Le 10.
A Irkoutsk.

c'étoit, me dit-il, la plus douce récompense que je pusse lui accorder. Ce dernier trait d'attachement me pénétra, & je sentis qu'en cédant à sa prière, je n'étois pas moins heureux que lui.

Après avoir passé en bac la rivière Angara (*d*), nous arrivâmes en peu de temps au lieu de notre séparation. Tandis que je renouvelois mes remerciemens & mes adieux à M. le commandant & à M. Arséniéff le fils, Golikoff caché derrière ma voiture tâchoit de dérober ses pleurs, & me recommandoit aux soins du soldat qui lui succédoit. Son désespoir éclata, quand mes chevaux furent prêts; il accourut embrasser mes genoux, s'écriant qu'il ne me quitteroit jamais; j'eus beau

(*d*) Cette rivière en prenant le nom de *Toungoutska*, remonte au Yéniféi (près la ville Yéniféisk), & elle se jette, à quelque distance d'Irkoutsk, dans le lac immense que les Russes appellent la *mer Baikal*. On dit celle-ci environnée de hautes montagnes; l'eau en est douce, & la navigation peu sûre par la fréquence des gros temps. Je regrette de n'avoir pu l'aller voir.

lui répéter qu'il ne dépendoit pas de moi de l'emmener, qu'il le savoit bien; mes raisonnemens, mes careffes, rien ne put lui faire lâcher prise, il fallut l'arracher de mes pieds, puis de la voiture qu'il avoit saisie en me perdant. Jamais, je crois, ma sensibilité n'essuya de plus rude assaut; je partis le cœur navré. Le regret de n'avoir pu suivre l'impulsion de ma reconnoissance (*e*), en exauçant le vœu de ce brave homme, me tourmente encore aujourd'hui, & je n'ai que l'espoir qu'il pourra en être informé, car je n'ose me flatter de le revoir un jour.

Je suis forcé à présent de renoncer à l'ordre journalier de mes notes. Ma marche a été si rapide jusqu'à Pétersbourg, c'est-à-dire, depuis le 10 août jusqu'au 22 septembre, qu'il m'a été impossible

1788.
Août.
Le 10.

Détails sur
ma route.

(*e*) Je ne pense pas avoir besoin de justifier la vivacité de mes expressions, en peignant mes sentimens pour ce soldat; je n'ai rien à dire à quiconque m'en blâmeroit, étant instruit des services qu'il m'a rendus.

 1788,
 Août.

de les écrire avec ma première exactitude ; par la même raison on me pardonnera aussi la brièveté de mes observations. Le pays que je parcours a d'ailleurs été décrit tant de fois par des plumes fidèles & savantes ; ces voyageurs ont répandu tant de charme & d'intérêt dans leurs récits, qu'on ne pourroit que m'accuser de présomption ou de plagiat, si j'essayois de m'étendre davantage sur une matière qu'ils ont approfondie, tandis qu'à peine ai-je eu le temps de l'effleurer. Plusieurs de ces ouvrages sont récents, & la curiosité du lecteur y trouvera abondamment de quoi se satisfaire (*f*). Je me bornerai donc à ne parler que de ce qui m'est personnel.

D'abord je traversai un petit canton habité par des Bratskis. Ne seroit-ce point-

(*f*) Parmi ces auteurs je citerai Gmelin, Neveu, Lepekinn, Ritschkoff, Falk, & Georgi, l'abbé Chappe, Pallas. Ce dernier sur-tout a dans ses descriptions, le triple mérite de l'exactitude, de l'énergie & des plus vastes connoissances.

là le peuple que nous autres François nommons *Burates* ! Au-delà d'Oudinsk, je parvins à Kranfnoyark, où je m'arrêtai vingt-quatre heures pour faire remettre des effieux à ma voiture. Cette dernière ville reçoit son nom du rivage rouge & escarpé du Yéniféi qui coule au pied de ses murailles.

1788,
Août.

J'entrai ensuite dans le désert appelé *Barabinskoi-step*. Le service de la poste y est fait par des exilés de toute espèce, dont les établissemens sont à la distance de vingt-cinq & parfois de cinquante verstes les uns des autres. Ces malheureux ont la même manière de vivre que ceux qui depuis Yakoutsk me menèrent jusqu'à Péledoui; ils ne sont ni plus serviables, ni moins farouches; leur paresse paroît plus révoltante encore.

Désert de
Baraba ou
Barabinskoi-
step.

Accoutumé à la fertilité, à la richesse des campagnes des environs d'Irkoutsk, cultivées par ces laborieux Starogili, l'œil ne sauroit sans peine se reporter ensuite sur ces plaines incultes; on a envie d'im-

1788,
Août.

puter ce fâcheux contraste à l'inertie de leurs pervers habitans, bien que l'on reconnoisse que leur sol est ingrat. On diroit que, d'accord avec la vindicte publique qui les poursuit, la nature se montre marâtre à leur égard; la terre où la main de la justice les a repouffés, semble les porter à regret; son sein desséché se refuse à leur culture.

Aventure en
ce désert.

Mon courrier qui avoit le grade de sergent, ne traitoit pas ces misérables avec plus de ménagement qu'il ne convenoit. Pour se faire obéir, il distribuoit souvent des coups de bâton, & mes remontrances ne pouvoient le corriger de ces vivacités qu'il lui plaisoit de nommer son péché d'habitude. Un jour il manqua de l'expier d'une terrible façon. Arrivés à une poste, nous ne trouvâmes point de chevaux; l'homme chargé ce jour-là du service, avoit eu la coupable hardiesse de s'absenter pour chercher du foin. Deux heures s'écouloient, personne ne paroît, & mon courrier se décide à

aller à la découverte avec mon soldat, résolu de se saisir des premiers chevaux qu'ils verroient. Au bout d'une demi-heure ils revinrent très-échauffés, m'amenant un seul cheval ; pour s'en rendre maîtres, ils avoient été obligés de se battre. Pendant qu'ils me racontoient comme la chose s'étoit passée, celui qu'ils accusoient d'avoir été l'agresseur, accourut se plaindre à moi, de ce qu'on lui avoit arraché la moitié de la barbe. Dans le même instant je fus entouré de plus de cinquante personnes, sorties je ne fais d'où, car en entrant dans ce village, nous n'avions pu découvrir que le staroste. Ce fut à qui accableroit mon courrier d'injures ; je parlai long-temps sans pouvoir me faire entendre. Celui-ci au lieu de m'aider à calmer les esprits, aperçoit notre postillon qui revenoit des champs ; il court à lui, & son bras lui fait payer cher le retard qu'il nous avoit occasionné. L'homme à barbe arrachée veut se mettre en devoir de venger son camarade, mais

1788.

par ordre du courrier sergent, mon soldat fait l'en empêcher, & je suis réduit à l'arracher de ses mains. A force de cris, de prières, je suspendis enfin l'ardeur des combattans. J'eus bien à m'applaudir de ma modération ; les témoins étoient furieux du traitement fait à leur voisin ; infailliblement ils nous auroient massacrés, si je n'eusse ordonné sur le champ à mes deux imprudens de retourner à ma voiture, & de presser notre conducteur d'atteler ses chevaux. On voulut les poursuivre, mais je vins à bout d'arrêter la foule ; ils en furent quittes pour des invectives. Dès que j'eus appaisé les mécontents, je me hâtai de gagner mon kibitk, & ne me crus sauvé que lorsque je me vis hors de leur portée.

Arrivée
à Tomsk.

Je tremblois que cet événement ne circulât ; cependant jusqu'à Tomsk, ville où se termine ce désert, je n'aperçus pas la moindre apparence de mouvement ; mes gens empressés de porter leurs plaintes au capitain ispravnik, m'appelèrent

en témoignage à mon grand regret. Cet officier me fit pressentir les suites dangereuses de cette affaire pour le maintien de l'ordre & de la subordination, si ces exilés de Baraba n'étoient pas sévèrement punis; il se disposa en conséquence à se rendre lui-même sur les lieux pour faire un exemple.

Ma visite au commandant de Tomsk, me consola bientôt de cette désagréable aventure. Je trouvai en lui un François nommé M. de *Villeneuve*: son grade est celui de colonel; il me reçut en compatriote, c'est en dire assez pour faire concevoir notre joie mutuelle en nous abordant. Il me sembla avoir déjà un pied en France.

Tomsk est assez joli; une partie de la ville est sur une hauteur où domine la maison du commandant, l'autre descend jusqu'à la rivière Tom. Je n'y restai que le temps de faire raccommoder mes roues.

Je rencontrai plusieurs bandes d'exilés

1788.

Quel étoit le commandant.

Note
sur la ville
de Tomsk.

1788,
Rencontre
d'exilés en-
voyés à Ner-
tschinsk.

ou de galériens (g), & l'on m'avertit de me tenir sur mes gardes. Comme il s'en échappe fréquemment, les paysans sont obligés de les rechercher autant par devoir que pour leur propre sûreté. Rien de si facile en effet pour ces bannis que de s'évader dans la route; ils sont bien conduits par des gardes, mais jamais on ne les enchaîne. J'en ai vu dans les bois jusqu'à quatre-vingts pour la même destination; ils étoient séparés par compagnies de quatre, cinq, six hommes & femmes, qui se suivoient à la distance quelquefois de deux ou trois verstes. Ces galériens sont ensuite distribués dans les différentes mines de Sibérie; ceux-ci alloient à Nertschinsk.

Passage de
l'Obou l'Obi.

Je traversai les principales rivières de cette province, telles que l'Oka, le Yéniféi, le Tom, l'Obi que les Russes appellent l'Ob. Sur cette dernière je courus un grand danger dans un petit bac,

(g) Il y avoit dans le nombre quelques personnes de distinction.

en si mauvais état, qu'au milieu de la rivière il se remplit d'eau. Nous nous fussions difficilement sauvés sans la précaution que j'avois eue d'attacher à ce bac un plus petit bateau, & sans ceux qui nous furent amenés promptement par les habitans de l'autre bord.

1788.

Avant d'arriver à Tobolsk, je passai deux fois l'Irtisch, la dernière près de l'embouchure du Tobol. Cette capitale, située entre ces deux fleuves, doit avoir été une des plus belles villes de Sibérie, mais elle venoit d'être la proie d'un incendie qui en avoit réduit en cendres la plus grande partie. Précédemment elle étoit divisée en deux, la ville basse & la ville haute: l'une bâtie sur la plate-forme d'une montagne, présentoit plusieurs beaux édifices en pierre; l'autre n'avoit que des maisons de bois, qui furent les premières dévorées par les flammes. De proche en proche elles avoient gagné la partie supérieure de la ville & les bâtimens en pierre, où elles ne laissèrent que les murs.

Arrivée à
Tobolsk, &
description de
la ville.

1788.

Je ne m'attendois pas à ce triste spectacle; son impression sur moi fut aussi vive que profonde; jamais je n'oublierai l'air conf-terné des malheureux habitans qui, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, travail-loient avec ardeur, mais dans un morne silence, à réparer leurs pertes. Déjà les traces des ravages du feu commençoient à disparoître, & l'on voyoit sortir de terre les premières assises de quelques maisons & des boutiques, toutes reconstruites en pierre: il est probable que le reste de la ville sera rebâti aussi solidement.

Catherine-
bourg; mine
d'or dans ses
environs.

En la quittant, je repassai l'Artisch une troisième fois pour me rendre à Catheri-nebourg ou Yékaterinbourg, où je se-journai vingt-quatre heures, afin de donner le temps de faire de nouvelles réparations à ma voiture; je l'employai à visiter une mine d'or dans les environs, & le lieu où l'on bat la monnoie de cuivre.

Note sur les
Tartares.

Je renverrai le lecteur aux auteurs que j'ai cités, pour avoir la description des

peuplades Tcheremisses, Tschouvaschis, Votiaguis & Tartares. Je dirai seulement de ces derniers, que la propreté de l'intérieur de leurs habitations m'a étonné, sans doute parce que je m'étois un peu trop familiarisé avec le défaut contraire parmi les Kamtschadales, Koriaques, &c. Ces Tartares sont sédentaires, agriculteurs & riches en blés & en bestiaux; ils professent la religion Mahométane.

La coiffure des Tcheremisses m'a paru singulière; c'est un morceau de bois sculpté, de huit à dix pouces de long & de quatre à cinq de large, qu'on pose presque à la racine des cheveux, de manière que la partie supérieure de cette espèce de toque penche un peu sur le front. On l'attache, puis on l'environne d'un mouchoir blanc, peint ou brodé; les couleurs les plus tranchantes, les dessins les plus chargés sont choisis de préférence, & une large frange ou une dentelle d'or ou d'argent, selon le luxe ou l'aïssance des individus, bordent ce

1788.

Coiffure des
Tcheremisses.

1788.

mouchoir qui est très-grand & retombe par derrière. Quant à l'habillement, je ne puis mieux le comparer qu'à nos robes de chambre.

Rencontre
de Bohémiens.

Une caravane de Bohémiens que je rencontrai, me dit, en me demandant de l'argent, qu'ils alloient peupler & défricher un petit canton sur le bord du Volga près de Saratoff.

Ville
de Casan.

La nécessité de faire viser mon passeport par le gouverneur de Casan, & la difficulté d'y avoir des chevaux, étant arrivé fort tard, me retint jusqu'au jour dans cette ville. Le Volga qui baigne ses murs, rend sa position agréable; ses maisons pour la plupart sont en bois, & les églises en pierre: on me dit qu'elle étoit le siège d'un archevêque.

Accident.

Au-delà du Volga (*h*), rivière renommée pour la navigation, & qui se jette

(*h*) On prétend que ses bords sont infestés par les voleurs, qui pourroient bien n'être que les bateliers. J'en ai vu beaucoup sur ma route; jamais aucun ne m'a insulté.

dans la mer Caspienne , je passai devant les villes de Kouzmodémiansk & Makariéff. Cette dernière , réputée pour ses fabriques de toile , n'est à proprement parler qu'un bourg. J'en étois peu éloigné , & venois d'échapper au danger d'un pont tremblant & mal assujetti , lorsque mon impatience pensa me coûter la vie. Mon postillon , animé par mes incitations réitérées , me menoit grand train (i) : tout-à-coup j'entends battre contre la caisse de mon kibitk ; je mets la tête dehors & reçois un coup qui me rejette dans ma voiture. Un cri du courrier qui étoit à mon côté , m'avertit que j'étois blessé. En effet , le sang ruisseloit sur mon front ; on arrête , je descends , c'étoit le cercle de ma roue qui s'étoit cassé , & dont le taillant m'avoit frappé d'autant

(i) C'est un éloge qu'on doit aux postillons de Russie ; nulle part on n'est aussi bien mené ; la raison en est qu'ils sont presque toujours gris. Dans les villages , après la moisson , il faut les arracher des kabacs.

1788.

plus fort que nous allions plus vite. En y touchant, ma blessure me sembloit large & profonde ; je crus même sentir que mon crâne étoit endommagé ; en un mot, je me regardai comme mort.

C'est ici que je puis dire avec vérité, que l'expression me manque pour peindre l'excès de mon désespoir. Après avoir surmonté tant d'obstacles, tant de périls ; à la porte de Pétersbourg, où je brûlois d'arriver pour serrer dans mes bras le meilleur des pères, que je n'avois pas vu depuis quatre ans ; à la veille de rentrer dans ma patrie, de m'acquitter de ma mission par la remise de mes importantes dépêches, & me croire frappé d'un coup mortel ! Anéanti par cette réflexion, je sentis mes genoux fléchir, ma tête se perdre ; heureusement les secours de mes compagnons me rappelèrent à moi-même ; je m'armai de courage, me fis bander fortement la tête, la roue fut rajustée tant bien que mal, & nous gagnâmes promptement la poste avant Nijenei-novogorod.

Je laissai mon kibitk en ce village à la garde de mon soldat, à qui j'ordonnai de le faire raccommoder, & de me le ramener à la ville prochaine. Pendant qu'on atteloit pour moi une voiture de poste, & qu'on y chargeoit ma caisse, j'entrai dans un kabac où l'on versa sur ma plaie de l'eau-de-vie la plus forte; puis une bonne compresse me mit en état de faire les vingt-cinq à trente verstes qui me restoient jusqu'à Nijenei-novogorod.

Le chirurgien-major chez qui je m'arrêtais étoit absent; on me mena, pour l'attendre, dans un véritable taudis. Le désir de rester inconnu, l'incertitude de mon danger me persuadèrent que je ne devois point me faire annoncer au gouverneur. Dans l'après-midi je retournai inutilement chez ce chirurgien. Ennuyé de souffrir, sans savoir à quoi m'en tenir sur ma blessure, je demandai s'il n'y avoit pas quelqu'un qui pût me secourir; on m'indiqua un *podléker* ou second chirurgien, qu'on m'amena enfin après bien des difficultés

1788.

de sa part. Son abord ne me prévint pas en faveur de ses talens & de sa sobriété; il avoit toute la brusquerie & la démarche chancelante d'un homme ivre: cependant la nécessité de faire sonder ma plaie l'emporta sur ma répugnance à me livrer à de telles mains; mais le malheureux avoit oublié ses instrumens. Qui croiroit qu'une épingle fut la sonde qu'il emprunta? l'examen fait, il me dit en balbutiant, que mon crâne étoit à découvert, mais nullement fracturé, & qu'avec de l'eau-de-vie & de l'eau, je pourrois continuer ma route; il m'invita ensuite à me faire saigner. L'idée d'abandonner mon bras à cet ivrogne me fit frémir. Après l'avoir remercié, payé & congédié, je remontai dans mon kibitk, heureux d'être débarassé de l'opération & de l'opérateur.

Nijenei-novogorod.

Nijenei-novogorod est, comme tout le monde fait, sur le Volga, & ressemble à toutes les villes Russes; on s'y vantoit, à mon passage, d'y posséder une troupe de comédiens nationaux.

En sortant de Vladimer , j'atteignis Moscou; M. de Boffe notre vice-consul s'empressa d'appeler les chirurgiens les plus habiles pour visiter ma blessure; tous me rassurèrent, quoique mes douleurs de tête fussent assez aiguës. Je me trouvai d'autant plus soulagé d'être délivré de mes craintes, que j'appris en même temps une nouvelle bien faite pour les accroître. M. de Boffe me dit que mon père n'étoit pas à Péterbourg. Ainsi, en supposant que j'eusse été plus dangereusement atteint, que cette ville eût été le terme de mon voyage & de ma carrière, je n'aurois pas même eu la consolation de finir ma vie dans les bras de celui à qui je la dois.

Ma voiture étant totalement délabrée, je l'abandonnai à Moscou, d'où je partis sur des voitures de rechange; elles étoient si petites & si incommodes, qu'elles ne nous mettoient pas seulement à l'abri de la pluie. Je passai par Tver, Vouïschneï-volotschok, Novogorod & Sophia près

1788.

Arrivée à
Moscou,

1788,
Septembre.
Le 22.
Arrivée à
Péterbourg.

de Tsarskoelo (*k*), & j'entrai à Péterbourg le 22 septembre dans la nuit, ayant fait six mille verstes en quarante jours, sur lesquels il y en eut huit perdus en séjours forcés.

Le 23.

Conformément à l'instruction de M. le comte de la Perouse, je remis mes paquets entre les mains de M. le comte de Ségur, ministre plénipotentiaire du Roi auprès de l'Impératrice. J'avois eu l'avantage de le voir à son arrivée en Russie, & je compterai au nombre des heureux événemens de ma vie de l'avoir retrouvé à Péterbourg, pour me consoler de l'absence de mon père. Non-seulement ce ministre me fit l'accueil le plus gracieux, mais il s'occupa de ma santé avec l'intérêt de l'affection. Il m'offrit un de ses courriers pour m'accompagner & me soigner dans le reste de ma route. Cependant, comme les secours de son chirurgien avoient achevé ma guérison, je

(*k*) Ces villes sont connues; je les ai traversées si rapidement, qu'à peine ai-je pu les voir.

remerciai M. le comte de Ségur de son offre obligeante, ne voulant pas le priver d'un homme qui pouvoit lui être nécessaire.

1788,
Septembre.
Le 23.

Chargé de ses dépêches, je partis le 26 entre onze heures & minuit. Je fus retenu deux jours à Riga par de nouvelles réparations à faire à ma voiture. A Memel, il me fallut perdre huit heures pour engager les bateliers à passer par un gros temps, le bras de mer appelé *Courich-haff*. Je couchai à Berlin, M. le comte d'Esterno, ministre plénipotentiaire du Roi en cette cour, ayant désiré de me confier aussi ses paquets; je fus bien dédommagé de ce foible retard, par les choses flatteuses qu'il me valut de la part de ce ministre.

Enfin, je revis ma patrie, & le 17 octobre à trois heures après midi j'arrivai à Versailles. Je descendis à la porte de M. le comte de la Luzerne, ministre & secrétaire d'état de la marine. Je n'avois pas le bonheur d'en être connu;

Octobre.
Le 17.
Arrivée à
Versailles.

1788,
Octobre.

mais sa réception pleine de bonté prépara soudain mon cœur à la reconnoissance que je lui dois à tant de titres. Sa faveur la plus précieuse à mes yeux, fut de me procurer l'honneur d'être présenté le même jour à Sa Majesté, qui daigna m'interroger sur diverses circonstances relatives à mon voyage, me témoigner le désir d'en connoître les détails, & m'en donner le lendemain la récompense, en me nommant consul à Cronstadt; récompense d'autant plus chère, qu'elle rappela l'éloge du zèle de toute ma famille dans les emplois civils & politiques qui lui ont été confiés.



COPIE du certificat de M. Kasloff Ougrenin, colonel & commandant d'Okotsk & du Kamtschatka.

JE certifie que M. de Lesseps, vice-consul de France à Cronstadt, a été obligé de séjourner dans différens endroits par les raisons suivantes :

1.° Arrivé à Bolcheretsk le $\frac{7}{18}$ octobre 1787, il y a attendu l'établissement du traînage, sans lequel il est impossible d'entreprendre le voyage du Kamtschatka à Okotsk par terre. Le traînage a eu lieu, ainsi que la gelée des rivières, à la fin de novembre.

2.° Il seroit parti si j'en avois vu la possibilité, mais des tempêtes continuelles & violentes qui ont régné depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin de décembre, l'en ont empêché. Il s'est rarement passé deux jours à Bolcheretsk que nous n'en ayons ressenti de si fortes, qu'à peine la vue pouvoit s'étendre à six ou huit pas. Les Kamtschadalès même ne peuvent pas voyager pendant qu'elles durent, & sont obligés de s'arrêter quelquefois en plein champ.

J'ai cru de mon devoir de prévenir M. de Lesseps, du risque qu'il y avoit de s'exposer

avant la fin de cette suite de mauvais temps, à entreprendre un voyage dangereux & pénible par lui-même, & à perdre peut-être les paquets dont il est chargé pour la cour de France; je l'ai assuré d'ailleurs, qu'étant moi-même obligé de retourner à Okotsk le plus promptement possible, je me chargerois de lui, & que nous ne souffririons que les retards les plus indispensables,

3.° Pendant cet intervalle, M. de Lesseps a été attaqué d'une dysenterie très-violente; la maladie a duré neuf semaines & l'a considérablement affoibli.

4.° La famine qui a régné parmi les chiens dans toute la côte de l'ouest du Kamtschatka, nous a contraints de faire beaucoup de détours & de fuivre pendant long-temps celle de l'est.

5.° Nous fûmes forcés de séjourner dans un village ou ostrog appelé *Poustaretsk*, & distant de six cents verstes de la ville d'Ingiga. Nous y arrivâmes le 26 février. J'employai tous les moyens possibles pour en partir promptement, mais les chiens, les provisions & tous les secours que j'attendois ayant manqué, je me décidai à laisser partir M. de Lesseps le $\frac{7}{18}$ mars sur de petits traîneaux du pays: son équipage très-peu considérable, une baleine

échouée au bord de la mer, & dont j'ai fait couper des morceaux pour nourrir les chiens, m'en ont donné la possibilité; & pour qu'il ne souffre aucun empêchement à l'ostrog de Kaminoï, où vivent des Koriaques, sur lesquels nous ne pouvons pas trop nous fier, j'ai engagé M. le capitaine Smaleff à l'y accompagner. Je l'ai recommandé dans tous les endroits par où il doit passer, & lui ai donné autant de facilité qu'il a été en mon pouvoir pour voyager sûrement & promptement; mais en même temps je n'ai pu m'empêcher de le prévenir qu'il devoit, s'attendre à beaucoup de peines & de fatigues jusqu'à son arrivée à Okotsk. Je l'ai assuré encore qu'il falloit attendre à la fin de cette saison pour pouvoir se mettre en route d'Okotsk à Yakoutsk, les chemins entre ces deux villes étant absolument impraticables, ou du moins excessivement dangereux pendant l'hiver, à cause des neiges qui y sont très-considérables.

En foi de quoi j'ai signé le présent, scellé du sceau impérial de mon département, & contresigné par M. Smaleff, capitaine-inspecteur du Kamtschatka.

Fait à l'ostrog de Poustaretsk le $\frac{12}{23}$ mars, mil sept cent quatre-vingt-huit.

Dicté, approuvé l'écriture ci-dessus, & traduit à M. Smaleff. *Signé* Grégoire Kasloff Ougrenin, colonel & commandant d'Okotsk & du Kamtschatka.

Ici est écrit en Russe. VASSILI
SMALEFF, capitan ispravnik.

Autre certificat du commandant d'Okotsk.

M. de Lesseps est arrivé à Okotsk le 25 avril (5 mai) 1788, incommodé & fort fatigué de sa route. Son intention cependant étoit de repartir sur le champ, & de profiter du reste du traînage pour se rendre jusqu'à la croix de Yudoma, d'où au débâclement de la rivière Yudoma, il auroit pu la descendre par eau. Je fis tous mes efforts pour lui en fournir les moyens; les chiens & tout ce dont il avoit besoin pour la route étoient prêts, mais le mauvais temps nous retint: il étoit arrivé par un dégel violent qui ne discontinua pas, & qui en peu de jours rendit les chemins impraticables. J'espérois, malgré cela, que les gelées se feroient encore sentir pendant quelques nuits, & qu'il en pourroit profiter pour voyager, ce qui est fort ordinaire dans cette saison. Elles n'eurent pas lieu, & il fut impossible que M. de Lesseps partît. Il entreprit même de se mettre en route, &

comme

comme je m'y étois attendu, il fut obligé de retourner sur ses pas, ayant trouvé les chemins & les rivières effroyables & couvertes d'eau. Nous cherchâmes alors un autre expédient, mais il falloit attendre que les rivières fussent dégelées, & que la neige découvrit quelque endroit des campagnes, pour offrir un peu de nourriture aux chevaux. C'étoit la seule voie qu'il pourroit prendre en partant vers le 25 de juin, & en s'exposant à perdre une partie de ses chevaux. Il ne consentit, sous aucun prétexte, à séjourner autant de temps, & je me décidai à envoyer chercher & choisir les meilleurs chevaux, ou, pour mieux dire, les moins mauvais, & à le laisser partir au premier moment favorable, lorsque les premières eaux seroient passées. Je fus étonné de la promptitude de sa marche depuis l'ostrog de Poustaretsk, où il quitta M. Kasloff qui n'est pas encore arrivé, soit que les chemins ou la saison l'arrêtent, ou que les moyens lui manquent. Le parti que M. de Lesséps a pris de le quitter, a été le plus sage & le meilleur. Il eût encore beaucoup abrégé, si les tempêtes ne l'eussent pas contrarié dans sa route pendant dix jours de suite.

J'ai signé & délivré, à la réquisition de M.

Partie I.^{re}

Z

de Lesséps, le présente certificat, pour servir de preuve sur la nécessité de son séjour dans cette ville, & l'impossibilité de voyager avec plus de diligence dans ce pays, sur-tout dans cette saison.

Fait à Okotsk, le vingt-six mai (5 juin) mil sept cent quatre-vingt-huit. *Signé en place de commandant*, JOHAN KOKH, assesseur.

FIN de la seconde Partie.



V O C A B U L A I R E
D E S L A N G U E S
K A M T S C H A D A L E , K O R I A Q U E ,
T C H O U K T C H I E T L A M O U T E .

356 *Vocabulaire des Langues Kamtschadale,*

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>DIEU.</i>	Bokh (a).	Douchtéakhtchitch , Kout & Koutka.
<i>Père.</i>	Otets.	Epep.
<i>Mère.</i>	Matt.	Engatcha.
<i>Enfant.</i>	Dittia.	Péétch.
<i>Moi.</i>	la.	Kimméa.
<i>Nom (d'une chose).</i>	Iméa.	Kharénétch.
<i>Cercle ou rond.</i>	Kroug.	Kill la Kil.
<i>L'odeur.</i>	Doukh.	Tchékh outch.
<i>Un animal.</i>	Zvér.	Kazit kenguiia.
<i>Un pieu.</i>	Koll.	Outlept kouitch.
<i>Rivière.</i>	Réka.	Kiig.
<i>Le travail.</i>	Rabota.	Kazonem.
<i>La mort.</i>	Simért.	Eranim.
<i>L'eau.</i>	Voda.	Azamkh (ou) Ji.
<i>La mer.</i>	Moré.	Ezouk.
<i>Montagne.</i>	Gora.	Inzit.
<i>Le mal.</i>	Boll.	Lodonim.
<i>La paresse.</i>	Lénn.	Kh-alacik.
<i>L'été.</i>	Léta.	Adempliff.
<i>L'année.</i>	God.	Γkhatkhatt.
<i>L'univers.</i>	Svétt.	Atkhat.
<i>Le sel.</i>	Soll.	Peipiem.
<i>Un bœuf.</i>	Bouik.	Kezioung.
<i>Le cœur.</i>	Certfé.	Guillioun.
<i>La force.</i>	Cila.	Kekhkkeh.
<i>La santé.</i>	Zdrava.	Klouvesk.

(a) Le lecteur voudra bien recourir, pour la prononciation, à l'avertissement en tête de la première partie.

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUE.
Kamakliou ou Angag.	En-iéga.	Kh-éouki.
Empitch.	Illiguin.	Amai.
Ella.	Illa.	Eni.
Kimouiguin.	Ninkhai.	Khoutéan.
Guionna.	Guim.	Bi.
Ninna.	Ninnéa.	Guerbin.
Kamfell.	Kilvo.	Miouréati.
Voui voui.	Vouié guirguin.	Ounga.
Alliougouffou.	Ilpouilla.	Boioun.
Oupouinpin.	Oupinpekhai.	Tipioun.
Veiem.	Veiem.	Okat.
Iakhitchat guiguin.	Tirétirkigfinn.	Gourgalden.
Veigūiguin.	Veiéigou.	Kokan.
Mima.	Mimil.	Mou.
Ankan.	Ankho.	Nam.
Guiéguéi.	Neit.	Ouraktchan.
Tatch guiguin.	Téguéi.	Eien.
Kouloumgatomg.	Télounga.	Ban.
Alaal.	Elek.	Anganal.
Guiviguiv.	Guioud.	Angan.
Khétchguikhei.	Kheiguikéi.	Guévan.
Yamyam.	Teguioi.	Tak.
Tchinga.	Penvel.	Gueldak.
Lingling.	Liig ling.	Mévan.
Nikétvoukhin.	Nikatoukhin.	Égui.
Tmeleffvouk.	Gué mélevli.	Abgar.

358 Vocabulaire des Langues Kamtschadale,

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>Bien.</i>	Kharacho.	Klioubello.
<i>Mal.</i>	Dourno.	Keiel.
<i>La main.</i>	Rouka.	Tonno (<i>ou</i>) Cettoud.
<i>Le pied.</i>	Noga.	Katkha (<i>ou</i>) Tkada.
<i>L'oreille.</i>	Oukho.	Aïllo (<i>ou</i>) Jiourd.
<i>Le nez.</i>	Noff.	Kekiou (<i>ou</i>) Kika.
<i>La bouche.</i>	Rott.	Cekcé (<i>ou</i>) Kiffa.
<i>La tête.</i>	Glava.	Khobel (<i>ou</i>) Tkhouzgéa.
<i>La gorge.</i>	Gorlo.	Kouikh.
<i>Le front.</i>	Lob.	Tchoutchéel (<i>ou</i>) Tchi- kika.
<i>La dent.</i>	Zoub.	Kip khépp.
<i>La langue.</i>	Iazik.	Ditchel.
<i>Le coude.</i>	Lokott.	Tallotall.
<i>Les doigts.</i>	Paltfi.	Tkida (<i>ou</i>) Kik-énn.
<i>Les ongles.</i>	Nokhti.	Koud (<i>ou</i>) Kououn.
<i>Les joues.</i>	Choki.	Aié ioud (<i>ou</i>) Pr-énn.
<i>Le col.</i>	Chéia.	Khaitt.
<i>L'épaule.</i>	Pletcho.	Tanioud (<i>ou</i>) Tenno.
<i>Le ventre.</i>	Brioukho.	K-Khailita.
<i>Les narines.</i>	Nozdri.	Kanngassounn.
<i>Les sourcils.</i>	Brovi.	Talténn.
<i>Les paupières.</i>	Réssnitfi.	Khenng-iatschourena.
<i>Le visage.</i>	Litfo.	Gouénnng.
<i>Le dos.</i>	Spina.	Karo.
<i>Parties naturelles de l'homme.</i>		Kalkhanna.
<i>Parties naturelles de La femme.</i>		Kouappa.

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUE.
Nimélkhin.	Nimelkhin.	Aia.
Khatkin.	Guetkin.	Kanioulit.
Mouina galguin.	Mouinguit.	Gal.
Guit galguin.	Guitkalguin.	Boudef.
Vélioulguin.	Velioulguin.	Gorot.
Enguittaam.	Ekkhaiakh.	Ogot.
Ikniguin.	Guikirguin.	Amga.
Léout.	Léout.	Dél.
Pilguin.	Pilguin.	Belga.
Kitschal.	Kitschal.	Omkat.
Bannalguin.	Ritti.	Itt.
Lill.	Guiguil.	Enga.
Nitfchiouvétt.	Kirvouéliin.	Etschén.
Iélguit.	Tchnilguit.	Kh-abrr.
Véguít.	Véguít.	Osta.
Élpitt.	Irspitt.	Anntschinn.
Énnaïnn.	Inguik.	Mivonn.
Iilpitt.	Tchilpiv.	Mirr.
Nannkhénn.	Nannkhinn.	Ourr.
Innavté.		Kh-Elonn.
Litchvétt.		Kh-aramta.
Illiatcbiguit.	Virvitt.	
Lioulgoulkhall.	Lioulgokhill.	Itti.
Khaptiann.	Khéptitt.	Néri.

360 *Vocabulaire des Langues Kamtschadale,*

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>Le sang.</i>	Krov.	Bechlem.
<i>Grand.</i>	Véliko.	Tgolo.
<i>Petit.</i>	Malo.	Outchinnélo.
<i>Haut.</i>	Vouïffoko.	Kran-alo.
<i>Bas.</i>	Nïsko.	Dïfoulo.
<i>Le soleil.</i>	Solntzé.	Koullétch.
<i>La lune.</i>	Mécéts.	Kirkh-kirkh.
<i>Une étoile.</i>	Zvézda.	Ezeng-itch.
<i>Le ciel.</i>	Nébo.	Kokh-khéff.
<i>Un rayon.</i>	Loutch.	Ts-eiguïlik.
<i>Le feu.</i>	Ogonn.	Briououmkhitch (ou) Panitch.
<i>La chaleur.</i>	Jarr.	Kékak.
<i>La voix.</i>	Goloff.	Khaélo.
<i>La porte.</i>	Dvér.	Onnotch.
<i>Un trou en terre.</i>	Iama.	Khiouép.
<i>Le jour.</i>	Dénn.	Taaje.
<i>La nuit.</i>	Notfch.	Kiounouk.
<i>Ville.</i>	Grad.	Attéïim.
<i>La vie.</i>	Jizn.	Zoït léném.
<i>La forêt.</i>	Léff.	Ou out.
<i>L'herbe.</i>	Trava.	Chichtch.
<i>Le sommeil.</i>	Sonn.	Caéksn.
<i>Arbre (ou) bois.</i>	Drévo.	Ou (ou) Outé.
<i>Dormir.</i>	Spatt.	Oun ekleni.
<i>Couper.</i>	Rézatt.	Lzinim.
<i>Nouer, attacher.</i>	Vézatt.	Tratak.
<i>La mesure.</i>	Méra.	Tiakinioung.
<i>L'or.</i>	Zoloto.	

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUTE.
Moulliou mouf.	Moulliou mouf.	Souguial.
Niméankhin.	Niméankin.	Ekjann.
Ouppoulioukhin.	Niouppoulioukin.	Niouktfchoukan.
Niguinéguimakhen.	Nivlikhin.	Gouda.
Nivtokhin.	Nivkhodin.	Niatkoukak.
Tikiti.	Tirkiti.	Nioultian.
Yalguin.	Tfchatamoui.	Bekh.
Lillia petfchan.	Eguér.	Offikatt.
Kh-igan.	Keh-iguin.	Nian (<i>ou</i>) Djioulbka.
Tikakh-Mouinpen.	Tirkhikh-mell.	Elganni.
Mouilguin.	Mouiltimouil.	Tog.
Koutigué létonn.	Nitlikhin.	Khokhiffin.
Koumguikoum.	Khoullikhoul.	Delgann.
Téllitél.	Titil.	Ourka.
Zolou ioulguin.	Nouterguin.	Kengra.
Alvouï.	Liougiout.	Ining.
Nikinik.	Likita.	Golbanï.
Gouïna.	Vouïvou.	Gorad.
Kioulgatnguin.	Toukoufguiarm.	Inni.
Outitou.	Outit.	Khenita.
Biïgai.	Bagaïling.	Orat.
Miéïl khaïtik.	Guïïlkhét iarinn.	Oukléan.
Outouout.	Outtiougout.	Mo.
Kouel khalanguï.	Mïïlkhémik.	Oukladaï.
Koutch Viguin.	Khïitfchviguin.	Minadaï.
Tién mouïguin.	Trémitim.	Gadgim.
Tenn métén.	Nig eni.	Ikavonn.
Elnipélvouitinn.	Tfchedioupouïlvouitéann.	Mérka.

362 *Vocabulaire des Langues Kamtschadale,*

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>L'argent.</i>	Srébro.	
<i>Un foyer.</i>	Otchag.	Ak kannim.
<i>Une maison.</i>	Domm.	Kizd.
<i>L'ouie.</i>	Sloukh.	Iouloteliim.
<i>La vue.</i>	Zrenié.	Eltchkioulnim.
<i>Le goût.</i>	Vkouff.	Tal-tal.
<i>L'odorat.</i>	Obonanié.	Kheïfk.
<i>La peau.</i>	Koja.	Salsa.
<i>Halte, arrête.</i>	Stoï.	Khimikhtch.
<i>Un chien.</i>	Sabacz.	Koffa.
<i>Un œuf.</i>	Iaitfo.	Dilkhatch.
<i>Un oiseau.</i>	Puiffa.	Diïskhilt.
<i>Une plume.</i>	Péro.	Ciffiou.
<i>Le mari.</i>	Mouje (ou) Mouch.	Kiïkoug.
<i>La femme.</i>	Géna.	Tigen outh.
<i>Le frère.</i>	Bratt.	Tig-a.
<i>La sœur.</i>	Séïtra.	Dikhtoung.
<i>L'amour.</i>	Lioubov.	Allokhtel anim.
<i>Aimer.</i>	Lioubitt.	Tallokhtel azinn.
<i>La lettre.</i>	Zémliä.	Cimmit.
<i>Une ceinture.</i>	Poïaff.	Ciïtitt.
<i>Une pierre.</i>	Kaminn.	Kouaff.
<i>Donnes.</i>	Daï.	Katkout.
<i>Va, va-t-en.</i>	Padi, padi potsch.	Téout.
<i>Non.</i>	Niét.	Biïnakitlik.
<i>Oui.</i>	Da.	Lébell.
<i>Boire.</i>	Pitt.	Ekoff khoïnim.
<i>Le temps.</i>	Vreméa.	Tak khit (ou) Takkhiiat.
<i>Épais.</i>	Toïft.	Khaoumouilli.

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUE.
Elnipelvouitinn.	Nilguikinpouilvouitenn.	Méguén.
Melguippioulguin.	Milguipialguin.	Nerka.
Ia ianga.	Valkarad.	Djou.
Tikovaloming.	Valioulm.	Ifni.
Tikila ounguin.	Mogourkim.	Igouroun.
		Amtam.
Kot-keng.	Tikerkin.	Moiéni.
Nalguin.	Nelguin.	Iff (<i>ou</i>) Nandra.
Khanni vouilgui.	Khvellia.	Illé.
Kh attaan.	Guéttin.	Ninn.
Ligli.	Liglig.	Oumta.
Gallia.	Gallia.	Dei.
Téguélguin.	Téguél.	Detlé.
Ouiakhotch.	Ouréakhotch.	Edi.
Névgann.	Névgann.	Achi.
Khaita kalguin.	Khaita kalguin.	Akann.
Tchaa kiguit.	Tchakiguitch.	Eken.
Kekmitcha angui.	Nitvaïguin.	Goudj monn.
Ekmoukounniguin.	Tchivéatchim.	Aia vrovou.
Noutelkhen.	Noulténout.	Tor.
Iguít	Ririt.	Boïat.
Gouvién.	Vougonn.	Djoué.
Khinéélgui.	Kétam.	Omouli.
Khallikhatiguí.	Khél khít.	Khouri.
Ouinnié.	Ouinéa.	Atcha.
É.	É.	Ya.
Mouiv vouitfchik.	Migoutfchi.	Koldakou.
Khoulitik.	Khouriti.	Khéren.
Noourakhin.	Nioumkhin.	Dérom.

364 *Vocabulaire des Langues Kamtschadale,*

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>Un os.</i>	Koft.	Kotg amtch.
<i>Chanter.</i>	Pétt.	Ang jéssonim.
<i>Léger.</i>	Légok.	Dimff khoulou.
<i>Vache.</i>	Karova.	
<i>Mouton (ou) Argali.</i>	Barann.	Koulem.
<i>Cochon.</i>	Svinia (a).	
<i>Oie.</i>	Gouff.	Kissouiéff.
<i>Canard.</i>	Outka.	Ditchimatch.
<i>Un fossé (ou) canal.</i>	Rov.	Aétchpowinnim.
<i>Fruit.</i>	Plod.	Iffgateffitch.
<i>Corne.</i>	Rov.	Détténn.
<i>Bon.</i>	Dobro.	Klioubello.
<i>Mauvais.</i>	Khoudo.	K'kéllélo.
<i>Racine.</i>	Korén.	Iaéngettch.
<i>Souche.</i>	Pénn.	Enni mellokoll.
<i>L'écorce.</i>	Kora.	Ireltch.
<i>Blanc.</i>	Bélo.	Guénnkalo.
<i>Rouge.</i>	Krafno.	Tchatch-alo.
<i>Vin (ou) eau-de-vie.</i>	Vino.	Koabkho-azang.
<i>Semer.</i>	Séiatt.	
<i>Pain.</i>	Khléb.	(b)
<i>Avoine.</i>	Oveuff.	
<i>Seigle.</i>	Rofch.	
<i>Couvrir.</i>	Scritt.	Khankhlidinn.
<i>Porter.</i>	Noffit.	Lénouiarenk.
<i>Trainer.</i>	Vozit.	Khéningekhtch.

(a) Ils n'ont aucune connoissance de cet animal.

(b) Les lacunes ci-dessus dans les colonnes des langues Kamtschadale, Koriaque, Tchouktchi & Lamoute, n'ont pu être remplies faute de mots propres & particuliers à

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUE.
Kh attaam.	Etternkai.	Ipri.
Kagannguiang.	Khoulikhoul.	Ikann.
Ninnakhin.	Nimirkoukhin.	Aïmkhoun.
		Khoukoum.
Kitéb.	Kétéb.	Ouiamkan.
		Erbatfch.
		Néki.
Nota guilguiguin.	Nivékhfchinkoutérguin.	Khouniram.
Iévousinann.	Vouinnia khaï.	Baldaran.
Innalguin.	Aïvalkhfchléa.	Tannia.
Malguiguin.	Nimelhhin.	Aïa.
Kh antkinn.	Guerkín.	Kannialit.
Nimmakin.	Kingakaï.	Kh obkann.
Tatkhoub.	Outtékhaiguétchvouili.	Moudakann.
Il khelguin.		Ourta.
Nilgakhin.	Nilgakín.	Guéltadi.
Neit Tschikhin.	Tchédlionl.	Khoulania.
akhamimil.	Akamimil.	Mina.
Khinjatchéiaguin.	Khinvaguini.	Djaïram.
Khinéalguitati.	Traïavam.	Gue-énounn.
Kouénguinin.	Guérévouli.	Gue-élbouttiann.

chacun de ces peuples. Lorsqu'ils sont dans la nécessité d'exprimer les objets que ces mots désignent & qui leur sont étrangers, ils adoptent les termes Russes.

366 *Vocabulaire des Langues Kamtschadale,*

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>Chêne.</i>	Doub.	
<i>Vaisseau.</i>	Soudno, karable.	Tokh, khatim.
<i>Mariage.</i>	Brak.	En ittïpofitch.
<i>Plaine.</i>	Poléa.	Ouskh.
<i>Champ.</i>	Pachnéa.	
<i>Labourer.</i>	Pakhatt.	
<i>Charrue.</i>	Sokha.	
<i>Herse.</i>	Borona.	
<i>Peine, fatigue.</i>	Troud.	Akhltipkonnim.
<i>Fille.</i>	Déva ou Dévka.	Oukhtchitch.
<i>Garçon.</i>	Maltchik.	Pekh atchoutch.
<i>Pigeon.</i>	Goloub.	
<i>Garde.</i>	Storoje.	Annatchourna.
<i>Croissance.</i>	Roff.	
<i>Couches, d'accoucher.</i>	Rodini.	Iouff aff khénizatch.
<i>Pouvoir, volonté.</i>	Vlaft.	Inatch kékvaouv.
<i>Le soir.</i>	Vétschér.	Ettém.
<i>Cheval.</i>	Konn ou Lochat.	
<i>Le matin.</i>	Outro.	Moukoulaff.
<i>A présent.</i>	Téper.	Eéngou.
<i>Avant.</i>	Préjedé.	Koummétt.
<i>Après.</i>	Posté.	Déméll.
<i>Toi.</i>	Ti.	Kizé.
<i>Nous.</i>	Moui.	Bouze.
<i>Lui.</i>	On.	Tié.
<i>Elle.</i>	Onna.	Tíchiï.
<i>Eux.</i>	Onni.	Tié nakil.
<i>Vous.</i>	Voui.	Souze.
<i>Ici.</i>	Zdéff.	Tétchkh.

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUE.
'Atviniakou.	Etvou.	Tfchourna.
Konaoutiguing.	Matarkinn.	Koptonn.
Kitilkbin.		Avlann.
Iakhitchatguiguin.	Lioungatt.	Gourgaldénn.
Ianguianaouv.	Névouitchkhatt.	Kh-ounatch.
Ak kapill.	Nénkhaï.	Kh-ourkann.
Koun oung.	Eioulakäi.	Etteiram.
		Goudatch.
Kmigatalik.	Guékmiéé.	Baldajakann.
Katvouguguin.	Tschinvo.	Ekjéanni.
Anguivénguïn.	Arguivéiguïn-	Khifféatchin.
		Mourak (<i>ou</i>) Mourann.
Iakhimitiv.	Réakhmitiv.	Badjakar.
Ettchiguï.	Ettchiguï.	Ték.
Inkiép.	Ettiol.	Djoulléa.
Iavatching.	Iavatchi.	Eßiméak.
Guitché.	Guir.	Sfi.
Mouïou.	Mouri.	Bou.
Enno.	Inkhann.	Nong annicoubéi.
Ennonévít khét.	Inkhann névann.	Nong ann achi.
Joutschou.	Inkhakatt.	Kong artann.
Touïou.	Touri.	Kh-ou.
Gouïtkou.	Voutkou.	Ellia.

368 *Vocabulaire des Langues Kamtschadale,*

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>Là.</i>	Tamm.	Ték kouï.
<i>Voilà.</i>	Vott.	Tétk oun.
<i>Barbe.</i>	Boroda.	Élloud.
<i>Cheveux.</i>	Voloff.	Tchérahkhtchr ou koubid.
<i>Cris.</i>	Krik.	Orang torritch.
<i>Bruit.</i>	Schoumm.	Oukh véchtitch.
<i>Vagues de la mer.</i>	Volni.	Kéga.
<i>Sable.</i>	Péffok.	Bezzalik.
<i>Terre glaise.</i>	Glina.	Kitt khim.
<i>Verdure.</i>	Zélénn.	Dokhle kralo.
<i>Verd.</i>	Zélénoïé.	
<i>Ver de terre.</i>	Tchérf.	Gepitch.
<i>Branche, rameau.</i>	Souk.	Iouffiltch.
<i>Feuilles.</i>	Listi.	Bouilt léll.
<i>Pluie.</i>	Dojede.	Tchoukh tchou.
<i>Grêle.</i>	Grad.	Koutg atta.
<i>Éclair.</i>	Molnia.	Kig kikh.
<i>Neige.</i>	Snég.	Korell.
<i>Froid.</i>	Stouja.	K-ennétch.
<i>Boue.</i>	Greff.	Tcha ou éfch.
<i>Lait.</i>	Moloko.	Doukh énn.
<i>Homme.</i>	Tschélovék.	Krochtcho.
<i>Vieux.</i>	Starr.	Kizékh kétlinn.
<i>Jeune.</i>	Molod.	Linnétt-lék.
<i>Vite.</i>	Scoro.	Dikh-ak.
<i>Doucement.</i>	Tikho.	Dikh-létchoull.
<i>Le monde, les gens.</i>	Liudi.	Krochtchorann.
<i>Comment?</i>	Kak.	Libéch.
<i>Où?</i>	Gdé?	Binnié.

Naïko.

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOÛTE.
Naïko.	Nenko.	Tala.
Gout-Tinno.	Notkhan.	ÉR.
Lélou.	Léliout.	Tchourkana.
Nitchouvouï.	Kirvouitt.	Niouritt.
Koukomgalag.	Nikémémerguinéa.	Irkann.
Kouvitchiguitchiguétok.	Ioulnorkinn.	Ouldann.
Kantchiguitang.	Guittchguin.	Bialga.
Tchiguéi.	Tchigaï.	Onéang.
Att ann.		Téïbak.
Touiévégaï.	Tourvéguéi.	Tchoulbann.
		Tchoulbalrann.
Enniguém.	Enniguén.	Oug-ïïl.
Elligér.		Garr.
Voutou outo.	Khokhonguit.	Ebdernia.
Moukhémouk.	Ront-ti.	Oudann.
Nikléout.	Guéguéïronntiti.	Bota.
Kigui guïlann.		Agdiou tapkittann.
Gallag-all.	Ellg-ell.	Imandra.
Khialguin.	Tchagtchéngg.	Iguénn.
Ekékaguiguin.	Guékitchkaguiguin.	Boullakékh.
Lioukhéi.	Lionkhaï.	Oukiouln.
Ouïémévouïlann.	Khlavoll.	Béi.
Enn pann.	Guénpiévl.	Sagdï.
G-ouïtchik.	Goradchik.	Niouïfioulkhtchann.
Innaéi.	ïïngué.	Oumouchéat.
Métchinné.	Noulméagué.	Ett niou Koukann.
Toumgou.	Nilchikhikhlavoll.	Béïl.
Minatchi.	Miniri.	Onn.
G-aminna.	Guemi.	Illéa.

370 *Vocabulaire des Langues Kamtschadale,*

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Quand !	Kogda.	Ittia.
Quoi !	Tchto.	Enokitch.
A qui !	Kémm.	Kiouliout.
A quoi , avec quoi.	Tchémm.	Enók kaïell.
Poisson.	Riba.	Ennitch.
Viande.	Méssa.	Talt gall.
Rivage.	Bérég.	Khaimenn.
Profondeur.	Gloubina.	Amm-amm.
Hauteur.	Vouïffota.	Krann-all.
Largeur.	Chirina.	Ank lakill.
Longueur.	Dlina.	Ioulijél.
Hache.	Topor.	Kouachou.
Poussière.	Pouil.	Tézitch.
Tourbillon.	Vikhr.	}Tvétvi (ou) Pourga.
Tempête.	Bouréa.	
Côteau.	Kholm.	Tek khoulitch.
Borne ,lisière.	Méja.	
Souris.	Mouich.	Dekhoulitch.
Mouche.	Moukha.	Khalimitch.
Cloud.	Gvoz.	
Dispute.	Brann.	Letch khalikalim.
Guerrier.	Voïm.	Tesk kouïou.
Guerre.	Voina.	Ar-rokhl-konim.
Barerie.	Draka.	Lofs-komozitch.
Cuirasse.	Lati.	
Accord , concordance.	Lad.	Killiouch.
Paix.	Mir.	Lomfatch.
Content , charmé,	Rad.	Khaiouk.
Voleur.	Tad vorr.	Soukh atchoutch.

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUTE.
Tité.	Tita	Ok.
Inna.	R-éakhnout.	Ék.
Méki.	Mikiném.	Ni.
Ioukh-khé.	Réakh-kha.	Etch.
Innaénn.	Innéa.	Ola.
Khostokvoll.	Khoratoll.	Oulra.
Antchouimm.	Tchourma.	Kh-olinn.
Nimm khénn.	Nimkhinn.	Kh-ounta.
Niguinéguillokhénn.	Niélikhinn.	Ooufski affoukounn.
Nalamkhinn.	Niougoumkhinni.	Démga.
Nivlikhinn.	Nivlikinn.	G'onaminn.
Khaall.	G-algaté.	Tobar.
Guitkaouéttché.	Noultshkhininnbouial.	Kh-énguiélrénn.
Noutéguinn ou pourga.	Ménivouial, pourga.	{ Kh ouï. { Kh oungua.
Ténoup.	Néittipell.	Kh-oupkann.
Pipikhilguin.	Pipikhilnik.	Khidléa.
G-alamit.	Mrénn.	Tchaliouktchann.
		Dilkann.
		Tipkitinn.
Kaouv tchiténg.	Nipilvouitoukhnéat.	Djargamatt.
Enn khévlann.	Nikétioukhn-khlavol.	Tchékti.
Nonn mitchélangui.	} Maraourkinatt.	Kh ounniattia.
Kotkinaoutchélaangui.		Kouffikatchinn.
Mitchiguév.	Ekh-év.	Djbouvla.
Kovévlangui.	Ténguég-iarkim.	Antaki.
Mitang étvéla.	Minvouifimouik.	Anmol'dar.
Tiguinévok.	Teiguég-iarkim.	Ariouldioun.
Koutou lagaiténg.	Nitouléakhénn.	Djourminn.

372 Vocabulaire des Langues Kamtschdale,

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHDALE.
Trou.	Dira.	Palp gall.
Verfer.	Litt.	Liouffézitch.
Cuire.	Varitt.	Kokazok.
Se coucher.	Létch.	Kh-alitch.
Sexe.	Pol.	Ozatitt.
Dessous.	Pod.	Céfsko.
Dessus.	Nad.	
Sans.	Béz.	Innakinévka.
Malheur.	Béda.	Titch Kéink.
Victoire.	Pobéda.	Danntch-tchkitchétch.
<i>La partie la plus molle & la plus blanche d'un arbre au-dessous de l'écorce.</i>	Béil.	Guenn kalo.
<i>Êté (parfait du verbe être).</i>	Bouill.	Déllitch.
Glace.	Léd.	Kirvoul.
Battre.	Bitt.	Émill tchaliim.
Baleine.	Kitt.	Dénn.
Tombé, (prêt de tomber).	Pall.	Etkhl khlinn.
La vapeur.	Par.	Tchounéffétch.
Lamentation.	Volp.	K-khanagtch.
Vivement.	Jivo.	Zountchitch.
Le mal.	Zlo.	Khakaitt lilézitch.
Ou.	Jli.	G-akka.
A eux.	Imm.	Doué énkaldakioul.
Un.	Iédin.	Dizitt.
Deux.	Dva.	Kaacha.
Trois.	Tri.	Tchook.
Quatre.	Tchétiré:	Tchaak.
Cinq.	Pétt.	Kom étak.

KORIAQUE.	TCHOUTCHI.	LAMOÛTE.
Khénpi.	Patriguinn.	Kh-angar.
Koutag-annguinn.	Nékoutéaniét.	Ouniétchip.
Koukouévong.	Khoutik.	Oladjim.
Matchégatik.	Mingaitchamouik.	Daftchiffindim.
Tchéthaguing.		Kh arann.
		Erguidalinn.
		Oidalinn#
Ekh-é.	A:	Ag idali.
Tchémgaitchoguidinn.		Ourgadou.
Mouitinnatouynaøu.	Guéinnitilim.	Dabdarann.
Nifgaguinn.	Nifguikhin.	Guéltaldí.
Nivanngam.	Nitvanguim.	Kh-outfinn.
Khilléguil.	Tinntinn.	Boukofs.
Ténnkiplénn.	Tratalannvouim.	Maddia.
Iounni.	Rég-év.	Kalim.
Vouiéguéi.	Vouiééi.	Tikrinn.
Kipil-ating.	Nilnik.	Okfinn.
Kotéinn gatinng.	Térvatirinnat.	Kh-ogandra.
Koukioultinng.	Évguika.	Inenn.
Kh-antt kinn.	Akhali.	Mbouvkatchalrann.
Métké.	Evouirr.	Irék.
Enning.	Innkhanannténng.	Nogordoutann.
Ennann.	Iniéenn.	Oumounn.
Niiékh.	Niréakh.	Djiour.
Niïoukh.	N-rioukh.	Élann.
Niïakh.	N-rakh.	Digon.
Mouillanguinn.	Mouilliguénn.	Tonngonn.

374 *Vocabulaire des Langues Kamtschadale,*

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>Six.</i>	Schéft.	Kilk-okk.
<i>Sept.</i>	Sémme.	Ettgatanok.
<i>Huit.</i>	Voffémm.	Tchokh-otténokh.
<i>Neuf.</i>	Dévét.	Tchakh-attanokh.
<i>Dix.</i>	Déffét.	Tchom khotako.
<i>Vingts</i>	Dvatfét.	Kaachatcho-khotako.
<i>Trente.</i>	Triffét.	Tchook - tchom - kho- tako.
<i>Quarante.</i>	Sorok.	Tchaak - tchom - kho- tako.
<i>Cinquante.</i>	PettDéffét.	Kom-iétak-tchom-kho- tako.
<i>Soixante.</i>	SchéfDéffét.	Kilk - ok - tchom - kho- tako.
<i>Soixante-dix.</i>	Sem deffet.	Ettgatanokh - tchom- kotako.
<i>Quatre-vingt.</i>	Voffém. deffet.	Tchokhatténokh-tchom- khotako.
<i>Quatre-vingt-dix.</i>	Dévenosto.	Tchakh - attanokh- tchom khotako.
<i>Cent.</i>	Sto.	Tchom - khotako- tchom-khotako.
<i>Mille.</i>	Tiffétcha.	



KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUTE.
Ennann-mouillanguinn.	Innannmouilligiénn.	Niougann.
Niakh-mouillanguinn.	Nirakh-mouilligiénn.	Nadann.
Niioukh-mouillanguinn.	Annvrotkinn.	Djépkann.
Khonnaï-tchinkinn.	Khonatchinki.	Ouiqunv.
Mouinéguikinn.	Mouinguikinn.	Mér.
Kh-alik.	Khlik-kinn.	Djir-mér.
Kh-alikmouinéguikinn.	Kkllipkinn mouinguit- kinnparol.	Elak mér.
Niékh alik.	Nirakh-khllipkinn.	Diguén mér.
Niékh alikmouinéguikinn.	Niérahk - khllipkinn- mouinguitkinn parol.	Tongam mér.
Niékh khalik.	Nrokhkhllipkinn.	Niougam mér.
Nioukhalikmouinéguikinn.	Neurde khllipkinn mou- inguitkinn parol.	Nadann mér.
Niakh-khalik.	Nrakh khllipkinn.	Djépkann mér.
Niak alikmouinéguikinn.	Nrakh khllipkin mouinn- guitkinn parol.	Oulonn mér.
Mouilanguin kh-alik.	Mouil liguéing khllip- guitkinn.	Niata.
Mouinéguikinn moui- languin kh-alik.	Mouinguitkinn khllip- kinn.	Ménn namall.



VOCABULAIRE

DE

LA LANGUE KAMTSCHADALE,

à S.^t Pierre & S.^t Paul & à Paratounka (a).

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>Tableau de Saint.</i>	Obrass.	Noukhtchatchitch.
<i>Isba, maison Russe.</i>	Isba.	Kifout.
<i>Fenêtre.</i>	Okno.	Okno.
<i>Table.</i>	Stoll.	Ouzitor.
<i>Poêle, fourneau.</i>	Petch.	Patch.
<i>Maison souterraine.</i>	Iourta.	Kéntchitch.
<i>Un Kamtschadale.</i>	Kamtschadal.	Itolmatch.
<i>Officier.</i>	Afitfér.	Houizoutchitch.
<i>Interprète.</i>	Pérévodtchik.	Ka aa tous.
<i>Traineau.</i>	Sanki.	Skaskatt.
<i>Attèle les chiens.</i>	Japrégai Sobaki.	Kozaps nouzak.
<i>Harnois pour les chiens.</i>	Alaki.	Tennemjeda.
<i>Miroir.</i>	Zerklo.	Ouattchitch.
<i>Eau.</i>	Voda.	I, i.
<i>Feu.</i>	Ogonn.	Panitch.
<i>Fais du feu.</i>	Dostann ogonn.	Na anidakhtch.
<i>Fusil.</i>	Fouzeia (ou) Roujic.	Koum.

(a) Quoique la langue qu'on parle dans ces deux endroits soit différente à Belcheretsk, j'ai observé qu'on y comprenoit presque tous les mots de ce vocabulaire.

Vocabulaire de la Langue Kamtschadale, &c. 377

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>Bouteille.</i>	Boutilka.	Souala.
<i>Sac.</i>	Méchok.	Maoutch.
<i>Thé.</i>	Tchaï.	Amtchaoujé.
<i>Fourchettes.</i>	Vilki.	Tchoumkouffi.
<i>Cuiller.</i>	Lochka.	Kachpa.
<i>Couteau.</i>	Nojik.	Vatchiou.
<i>Assiette.</i>	Toréika.	Trélika.
<i>Nappe.</i>	Scatért.	Iétakhatt.
<i>Serviette.</i>	Salfétka.	Toutkcha.
<i>Pain.</i>	Khléb.	Kop kom.
<i>Veste.</i>	Kamzol.	Ikoumitnakh.
<i>Culotte.</i>	Schtani.	Kouaou.
<i>Bas.</i>	Tchoulki.	Paimann.
<i>Bottes.</i>	Sapogui.	Kotnokot.
<i>Espèce de botte de peaux de loup marin ou de pieds de remes.</i>	Torbaffi.	Skhvaniond.
<i>Soulier.</i>	Bochmaki.	Konkot.
<i>Chemise.</i>	Roubachka.	Ourvann.
<i>Gants.</i>	Pértchaki.	Kikaskhroulid.
<i>Bague.</i>	Persténn.	Konnazoutchéam.
<i>Donne à manger.</i>	Daï iéft.	Ségcha.
<i>Donne à boire de l'eau.</i>	Daï pitt vodi.	Kotkoïi.
<i>Papier.</i>	Boumaga.	N, ks.
<i>Livre.</i>	Kniga.	Kalikoł.
<i>Tasse.</i>	Tchachka.	Saja.
<i>La tête.</i>	Gołova.	Tkhouzja.
<i>Front.</i>	Lop.	Tchikika.
<i>Yeux.</i>	Volossi.	Koubid.

378 *Vocabulaire de la Langue Kamtschadale,*

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>Yeux.</i>	Glaza.	Nadid.
<i>Nez.</i>	Nofs.	Kika.
<i>Bouche.</i>	Rot.	Kiffa.
<i>Mains.</i>	Rouki.	Séttoud.
<i>Pieds.</i>	Nogui.	Tchkada.
<i>Le corps.</i>	Télo.	Konkhaï.
<i>Sourcils.</i>	Brovi.	Titdad.
<i>Doigts.</i>	Paltfi.	Pkida.
<i>Ongles.</i>	Nokhti.	Koud.
<i>Joues.</i>	Schtchoki.	Abalioud.
<i>Cou.</i>	Schéia.	Khaïttil.
<i>Oreilles.</i>	Ouchi.	I-ioud.
<i>Épaules.</i>	Plétcha.	Tanioud.
<i>Bonnet.</i>	Chapka.	Khalaloutch.
<i>Ceinture.</i>	Kouchak.	Sitit.
<i>Aiguille.</i>	Igla.	Chicha.
<i>Dez.</i>	Napérftok.	Oulioul.
<i>Donne la main.</i>	Daï roukou.	Kot koffoutou.
<i>Prends ce présent.</i>	Primi présent.	Kamaïti.
<i>Bien obligé.</i>	Blagodarstvouiou.	Déléamouï.
<i>Lave les chemises.</i>	Vouimoui roubachki.	Kadmouikh.
<i>Savon.</i>	Mouilo.	Kadkhom.
<i>Martre zibeline.</i>	Sobol.	Komkom.
<i>Renard.</i>	Liffitfa.	Tchachiann.
<i>Loutre.</i>	Vouidra.	Mouichémouieh.
<i>Lièvre.</i>	Ouchkann , Zaïts.	Mouis tchitch.
<i>Hermine.</i>	Gornostall.	Deitchitch.
<i>Oie.</i>	Goufs.	Kfoaïfs.
<i>Canard.</i>	Outka.	Archimonfs.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE ^e
<i>Poule.</i>	Kouritsa.	Kokorok.
<i>Cygne.</i>	Lébéd.	Maskhou.
<i>Ours.</i>	Medvéd.	Kaza.
<i>Loup.</i>	Volk.	Kotaioum.
<i>Vache.</i>	Korova.	Kououja.
<i>Poisson.</i>	Riba.	Étchiou.
<i>Viande.</i>	Méffo.	Tatal.
<i>Beurre.</i>	Maslo.	Kotkhom.
<i>Lait.</i>	Moloka.	Nokonn.
<i>Donne vite à manger.</i>	Daï-iéft-po-skoréié.	Kotkotakoffask.
<i>Donne vite à boire.</i>	Dai-pitt-poskoréie.	Tikoffosk.
<i>Mari.</i>	Mouje.	Alkou.
<i>Femme.</i>	Baba, jéna.	Kanija.
<i>Fille.</i>	Défka.	Outchitchiou.
<i>Petit enfant.</i>	Malinnko robénok.	Paatchitch.
<i>Eglise.</i>	Tférkov.	Takakijout.
<i>Prêtre.</i>	Pop.	Iakatchitch.
<i>Femme du prêtre.</i>	Popadiia.	Ainatfch.
<i>Servant de l'église.</i>	Diatchkok.	Diiatchok.
<i>Lustre de l'église.</i>	Padilo.	Kapoutchitch.
<i>Un.</i>	Iédinn.	Dizk.
<i>Deux.</i>	Dva.	Kaza.
<i>Trois.</i>	Tri.	Tfoko.
<i>Quatre.</i>	Tchétiyé.	Tfak.
<i>Cinq.</i>	Pétt.	Kouumnak.
<i>Six.</i>	Schéft.	Kilkok.
<i>Sept.</i>	Sémm.	Idadok.
<i>Huit.</i>	Voffemm.	Tfoktoug.
<i>Neuf.</i>	Dévét.	Tfaktak.

380 *Vocabulaire de la Langue Kamtschadale, &c.*

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
<i>Dix.</i>	Déffét.	Koumoukhtoukh.
<i>Onze.</i>	Yédinn nadffét.	Dizkina.
<i>Douze.</i>	Dva nadffét.	Kachichina.
<i>Treize.</i>	Tri nadffét.	Tchokchina.
<i>Quatorze.</i>	Tchétié nadffét.	Tchakchina.
<i>Quinze.</i>	Pett nadffét.	Koumnaçchina.
<i>Seize.</i>	Scheft nadffét.	Kilkoukchina.
<i>Dix-sept.</i>	Sém nadffét.	Paktoukchina.
<i>Dix-huit.</i>	Voffém nadffét.	Tchoktoug.
<i>Dix-neuf.</i>	Dévét nadffét.	Tchaktak.
<i>Vingt.</i>	Dvatffét.	Koumkhtoug.
<i>Cinquante.</i>	Péttdéffét	Koumkhtoukha.
<i>Cent.</i>	Sto.	Koumkhtoukougkhtoukha.

Fin des Vocabulaires.

T A B L E

Des indications de la seconde Partie.

DÉPART de Poustaretsk.....	Page 1
Hameau abandonné.....	3
Découverte de provisions cachées en ce hameau....	4
Journée pénible.....	<i>ibid.</i>
Imprudence qui altéra ma santé.....	5
Halte.....	6
L'exercice me guérit.....	7
Rencontre de trois convois envoyés à M. Kasloff..	9
Passage sur la rivière de Pengina.....	11
Arrivée à Kaminoï.....	<i>ibid.</i>
Justification des Koriaques, faussement accusés de rébellion.....	12
Description de Kaminoï.....	14
Observations sur des baïdars.....	16
M. Schmaleff est forcé de me quitter.....	<i>ibid.</i>
Il me donne un soldat nommé <i>Yegor Golikoff</i>	17
Départ de Kaminoï.....	18
Rivière de Chestokova.....	<i>ibid.</i>
Tempête.....	<i>ibid.</i>
Arrivée de sept Tschouktchis.....	19
Ma conversation avec leur chef.....	<i>ibid.</i>
Rencontre de la suite de ces Tschouktchis.....	27
Histoire des deux femmes qui m'avoient abordé.	28
Mon arrivée dans le camp des Tschouktchis.....	32
Description du camp.....	35
Habillement des femmes Tschouktchis.....	37
Physionomies.....	38
Voyage & commerce des Tschouktchis à Ingiga.	39
Je quitte ces Tschouktchis.....	41
Description de Pareiné.....	42
Histoire d'une femme d'Ingiga.....	<i>ibid.</i>

Inquiétudes que me donne un chef de Koriaques qui veut m'arrêter.	44
Départ de Parciné.	53
Halte.	55
Rencontre de Koriaques nomades.	57
Dispute entre mes gens & moi sur le temps.	59
Je fais usage de ma bouffole au grand étonnement de mes guides.	16
Ouragan furieux.	63
Arrivée à Ingiga.	67
Description de la ville.	68
Commerce.	70
Détails sur un prince Koriaque nommé <i>Oumiavin</i>	71
Étendue du territoire des Koriaques.	75
Population.	<i>ibid.</i>
Mœurs des Koriaques fixes.	76
Inflexibilité de courage de tous les Koriaques.	77
Genre de vie des Koriaques fixes.	78
Occupations.	79
Demeures.	80
Alimens.	81
Breuvages.	82
Physionomies.	83
Berceau des enfans.	84
Mariages.	84
Funérailles.	89
Religion.	91
Idiome.	95
Dispositions pour mon départ.	96
Superstition de mes soldats.	103
Adieux d' <i>Oumiavin</i>	104
Départ d'Ingiga.	105
Je prends un compagnon de voyage.	<i>ibid.</i>
Quel étoit mon conducteur.	106
Description d'un traîneau Koriaque.	107
Manière d'atteler & de mener les rennes.	109
Je commence à me conduire moi-même.	113

Table des indications.

ii

Village de Karbanda.....	116
Halte dans un hameau au bord de la Noyakhona. <i>ibid.</i>	
Visite & présent que je reçois du prince Amoulamoula.....	118
Arrivée chez le frère d'Oumiavin.....	120
Détails sur mon hôte.....	122
Projet de Siméon Oumiavin.....	124
Trait de générosité de ce prince Koriaque.....	130
Troupeaux de rennes.....	<i>ibid.</i>
Présens d'Oumiavin.....	133
Yourte des Koriaques errans.....	134
Départ.....	137
Sources chaudes de Tavatoma.....	<i>ibid.</i>
Montagne de Villegui.....	140
Ostrog de Toumané.....	144
Oumiavin est contraint de m'abandonner.....	145
Départ de Toumané.....	146
Tempête.....	<i>ibid.</i>
Yourte abandonnée qui nous sert d'asile.....	147
Détails sur mon plan de voyage.....	153
Baie d'Iret.....	155
Arrivée à Yamsk.....	157
Description de cet ostrog.....	<i>ibid.</i>
Manière dont les habitans font le sel.....	159
Habillement des Toungouffes errans.....	<i>ibid.</i>
Montagne appelée <i>Baboufchka</i>	162
Ostrog de Srednoi.....	164
Ostrog de Siglann.....	166
Ola, ostrog Toungouffe.....	167
Yourtes Toungouffes.....	<i>ibid.</i>
Coquetterie des femmes Toungouffes.....	169
Physionomies & caractère des Toungouffes.....	170
Contre-temps funeste.....	171
Passage sur une corniche de glace.....	173
Halte chez un Yakoute.....	180
Fort de Taousk.....	182
Village de Gorbé.....	183

Village d'Iné.....	184
Arrivée à Okotsk.....	186
Mesures prises pour me procurer des rennes....	189
Visite à madame Kasloff à Boulguin.....	<i>ibid.</i>
Impossibilité d'avoir des rennes, & dispositions pour mon départ.....	191
Description de la ville d'Okotsk.....	192
Départ.....	194
Passage dangereux.....	195
Remontrances d'un de mes guides.....	197
Je reviens sur mes pas.....	199
Séjour à Okotsk.....	201
Ordre donné en ma faveur par M. Loffsoff... ..	203
Attention de madame Kasloff.....	204
AVIS de l'arrivée de M. Kasloff à Ingiga.....	205
Détails historiques sur le commerce d'Okotsk..	206
Administration.....	220
Projet de transfation des habitans d'Okotsk....	223
Détails sur l'expédition de M. Billings.....	224
Débâcle de la rivière Okhota.....	227
Disette causée par la longueur de l'hiver.....	229
Préparatifs pour mon départ.....	231
Départ d'Okotsk.....	234
Saline à trois lieues d'Okotsk.....	236
Note sur l'Okhotha, & détails sur ma route... ..	<i>ibid.</i>
Haltes des Yakoutes.....	242
Nourriture ordinaire des Yakoutes.....	245
Rencontre d'une caravane de négocians.....	246
Service signalé que me rend Golikoff.....	248
Routes dans les bois.....	252
Arrivée à Ouratskoï-plodbisché. Habitans de ce hameau.....	252
Source de l'Ourak.....	253
Usage des Yakoutes lorsqu'ils abandonnent un cheval en route.....	<i>ibid.</i>
Accident arrivé à mon soldat Golikoff.....	255
Arrivée à la croix d'Yudoma.....	256
	Difficultés

Table des indications.

v

Difficultés que j'éprouve pour m'embarquer.	257
Réparations faites à un bateau pour mon départ.	258
M. Allegretti me quitte pour retourner à Okotsk.	260
Passage de la cataracte.	<i>ibid.</i>
Bras de la Yudoma, appelé <i>bras du diable</i>	266
Rapidité & direction de la Yudoma.	268
Entrée dans la Maya.	<i>ibid.</i>
Rencontre de neuf bateaux.	<i>ibid.</i>
Embouchure de la Maya dans l'Aldann.	269
Hasard qui me procure des chevaux.	270
Départ d'Oust-maya-pristann.	271
Chansons Yakoutes.	<i>ibid.</i>
Détails sur ma route jusqu'à Amgui.	272
Accueil que me fait à Amgui un prince Yakoute.	274
Description d'une yourte Yakoute.	275
Boisson appelée <i>koumouïss</i>	276
Usage, religion & mœurs des Yakoutes.	277
Départ d'Amgui.	286
Image d'une prétendue divinité malfaisante.	<i>ibid.</i>
Habitation d'été des Yakoutes.	287
Arrivée à Yarmangui.	288
Passage & largeur de la Léna devant Yakoutsk.	289
Rencontre de M. Billings.	290
Description de la ville & du port d'Yakoutsk.	292
Habitans.	293
Départ d'Yakoutsk & navigation sur la Léna.	294
Poste ou station; quels gens font ce service.	295
Ville d'Olekma	299
Rencontre d'un Toungouffe.	300
Pirogues Toungouffes.	<i>ibid.</i>
Accueil que me fait une horde Toungouffe.	301
Habitation, physionomie, religion, richesses & usages des Toungouffes.	<i>ibid.</i>
Village de Pélodoui; paysans chargés de la poste.	304
Notes sur la Léna.	305
Ville de Kirinsk.	306
J'abandonne mon bateau.	307

Partie II.

B b

Je prends des chevaux, puis un kibitk.....	308
Note sur les Bratskis.....	<i>ibid.</i>
Arrivée à Irkoutsk.....	309
Visite au Gouverneur.....	311
Récompense obtenue pour Golikoff.....	312
Description de la ville d'Irkoutsk.....	313
Commerce de la Russie avec la Chine.....	314
Préparatifs pour mon départ.....	326
Départ & dernier trait de l'attachement de Golikoff.....	327
Détails sur ma route.....	329
Désert de Baraba ou Barabinskoi-step.....	331
Aventure en ce désert.....	332
Arrivée à Tomsk.....	334
Quel étoit le commandant.....	335
Note sur la ville de Tomsk.....	<i>ibid.</i>
Rencontre d'exilés envoyés à Nértfchinsk.....	339
Passage de l'Ob ou l'Ohï.....	<i>ibid.</i>
Arrivée à Tobolsk, & description de la ville....	337
Catherinebourg, mine d'or dans ses environs....	338
Note sur les Tartares.....	<i>ibid.</i>
Coiffure des Tcheremiffes.....	339
Rencontre de Bohémiens.....	340
Ville de Casan.....	<i>ibid.</i>
Accident.....	<i>ibid.</i>
Nijenei-novogorod.....	344
Arrivée à Moscou.....	345
Arrivée à Pétersbourg.....	346
Arrivée à Versailles.....	347
Copie du certificat de M. Kasloff.....	349
Autre certificat du commandant d'Okotsk.....	352
Vocabulaire des langues Kamtschadale, Koriague, Tchouktchi & Lamoute.....	355
Vocabulaire de la langue Kamtschadale à Saint-Pierre & Saint-Paul & à Paratounka.....	376

FIN de la Table de la II.^e Partie.

Fautes à corriger dans la seconde Partie.

PAGE 13, ligne 18, les *раппра* ; il leur répondit ;
lisez, leur répondit.

Page 24, ligne 19, ont le même idiome ; *lisez*, ont à
peu-près le même idiome.

Page 35, ligne 2, Chégouiagua ; *lisez*, Chegouiaga.

Ibid. ligne 6, des plus frugal ; *lisez*, des plus frugals.

Page 37, ligne 14, qui pend au cou, *lisez*, qui prend
au cou.

Page 66, ligne 18, cette Pourgua ; *lisez*, cette Pourga.

Page 92, ligne 2, jamais aucune prière ; *lisez*, aucune
prière.

Page 143, ligne 7, ainsi par des montagnes ; *lisez*, ainsi
sur des montagnes.

Page 202 jusqu'à 224, il } ^{1788.} }
est mis en marge } *Mai*, } *lisez*, } ^{1788.} }
 } *Le 14.* } } *Mai*, }
 } *A Okotsk.* } } *A Okotsk.* }

Page 226, ligne 8, pendant mon séjour ; *lisez*, durant
mon séjour.

Page 253, ligne 4, chacun un *isbas* ; *lisez*, chacun un
isba.

Page 255, ligne 21, nos chevaux étoit ; *lisez*, nos
chevaux étoient.

Page 306, ligne 13, de ces maisons ; *lisez*, de ses
maisons.

Page 331, ligne 3, à *Kranfnoyark* ; *lisez*, à *Krafnoyarsk*.